9e ANNÉE, No 105 NOUVELLE SÉRIE 1er JUIN 1922

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

RÉDACTION & ADMINISTRATION
3, RUE DE GRENELLE, PARIS-VIe, TÉL : FLEURUS 12-27
LE NUMÉRO : FRANCE : 4 FR. — ÉTRANGER : 4 FR. 50.

IBRAIRIE  GALLIMARD

5, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : FLEURUS 24-84

BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

ous ce titre seront indiqués chaque mois, dans ces feuilles, les ouvrages qui à divers s, nous paraîtront dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

FRANCIS CARCO. L'homme traqué. 6.75
l'ex. sur Lafuma .. .. .. 25 fr.
J. LAFORGUE. Berlin (La cour et la ville) .. .. 30 fr.
JEAN SYLVESTRE. L'amour et la mort de Jean Pradeau .. .. 7 fr.
ZANGWILL. Les Rêveurs du Ghetto, III .. .. 6 fr.
FRANC-NOHAIN. Le kiosque à musique 6.75
LAFCADIO-HEARN. Le Roman de la voie lactée .. .. 7 fr.
4 ex. sur papier pur fil 16.50
BARRES. Un jardin sur l'Oronte .. 7 fr.
1 ex. sur Lafuma .. .. .. 22 fr.
1 ex. sur papier pur fil .. .. 10 fr.
MARIE LENÉRU. Saint-Just .. .. 5 fr.
MARIE LENÉRU. Journal .. .. 10 fr.
BENJAMIN RENÉ. Plaisirs du Hasard. 3.50
M. PROUST. Sodome et Gomorrhe, II. 3 volumes 20.25
J. et J. THARAUD. La Randonnée de Samba Diouf .. .. 7 fr.
350 ex. sur Hollande Van Gelder. Prix 38.50
650 ex. sur Lafuma .. .. 22 fr.

13. CHARLES MAURRAS. Pages littéraires choisies .. .. 10 fr.
14. JEAN GALMOT. Un mort vivant parmi nous 6.75
Ex. sur vergé de Corvol .. 15 fr.
15. DUPREEL. La Légende socratique et les sources de Platon .. .. .. 30 fr.
16. P. VILLETARD. Mon ami .. .. 6 fr.
17. ISABELLE EBERHARD. Trimardeur. 7.50
18. FLAMMARION. La mort et son mystère, III. Après la mort 8.50
19. KELLERMANN. Le Tunnel 6.75
20. V. MARGUERITTE. Les Frontières du cœur .. .. 7 fr.
21. CHARLES DERENNES. La Chauve-souris. Prix 6.75
22. ARNOUX ALEX. Huon de Bordeaux 3.75
23. PAUL CLAUDEL. Poèmes de Guerre. 7.50
24. R. MARTIN DU GARD. Le Cahier Gris. Prix 6.75
25. Pensées d'Ingres .. .. 5 fr.
26. La Ruelle mal assortie 4.50
27. JEAN COCTEAU. Vocabulaire (Poèmes). Prix .. .. 12 fr.
28. SOPHUS CLAUSSEN. Poèmes danois. 10 fr.

PHILOSOPHIE — SCIENCE — POLITIQUE — DOCUMENTATION

Mémoires du Kronprinz .. .. 10 fr.
PALÉOLOGUE. La Russie des Tsars pendant la Grande Guerre .. .. 30 fr.
Baron DE SCHŒN. Mémoires .. 7 fr.

32. Colonel REPINGTON. La première guerre mondiale .. .. 20 fr.
33. DU PASQUIER. Le Principe de la Relativité et Théories d'Einstein .. 20 fr.

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

ROMAIN ROLLAND. Jean Christophe. Prix .. .. 25 fr.

35. FR. DE CUREL. Théâtre complet .. 7 fr.

RÉIMPRESSIONS

ANDRÉ GIDE. Les Caves du Vatican. 7.50

VOIR CI-APRÈS LE BULLETIN DE COMMANDE

*

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

37. Œuvres complètes de Rimbaud en 3 volumes.
Ex. sur Hollande. Les 3 vol .. 200 fr.
Ex. sur fil Lafuma. Les 3 vol. 120 fr.
38. LEPAGE. La Décoration Primitive en Afrique .. .. 75 fr.
39. LA FONTAINE. Contes et Nouvelles
1 ex. broché sur Fafuma. 22 fr. (taxe comprise).
40. LA FONTAINE. Contes et Nouvelles en vers.
Ex. sur vélin teinté. 2 vol. illustrés par Ch. Eisen .. .. .. 165 fr.
41. Les Trois Impostures.
140 ex. sur Sunburst blanc.. 40 fr.
1.500 ex. sur alfa .. .. .. 15 fr.
42. MAX JACOB. Art Poétique.
90 ex. sur Arches .. .. .. 20 fr.
1.000 ex. sur papier de Voiron. 9 fr.
43. CHARLES MAURRAS. Le Chemin de Paradis.
Ex. sur velin de France.. .. 33 fr.
44. RABINDRANATH TAGORE. Amal et la Lettre du Roi. Bois gravés par FOUJITA.
1 ex. sur Arches .. .. .. 60 fr.
45. LONGUS. Daphnis et Chloé.. .. 25 fr.
46. FECHHEIMER. La Sculpture Égyptienne. Prix .. .. 35 fr.
47. LOUIS HÉMON. Maria Chapdelaine.
1. ex. sur Hollande Van Gelder 165 fr.
1 ex. sur velin Lafuma.. .. 110 fr.
48. FUNCK-BRUNTANO. Le Moyen Age. 15 fr.
49. RENÉ BOYLESVE. Le Carrosse aux deux lézards verts. 25 ex. sur Arches. 480 fr.
50. ROGER ALLARD. R. de la Fresnaye (… tres Français nouveaux).. ..
1 ex. sur pur fil .. .. ..
51. ÉMILE VERHAEREN. Les Villes à P…
1 ex. sur velin.. .. .. 3…
52. HENRI PRUDENT. Les Dessins d'A… tectures au Musée du Louvre.
Prix .. .. 1…
53. JEAN DE TINAN. Aimienne ou le déto… ment de mineure.
1 ex. sur velin de Hollande.. …
1 ex. sur velin pur fil.. .. …
54. RENÉ BOYLESVE. Ah ! Plaisez-mo…
20 ex. sur Japon signés.. .. …
1 ex. sur Rives avec portrait par … gravé au burin par Gorvel..
55. Madame DE LA FAYETTE. La Prince… Clèves.
1. ex. sur Arches.. .. .. …
56. GIDE. Le Retour de l'enfant pro… précédé de 5 autres Traités.
10 ex. sur Japon.. .. .. …
25 ex. sur Hollande Van Gelder.
25 ex. sur Arches.. .. .. …
1075 ex. sur Lafuma de Voiron. …
57. FROMENTIN. Un été dans le Sahara…
1 ex. sur Rives (Maîtres du L…
Prix .. ..
58. CLAUDE FARRÈRE. La Peur de Mo… de Fierce.
1 ex. sur Hollande Van Gelder.
59. Les caquets de l'Accouchée.
50 ex. sur Hollande Van Gelder.
60. Histoire générale de l'Art. Le fasc… bi-mensuel. .. ..

BULLETIN DE COMMANDE

FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES (1)

Veuillez m'envoyer (2) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint, — p… débit de mon compte — les ouvrages indiqués dans LE BULLETIN DE RENSEIGNEM… BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

....

....

....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour c… suffit d'avoir un compte-courant.
(2) Rayer les indications inutiles.

PUBLICATIONS MARS-AVRIL-MAI 192

COLLECTION "LES SCULPTEURS FRANÇAIS NOUVEAU

N° 1. CLAUDE R. MARX. **Despiau.** 1 vol.. .. .. 3.7

THÉATRE
RÉPERTOIRE DU "VIEUX-COLOMBIER"

JULES ROMAINS. **M. Le Trouhadec saisi par la débauche.** 1 vol. in-24 double-couronne 3.5

Cte ALEXIS TOLSTOÏ. **L'Amour Livre d'Or.** 1 vol. in-24 double-couronne 2.7

NICOLAS EVREÏNOV. **La Mort Joyeuse.** 1 vol. in-24 couronne.. .. .. 2 fr

RENÉ BENJAMIN. **Les Plaisirs du Hasard.** 1 vol. in-12 couronne.. .. .. 3.5

COLLECTION "UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT"

1re SÉRIE

500 exemplaires sur vergé d'Arches

FRANCIS CARCO. **La Bohême et mon Cœur.** Portrait gravé sur cuivre par GALANIS. 1 vol. in-16 jésus .. .. 20 fr

ANDRÉ GIDE. **Les Poésies d'André Walter.** Portrait en lithographie par MARIE LAURENCIN. 1 vol. in-16 jésus.. 20 fr

2e SÉRIE

1.000 exemplaires sur papier d'Arches ou de Rives

RENÉ BOYLESVE. **Ah! Plaisez-moi...** Edition originale. Portrait gravé sur cuivre par DUFY et GORREL. 1 vol. in-16 jésus .. .. 12 fr
15 ex. sur japon impérial avec portrait à part, signé.. .. 50 fr

ÉDITIONS DE LUXE ILLUSTRÉES

PAUL VALÉRY. **Le Serpent.** Orné par PAUL VÉRA. 1 vol. in-4° tellière .. .. 25 fr.

MARIE LAURENCIN. **Eventail** Album de gravures. 1 vol. .. .. 75 fr.

FERNAND DE ROJAS. **La Célestine**. Gravures de GALANIS. 1 vol. in-8° coquille.. .. .. 150 fr.

GEORGE DUHAMEL. **Carré et Lerondeau**. Bois de DESLIGNIÈRES. 1 vol. in-4° couronne. .. .. 50 fr.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf LES SCULPTEURS FRANÇAIS NOUVEAUX

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné déclare souscrire à la 1re série de la collection LES PEINTRES FRANÇAIS NOUVEAUX (environ 10 volumes) en édition de luxe, au prix de **8** fr. le volume. Ma commande s'élève à la somme de .... que veuillez trouver ici en un mandat — chèque — ci-joint, contre remboursement.

NOM .... A .... le ....

(Signature)

ADRESSE ....

....

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné déclare souscrire à un exemplaire du volume (indiqué sur la liste de la collection LES SCULPTEURS FRANÇAIS NOUVEAUX, en édition de luxe (voir description au dos) au prix de **8** fr.

NOM .... A .... le ....

(Signature)

ADRESSE ....

....

nrf POUR PARAITRE EN JUIN 1922

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

LA JEUNESSE DE MARCELINE OU L'ATELIER D'UN PEINTRE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES CRITIQUES PAR
M. BOYER D'AGEN

Edition illustrée de 25 lithographies originales dont un portrait de Marceline Desbordes-Valmore et 24 compositions par
CHARLES GUÉRIN

Cette merveille de grâce, d'émotion dans le goût un peu romance qui donne tant de charme au tendre génie de la touchante poétesse, est aussi une autobiographie très exacte. C'est ce que montrera la préface de M. Boyen d'Agen dont la ferveur laborieuse est depuis longtemps acquise à Marceline.
M. Charles Guérin était tout désigné pour illustrer un tel ouvrage. Les 25 lithographies qu'il a composées sont d'une perfection technique qui fera la joie des amateurs et d'une invention qui renouvelle ingénieusement la grâce romantique.

Un volume in-16 carré de 400 pages environ sur papier vergé blanc de Rives, tiré à 425 exemplaires, à savoir :

25 exemplaires numérotés de I à XXV (hors commerce) et 400 exemplaires de 1 à 400. Prix .. .. **120** fr.

10 exemplaires sur Japon Impérial, numérotés de E à N. Prix .. **250** fr.

et 4 sur Chine numérotés de A à D, accompagnés d'une double suite des lithographies en deux états sur papier de Chine. Prix .. .. .. **350** fr.

L'exemplaire A comporte en outre les dessins originaux de CHARLES GUÉRIN.

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

SODOME ET GOMORRHE OU MARCEL PROUST MORALISTE

Il y a entre M. Marcel Proust et Zola un trait de ressemblance : Tous deux ont été, sont et demeureront probablement toujours admirés à contre-sens par certains lecteurs et pré-jugés par les personnes déterminées à ne pas lire les ouvrages sur lesquels il leur plait de garder une opinion de rencontre. A quiconque trouverait irrévérencieux pour l'auteur de Swan, ce rapprochement avec le romancier naturaliste, je dirai que, retourné récemment à *Nana* et à la *Curée*, j'ai trouvé à la lecture de ces deux romans, surtout du second, plus d'agrément que je n'en espérais. C'est en éprouvant une satisfaction imparfaite qu'il me devint sensible que M. Proust possédait justement tous les dons ou plutôt le charme dont Zola est si cruellement dépourvu. Par la suite, lisant *Sodome et Gomorrhe*, je fus spontanément conduit à imaginer ce que fussent devenus, entre les doigts qui forcèrent les serrures bourgeoises de Pot-Bouille, un tel sujet et de tels personnages, puis à considérer le sens moral de l'œuvre de M. Marcel Proust.

Sodome, c'est M. de Charlus et Gomorrhe c'est Albertine. Entre ces deux figures, chacune étant le centre d'une tragi-comédie dont le spectateur ne fait que percevoir les échos mêlés, le héros du livre, celui qui parle à la première personne, poursuit son voyage *à la recherche du temps perdu*.

Le soin qu'il a de placer le mot de *vice*, lorsqu'il s'en sert pour désigner les goûts de M. de Charlus, entre des gu'lle-

mets qui lui ôtent tout sens péjoratif et toute signification morale, marque bien que, dans sa pensée, la tendance des êtres de cette espèce n'a rien d'une perversion. Il suffit du reste de se reporter aux quarante premières pages de *Sodome et Gomorrhe* et au tableau des hommes-femmes d'un mouvement oratoire si ample et si brillant.

Le héros de M. Proust reçoit avec répulsion les avances du baron de Charlus, mais après que l'aventure du giletier lui a révélé la nature vraie de son noble ami, il lui voue une sympathie bizarre, qui prend des nuances changeantes, selon qu'il y mêle plus d'admiration, de pitié ou d'ironie.

Qu'il nous dépeigne M. de Charlus, avec ses cheveux gris, sa moustache teinte et ses lèvres fardées, opérant, sur le quai de la petite gare, sa première conjonction avec le violoniste Morel, c'est d'abord un trait un peu caricatural et comique. Aussi l'intérêt que nous portons à ces personnages, la curiosité qui nous attache au développement de leur caractère, au jeu de leurs désirs, bref, tous les sentiments qu'ils peuvent inspirer au lecteur doivent nécessairement traverser une première zone de cocasserie où l'aventure dépouille toute équivoque mystérieuse et toute ambiguïté esthétique.

Un semblable souci n'est-il pas comparable à celui que Molière eut, à n'en pas douter, de faire aimer l'honnête misanthropie d'Alceste, sans pour cela le poser en martyr, en reprouvé, ni le proposer en exemple.

Lorsqu'il traite des qualités du cœur et de l'esprit, des vertus sociales, de l'amitié, des tourments délicieux qu'engendre la délicatesse du goût, de l'aptitude des êtres à recevoir ou à donner le bonheur et la souffrance, M. Marcel Proust juge et décide avec la plus grande netteté. Aussi bien ne laisse-t-il passer aucune occasion de venger, avec l'esprit qui est le sien, les griefs communs à tous les hommes sensibles et bons.

Les seuls êtres à l'endroit desquels il laisse percer un mépris sarcastique sont ceux qu'il nous représente comme

incapables de souffrir eux-mêmes ou d'être une source de plaisir pour autrui. Au contraire, M. de Charlus, le duc de Guermantes, le violoniste Morel, même lorsqu'ils prêtent à rire par les aventures bizarres et grotesques où les entraîne leur penchant, ne sont pas moins éloquents, ni moins touchants que les rois et les princesses de Racine. On remarquera justement que dans son dernier ouvrage, M. Proust a multiplié les citations d'*Esther* et d'*Athalie*. C'est, à vrai dire, dans une intention de parodie, mais de semblables allusions auraient un air insolite et choquant si le lecteur ne pouvait retrouver quelque chose de racinien dans les passions qui agitent les héros de *Sodome et Gomorrhe*.

L'indulgence que l'on sent chez M. Marcel Proust n'est pas faite de scepticisme, elle est comme le reflet de l'intime satisfaction que donne au moraliste la sûreté vérifiée de son diagnostic, alors que chez d'autres psychologues, une amertume constante trahit le trouble où les jette le voisinage des passions dont ils ne peuvent se détacher pour les considérer à loisir, où dont l'attrait leur demeure incompréhensible.

Rien n'est plus significatif, à cet égard, que les gracieux traits de plume dont M. Proust se plaît à fleurir la pointe d'une pensée trop aiguë. Nul ne sait mieux rafraîchir à propos le lecteur oppressé par la révélation d'un instinct obscur, pudiquement méconnu. Loin de se complaire dans le trouble qu'il a suscité il nous rend, grâce à la poésie des mots, à l'invention d'une image divertissante par sa justesse même, le goût de respirer la lumière et l'air libre, tel Pelléas à la sortie du souterrain.

Par exemple, s'il veut exprimer que le désir physique naît parfois au milieu d'un chagrin encore tout vif, M. Proust écrira : « Ne voit-on pas, dans la chambre même « où ils ont perdu un enfant, des époux, bientôt de nou- « veau enlacés, donner un frère au petit mort. » Il serait facile de montrer combien un tel art est le contraire du naturalisme et de l'impressionnisme. M. Proust ne décrit

les paysages que pour y faire apparaitre ce que ses héros y mêlent de leurs propres passions et maint détail pittoresque est là comme une pierre de touche où ils viennent éprouver la valeur et la force de leurs sentiments. Si l'on nous fait voir le petit chemin de fer côtier, la mer, la plage et les falaises, ou l'hôtel de Balbec, c'est toujours à travers le désir, l'angoisse ou le regret d'un des personnages du drame. Tout ce que peint, tout ce que raconte Proust semble être vu reflété dans leurs propres yeux. Sites ou visages, il ne décrit pas, il révèle. Ainsi surtout d'Albertine : La voici dansant avec une autre jeune fille dans la salle du casino de Balbec : « ... Je venais de l'entendre rire. Et ce rire « évoquait aussi les roses carnations, les parois parfumées « contre lesquels il semblait qu'il vînt de se frotter et dont, « âcre, sensuel et révélateur comme une odeur de géra- « nium il semblait, etc. » Je ne sais comment, mais cette odeur de géranium semble la matérialisation même du soupçon qui nous est suggéré des mœurs d'Albertine. Nulle autre odeur ne convenait mieux à cette sorte de nostalgie des exilées de Gomorrhe, partout et toujours inquiètes de se reconnaître et de se rejoindre.

Et ce rire d'Albertine qui sonne « comme les premiers ou les derniers accords d'une fête inconnue » ! Jamais on n'avait rendu d'une manière aussi vive, aussi poignante, la sensation qu'un être dont on jouit sans le posséder, est animé d'une vie lointaine, étrangère, mystérieuse aux jeux de laquelle on n'a point de part, et qui pourtant peut devenir pour un cœur jaloux et tourmenté la source d'une volupté inavouable. Qu'on me montre dans *Adolphe,* dans *Dominique,* des beautés aussi fortes que cet endroit du livre où le héros de M. Proust écoute dans le téléphone, avec la voix d'Albertine, les bruits, l'atmosphère nocturne de l'endroit où elle est, qu'il ignore, et où il sait qu'elle goûte certains plaisirs que lui-même ne peut lui donner.

Avec quelle finesse et quelles nuances nous est peinte sa jalousie, et ce sombre et doux masochisme qui vient, de

temps à autre, redonner du ton à un amour plus conscient qu'enivré et trop perspicace. Aussi longtemps qu'il demeure incertain des mœurs d'Albertine, nous voyons le héros prêt à s'abandonner à la lassitude, presque au dégoût. Mais c'est dans l'instant même où le doute ne lui est plus permis, où mille petits faits se groupent, où tant de chemins suivis et perdus se recoupent au même point brillant et douloureux qu'il puise dans la certitude même du vice soupçonné en elle, la résolution d'épouser son amie.

De telles analyses passent les bornes de la psychologie romanesque. Elles déposent en nous tout un résidu d'inquiétudes et de remords. Il semble qu'à tous les détours du labyrinthe charmant où M. Proust nous entraîne, des miroirs inattendus sollicitent nos regards, pendant que le guide impassible continue son commentaire fleuri. Mais la noblesse de cœur, la qualité suprême d'intelligence dont témoigne l'art de Marcel Proust a pu faire illusion sur le vrai caractère de sa morale. Le mot de relativité se présente naturellement à l'esprit de quiconque réfléchit à la portée de cette découverte psychologique, celle d'une vérité soumise non seulement aux lois du temps et de l'espace, mais encore au rythme plus ou moins accéléré de la vie et de la passion, chez tel ou tel observateur.

Il est évident qu'à la triangulation de Laclos, M. Proust a ajouté des théorèmes nouveaux et des solutions élégantes; faut-il dire qu'il a bouleversé la psychologie, comme on dit qu'Einstein a fait la physique ? Il paraît que certains critiques ont comparé l'œuvre de Proust à celle du savant allemand. Etant de ceux qui n'entendent point les théories de cet illustre mathématicien, je ne puis vérifier la justesse d'un tel rapprochement. Dirai-je pourtant qu'il a quelque chose d'assez séduisant pour l'imagination ? Si la notion de relativité morale peut être déduite d'une œuvre d'imagination et de psychologie, n'est-ce pas de celle de Marcel Proust où les points de vue sont multipliés à l'infini, ou

l'indépendance des sentiments à l'égard des mœurs est rendue sensible, où les terres inconnues de l'inconscient sont réduites à une ceinture mince comme une ligne d'horizon.

ROGER ALLARD

LA CONFESSION DE STAVROGUINE

Parmi les différents documents et manuscrits de Dostoïevsky découverts récemment dans les archives de l'Académie des Sciences de Petrograd se trouvait le manuscrit d'un chapitre inédit des *Possédés*, intitulé *La Confession de Stavroguine*, celui-là même que Katkov, le directeur de la revue *le Messager Russe* (où parurent en 1870 *les Possédés*), avait refusé de publier et qu'on croyait définitivement égaré. Ce manuscrit est une copie faite entièrement de la main de la femme de Dostoïevsky. Le texte russe a été publié il y a quelques semaines dans le premier fascicule des *Documents pour servir à l'histoire de la littérature* (Moscou), ainsi que dans les journaux le *Nouveau Monde* (de Riga) et le *Gouvernail* (Berlin). La traduction allemande a paru dans la *Gazette de Francfort*. Nous donnons ici pour la première fois la traduction française de ces pages extraordinaires qui devaient former le neuvième chapitre de la seconde partie du roman. Nicolaï Vsiévolodovitch Stavroguine est le personnage principal des *Possédés* ; l'évêque Tikhon, son interlocuteur, ne paraît que dans cet épisode qui forme un tout complet.

(Note du Traducteur)

CHAPITRE IX

CHEZ TIKHON

I

Nicolaï Vsiévolodovitch ne dormit pas cette nuit-là, il resta jusqu'au jour assis sur son divan, dirigeant parfois

un regard fixe vers un seul point, vers un coin derrière la commode. Sa lampe brûla toute la nuit. Vers sept heures du matin il s'endormit, toujours assis, et lorsque Alexéï Egorovitch, selon une habitude depuis longtemps prise, entra chez lui à neuf heures et demie sonnantes avec le café du matin et l'éveilla, ouvrant les yeux, il parut désagréablement surpris d'avoir pu dormir si tard. Il but rapidement son café, s'habilla et sortit d'un pas pressé. A la question prudente d'Alexeï Egorovitch : « Quels seront vos ordres ? » — il ne répondit rien. Il traversa les rues, les yeux baissés, profondément absorbé ; par moments seulement, levant le regard, il semblait en proie à une agitation mal définie, mais pénible. A un carrefour, non loin encore de la maison, un groupe d'une cinquantaine d'individus traversa sa route. Ils avançaient, calmes, presque en silence, maintenant un certain ordre dans leurs rangs.

Près de la boutique où il dut attendre un instant quelqu'un lui dit : « Ce sont les ouvriers de Chpigouline. » Il y fit à peine attention. Enfin, vers dix heures et demie, il atteignit la grande porte de notre couvent de la Vierge de Spasso-Evfimi, à la limite de la ville, près de la rivière. Il s'arrêta alors brusquement comme se souvenant de quelque chose, tâta rapidement et anxieusement sa poche de côté et sourit. Etant entré dans la cour, il demanda au premier novice qu'il rencontra, de l'introduire auprès de l'évêque Tikhon, en retraite dans ce couvent. Le novice le conduisit avec force saluts. Au bout d'un long bâtiment à deux étages un gros moine à cheveux gris s'empara impérieusement de sa personne et le conduisit à travers un long corridor, sans cesser de le saluer (comme il était très gros, il ne pouvait s'incliner bas, mais il secouait la tête d'un mouvement court et régulier). Bien que Stavroguine le fît spontanément, il l'invitait sans cesse à le suivre. Il ne cessait aussi de poser des questions et parlait du père archimandrite ; n'obtenant aucune réponse, il se faisait de

plus en plus respectueux. Stavroguine remarqua qu'on le connaissait dans le couvent, bien qu'autant qu'il pût se rappeler, il n'y eût plus pénétré depuis son enfance. Quand les deux hommes furent parvenus à la porte au bout du corridor, le moine l'ouvrit d'une main autoritaire, demanda familièrement au domestique immédiatement accouru si l'on pouvait entrer et sans même attendre la réponse, ouvrit largement la porte et s'inclinant laissa passer « son cher hôte ». Remercié, il disparut immédiatement, comme s'il avait pris la fuite.

... Nicolaï Vsièvolodovitch entra dans une chambre étroite, et presque aussitôt dans l'encadrement de la porte de la chambre voisine apparut un homme grand et maigre, âgé d'une cinquantaine d'années, vêtu d'une soutane grossière, l'aspect quelque peu maladif, le regard étrange, timide, un sourire indécis sur les lèvres. C'était ce Tikhon, dont Nicolaï Vsièvolodovitch avait entendu parler pour la première fois par Chatov et sur le compte duquel il avait ensuite recueilli plusieurs renseignements. Ces renseignements étaient contradictoires, mais avaient tous un trait commun : ceux qui aimaient Tikhon et ceux qui ne l'aimaient pas (il y en avait aussi) taisaient quelque chose en lui : ceux qui ne l'aimaient pas — par dédain, et ses partisans, même ardents — par une sorte de discrétion ; on semblait vouloir cacher certaines choses en lui, une faiblesse, une manie innocente. Nicolaï Vsièvolodovitch apprit qu'il habitait au couvent depuis six ans déjà et qu'on venait souvent l'y visiter (des gens du peuple, mais aussi des personnes du plus haut rang), qu'il avait d'ardents admirateurs, même à Petersbourg, mais surtout des admiratrices. Mais il entendit aussi déclarer par un des membres les plus âgés et les plus importants de notre club, par un homme vraiment religieux : « Ce Tikhon est presque fou ; c'est en tout cas un être tout à fait nul et sans doute un ivrogne. » J'interviendrai ici pour dire que cette dernière accusation était complètement injus-

tifiée, et que Tikhon ne souffrait que d'un rhumatisme dans les jambes et, quelquefois, de convulsions nerveuses. Nicolaï Vsièvolodovitch apprit aussi que, soit par suite de sa faiblesse de caractère, soit par suite d'une distraction inexcusable et incompatible avec sa « dignité », l'évêque en retraite n'avait pas réussi à imposer au couvent un grand respect. On disait même que le père archimandrite, homme austère et très strict en tout ce qui concernait ses devoirs de prieur, et qui, de plus, était connu pour sa science, nourrissait contre Tikhon un certain sentiment d'hostilité et blâmait (à vrai dire pas directement) sa vie relâchée et ce qu'il appelait « ses hérésies ». Les moines aussi traitaient l'évêque malade, sinon avec dédain, tout au moins avec une certaine familiarité.

Les deux chambres qui formaient l'appartement de Tikhon étaient meublées quelque peu étragement. Près de meubles anciens et lourds garnis de cuir éraillé, on remarquait quelques jolis objets : un fauteuil très riche et confortable, une grande table à écrire d'un travail admirable, une élégante armoire à livres, des tables, des étagères. C'étaient autant de cadeaux. A côté d'un riche tapis de Boukhara des nattes étaient jetées. Il y avait quelques gravures « mondaines », mythologiques et, occupant tout un coin, des icones recouvertes d'or et d'argent et dont une, très ancienne, contenait des reliques. La bibliothèque aussi, disait-on, était composée avec trop d'éclectisme : à côté des œuvres des pères de l'église et des saints, il y avait là des pièces de théâtre « et peut-être pis encore ».

Après les premiers compliments, échangés, on ne sait pourquoi, avec une gêne évidente et très indistinctement, Tikhon fit entrer son hôte dans le cabinet de travail et le fit asseoir sur le divan, en face de la table ; lui-même s'installa tout près, dans un fauteuil en osier. Nicolaï Vsièvolodovitch dominé par une émotion intérieure gardait un air très distrait. Il semblait avoir pris une décision extraordinaire, inéluctable, mais en même temps irréa-

lisable. Son regard parcourut la chambre ; mais il ne remarquait pas ce qu'il voyait ; il songeait, mais ne savait certainement pas à quoi. Le silence le réveilla et il lui sembla soudain que Tikhon, confus, avait abaissé les yeux et qu'il avait même eu un sourire étrange, inutile. Cela souleva immédiatemant en lui un dégoût. Il voulut se lever et partir, d'autant plus que Tikhon, à son avis, était complètement ivre. Mais celui-ci leva tout à coup les yeux et le regarda d'un regard si ferme, si chargé de pensée et, en même temps, si inattendu, si énigmatique, qu'il tressaillit presque. Il lui sembla que Tikhon savait déjà pourquoi il était venu, qu'il était déjà prévenu (bien que personne au monde ne pût connaître la raison de sa visite) et que, s'il ne parlait pas le premier, c'était parce qu'il le ménageait et craignait de l'humilier.

— Vous me connaissez ? questionna-t-il brusquement, d'une voix saccadée. Me suis-je présenté ou non en entrant ? Je suis si distrait...

— Vous ne vous êtes pas présenté, mais j'ai eu le plaisir de vous voir une fois, il y a quatre ans de cela, dans ce même couvent, par hasard.

Tikhon parlait très lentement, d'une voix égale, douce, prononçant chaque mot clairement, distinctement.

— Vous dites que je suis venu ici il y a quatre ans ? répondit Nicolaï Vsièvolodovitch presque grossièrement. Je n'y suis venu que lorsque j'étais encore enfant ; vous n'y étiez donc pas...

— Peut-être avez-vous oublié ? observa prudemment et sans insister Tikhon.

— Non, je n'ai pas oublié ; ce serait ridicule de ne pas se souvenir, insista avec une sorte d'exagération Stavroguine. Vous avez entendu parler de moi probablement, vous vous êtes fait une certaine idée ; et maintenant vous vous imaginez m'avoir vu.

Tikhon se tut. Nicolaï Vsièvolodovitch remarqua alors que son visage était parcouru parfois par une sorte de

frisson nerveux, indice d'une ancienne faiblesse nerveuse.

— Je vois seulement que vous n'êtes pas bien portant aujourd'hui, dit-il, et il vaudrait mieux, peut-être, que je m'en aille.

Il se leva même.

— Oui, hier et aujourd'hui, j'ai ressenti de violentes douleurs dans les jambes et j'ai peu dormi cette nuit.

Tikhon s'arrêta. Son hôte retomba brusquement dans sa vague songerie. Le silence dura longtemps, deux minutes à peu près.

— Vous m'observez, demanda tout à coup anxieusement et avec méfiance Stavroguine.

— Je vous regardais et me rappelais les traits du visage de votre mère. Malgré la dissemblance extérieure il y a une grande ressemblance intérieure, spirituelle.

— Aucune ressemblance, surtout spirituelle. Ab-so-lu-ment aucune, fit, s'alarmant de nouveau et sans aucune nécessité, Nicolaï Vsièvolodovitch, qui insista exagérément, sans savoir lui-même pourquoi. — Vous dites cela comme ça... par compassion pour ma situation. Bêtises !... lança-t-il soudain. Mais quoi ? est-ce que ma mère vient chez vous ?

— Oui.

— Je ne le savais pas. Jamais elle ne m'en a rien dit. Souvent ?

— Presque chaque mois ; et plus souvent parfois.

— Jamais, jamais je n'en ai rien su. Rien. Mais vous ? vous avez certainement appris d'elle que j'étais fou ? ajouta-t-il brusquement.

— Non, elle ne m'a pas parlé de vous tout à fait comme d'un fou. D'ailleurs, j'ai déjà entendu parler de cette chose ; mais cela venait d'autres personnes.

— Vous avez certes une bonne mémoire si vous pouvez vous souvenir de pareilles vétilles. Et du soufflet, n'avez-vous rien entendu dire ?

— Si, quelques mots !

— C'est-à-dire tout. Vous avez beaucoup de temps de reste. Et du duel, vous en a-t-on parlé ?

— Du duel aussi.

— Vous apprenez beaucoup de choses ici. Voilà où les journaux sont inutiles. Chatov vous a-t-il parlé de moi ? Eh bien ?

— Non. Je connais Monsieur Chatov, mais il y a longtemps que je ne l'ai pas vu.

— Hum ! Qu'est-ce que cette carte que vous avez là ? Oh ! La carte de la dernière guerre. Quel besoin en avez-vous, vous ?

— Je l'étudiais avec le texte en regard. C'est une description extrêmement intéressante.

— Montrez ! Oui, ce n'est pas mal décrit. Etrange lecture, pourtant, pour vous.

Il attira le livre vers lui et y jeta un regard. C'était une histoire très détaillée et très bien faite de la dernière guerre, écrite d'ailleurs d'un point de vue non spécialement militaire, mais général et littéraire. Il tourna et retourna le livre, puis le rejeta avec impatience.

— Je ne sais décidément pas pourquoi je suis venu ici, prononça-t-il d'un air dégoûté en regardant Tikhon droit dans les yeux, comme s'il attendait de lui une réponse.

— Vous aussi vous ne paraissez pas bien portant.

— En effet, je ne suis pas bien.

Et soudain il se mit à raconter, en courtes phrases entrecoupées difficiles même parfois à comprendre, qu'il avait d'étranges hallucinations, surtout la nuit, qu'il voyait parfois, ou sentait auprès de lui une sorte d'être méchant, railleur et « raisonnable » qui lui apparaissait sous différents aspects, avec différents caractères, « mais c'est toujours le même, et j'enrage toujours... »

Bizarres et confuses étaient ces révélations qui paraissaient vraiment être le fait d'un dément. Mais Nicolaï Vsièvolodovitch parlait en même temps avec une franchise si extraordinaire, avec une sincérité si étrangère à

son caractère qu'il semblait que l'homme ancien avait complètement et subitement disparu en lui. Il n'eut aucune honte à exprimer la crainte que lui causait son fantôme. Mais tout cela ne dura qu'un instant et ces dispositions disparurent aussi inopinément qu'elles étaient apparues.

— Des bêtises tout cela, dit-il avec dépit, en se ressaisissant. J'irai voir le docteur.

— Allez-y, il le faut absolument, confirma Tikhon.

— Vous parlez bien affirmativement. Vous en avez vu des gens comme moi, avec ce genre d'hallucination ?

— Oui, j'en ai vu, mais très rarement. Je m'en rappelle un ; c'était un officier, après la perte de sa femme qui avait été pour lui une compagne incomparable. J'ai entendu parler d'un autre. Tous les deux ont été guéris à l'étranger... Y a-t-il longtemps que vous êtes sujet à ces choses là !

— Un an à peu près. Mais tout cela ce sont des bêtises. J'irai chez le docteur. Bêtises ! Bêtises ridicules ! C'est moi-même sous différents aspects, et voilà tout. Puisque je viens d'ajouter cette phrase, vous allez certainement penser que je continue à douter et que je ne suis pas sûr que c'est vraiment moi, et non pas le diable.

Tikhon le regarda interrogativement.

— Et... vous le voyez réellement, demanda-t-il, je veux dire sans conserver du tout l'idée que c'est une hallucination mensongère et maladive ; voyez-vous réellement une image quelconque ?

— C'est étrange que vous insistiez là-dessus, quand je vous ai déjà expliqué ce que je voyais, répondit Stavroguine dont l'irritation croissait de nouveau à chaque mot... Je vois certainement, comme je vous vois... Parfois je vois et ne suis pas sûr de voir, bien que je sache que c'est la vérité : c'est moi ou bien lui... Bêtises ! Mais est-ce qu'il vous est impossible de supposer que c'est véritablement le diable ? ajouta-t-il en riant et en tombant trop brusquement

dans un ton railleur. Ce serait plus conforme à votre profession ?

— La maladie est plus probable, pourtant...

— Quoi, pourtant ?

— Les démons existent, sans aucun doute ; mais on peut les concevoir de différentes façons.

— Vous avez de nouveau baissé les yeux, reprit Stavroguine sur un ton irrité et moqueur, parce que vous êtes honteux pour moi que je puisse croire au diable et que, jouant l'incrédulité, je vous pose astucieusement la question : Existe-t-il réellement ou non ?

Tikhon eut un sourire vague.

— Et vous savez ? Cela ne vous va pas du tout de baisser les yeux : ce n'est pas naturel, c'est ridicule, c'est maniéré. Eh bien, pour compenser cette grossièreté je vous dirai sérieusement, avec impudence : oui, je crois au diable. Je crois canoniquement ; je crois au diable personnel, et non allégorique, et je n'ai nul besoin de questionner ; voilà, c'est tout. Vous devez être extraordinairement heureux. — Il éclata d'un rire forcé, nerveux. Tikhon le fixa curieusement d'un regard très doux, quelque peu timide, semblait-il.

— Croyez-vous en Dieu ? jeta brusquement Stavroguine.

— Je crois en Dieu.

— Mais il est dit : si tu crois et si tu ordonnes à la montagne de marcher, elle marchera... Bêtises d'ailleurs ! Je suis curieux de le savoir pourtant : pouvez-vous faire marcher la montagne ?

— Oui, si Dieu l'ordonne, prononça avec douceur et réserve Tikhon, abaissant de nouveau les yeux.

— Alors c'est comme si Dieu lui-même la mettait en marche. Non, vous-même, vous-même, en récompense de votre foi en Dieu ?

— Peut-être que oui.

— Peut-être ! — Ce n'est pas mal. Pourquoi doutez-vous ?

— Je ne crois pas tout à fait.

— Comment ? Vous ? Pas tout à fait ?

— Oui... il se peut que ma foi ne soit pas parfaite.

— Mais au moins vous croyez qu'avec l'aide de Dieu vous la ferez marcher ; ce n'est pas mal. C'est tout de même mieux que le « très peu » d'un archevêque, il est vrai, sous le couteau. Vous êtes certainement chrétien ?

— Que je n'aie pas honte de ta croix, Seigneur, fit Tikhon presque dans un murmure, avec une sorte de passion et en inclinant la tête encore plus bas. Les commissures de ses lèvres se mirent tout à coup à trembler nerveusement.

— Mais peut-on croire au diable tout en ne croyant pas tout à fait en Dieu ?

— Oh, c'est très possible et cela arrive souvent. Tikhon releva les yeux et sourit aussi.

— Et je suis certain que vous considérez une telle foi comme plus respectable que l'incrédulité complète. Oh pope ! — éclata de rire Stavroguine. Tikhon lui sourit de nouveau.

— Au contraire, l'athéisme complet est plus respectable que l'indifférence des gens du monde, répliqua-t-il gaiement et simplement.

— Ho ! ho ! comme vous y allez l

— L'athée parfait occupe l'avant-dernier échelon qui précède la foi parfaite (fera-t-il ou non ce dernier pas ? c'est autre chose) ; l'indifférent au contraire ne possède aucune foi, mais seulement une mauvaise crainte.

— Pourtant, vous-même... vous avez lu l'Apocalypse ?

— Oui.

— Vous souvenez-vous : « Ecris à l'Ange de l'Eglise de Laodicée » ?

— Je me souviens. Charmantes paroles !

— « Charmantes » ? Quelle étrange expression pour un évêque. En général, vous êtes un original. Où est le livre ?

s'agita tout à coup Stavroguine, en cherchant des yeux le livre sur la table. Je voudrais vous lire ; y-a-t-il une traduction russe ?

— Je connais ce passage, je m'en souviens très bien, prononça Tikhon.

— Vous le connaissez par cœur ? Lisez !

Il baissa vivement les yeux, mit ses mains à plat sur ses genoux et, tendu, s'apprêta à écouter. Tikhon prononça, se rappelant chaque mot :

— Et écris à l'Ange de l'Eglise de Laodicée :

« Voici ce que dit l'Amen, le témoin fidèle et véritable, le commencement de la création de Dieu :

« Je connais tes œuvres. Je sais que tu n'es ni froid ni bouillant. Puisses-tu être froid ou bouillant ! Ainsi, parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid, ni bouillant, je te vomirai de ma bouche. Parce que tu dis : Je suis riche, je me suis enrichi, et je n'ai besoin de rien, et parce que tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu, je te conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé par le feu, afin que tu deviennes riche, et des vêtements blancs, afin que tu sois vêtu et que la honte de ta nudité ne paraisse pas, et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies. »

— Assez, interrompit Stavroguine ; c'est pour le juste milieu, n'est-ce pas, pour les indifférents ? Vous savez, je vous aime beaucoup.

— Et moi aussi, répondit à mi-voix Tikhon.

Stavroguine se tut et brusquement retomba dans sa rêverie de tantôt. Cela se répétait pour la troisième fois, comme une sorte d'accès. C'est dans une de ces crises qu'il jeta à Tikhon : « Je vous aime. » En tout cas, ce fut d'une façon inattendue pour lui-même. Plus d'une minute se passa.

— Ne te fâche pas — murmura Tikhon, effleurant à peine du doigt le coude de Stavroguine, et comme si lui-même avait peur. Stavroguine eut un sursaut et fronça les sourcils, irrité.

— Pourquoi avez-vous pensé que j'étais fâché ? demanda-t-il rapidement. Tikhon voulut parler, mais il l'interrompit, saisi d'une émotion incompréhensible :

— Pourquoi assez-vous supposé que j'étais nécessairement fâché ? Oui, j'étais irrité, vous avez raison, et justement parce que je vous avais dit que je vous aimais. Vous avez raison. Mais vous êtes un cynique grossier. Vous avez une opinion trop basse de la nature humaine. Cette colère aurait pu ne pas s'éveiller si vous aviez eu à faire à un autre que moi... D'ailleurs, il ne s'agit pas d'un homme quelconque, mais de moi. Et, tout de même, vous êtes un original, un innocent.

.... Il s'excitait de plus en plus et, chose étrange, n'avait plus de retenue dans ses paroles.

— Ecoutez bien, je n'aime pas les psychologues, et les espions, ceux d'entre eux, au moins, qui veulent s'introduire dans mon âme. Je n'appelle personne, je n'ai besoin de personne, je m'arrangerai tout seul. Croyez-vous que j'aie peur de vous ? — Il éleva la voix et releva la tête en un mouvement de défi. — Vous êtes tout à fait certain que je suis venu vous confesser un terrible secret et vous l'attendez avec toute la curiosité monastique dont vous êtes capable. Eh bien, sachez que je ne vous découvrirai rien, aucun secret, parce que je n'ai nul besoin de vous.

Tikhon le regarda fermement.

— Vous avez été frappé de voir que l'Agneau préfère les froids aux tièdes, dit-il, vous ne voulez pas être tiède. Je sens qu'une décision extraordinaire, horrible peut-être, s'empare de vous. Si c'est ainsi, je vous en supplie, ne vous tourmentez plus et dites tout ce dont vous étiez plein en venant.

— Et vous êtes sûr que je suis venu avec quelque chose ?

— Je l'ai deviné... d'après votre visage, murmura Tikhon, les yeux baissés. Nicolaï Vsièvolodovitch était un peu pâle, ses mains tremblaient légèrement. Pendant quel-

ques secondes il fixa silencieusement Tikhon, paraissant se décider définitivement. Enfin, il retira de la poche de côté de sa redingote des feuillets imprimés et les posa sur la table.

— Ces feuillets sont destinés à être répandus, prononça-t-il d'une voix quelque peu entrecoupée. S'ils sont lus ne fût-ce que par une personne, sachez bien que je ne les cacherai pas et que tous les liront. C'est décidé. Je n'ai nul besoin de vous, car j'ai tout décidé. Mais lisez... Pendant que vous lirez, ne dites rien et quand vous aurez fini, dites tout..

— Faut-il lire ? demanda Tikhon, indécis.

— Lisez ! Je suis parfaitement calme depuis longtemps déjà.

— Non, sans lunettes je ne distingue rien ; les caractères sont très petits ; cela a été imprimé à l'étranger.

— Voilà les lunettes. — Stravroguine les prit sur la table et les lui tendit ; puis il se rejeta en arrière et s'appuya au dossier du divan.

Tikhon se plongea dans la lecture.

C'était cinq feuilles brochées de papier à lettre de petit format qui avaient été en effet imprimées secrètement à l'étranger, probablement dans une imprimerie russe clandestine ; à première vue les feuillets ressemblaient beaucoup à des proclamations. En tête on lisait : *de la part de Stavroguine.*

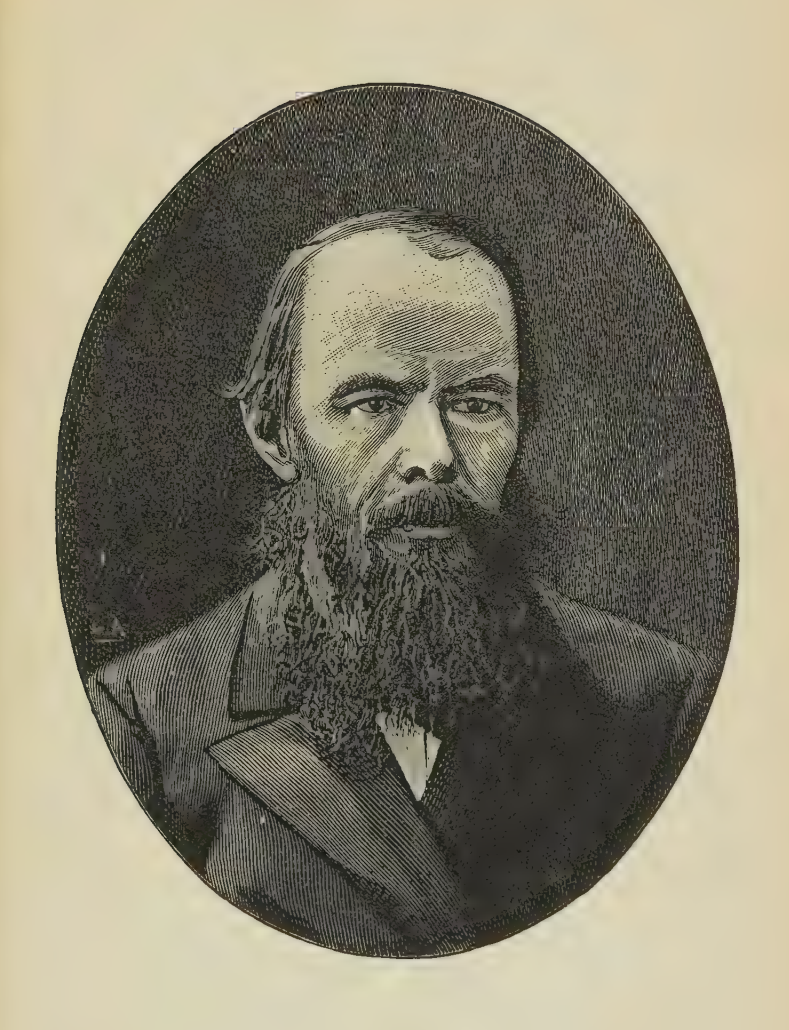
Je cite ce document textuellement dans ma chronique (il faut croire que beaucoup le connaissent déjà maintenant). Je me suis permis seulement de corriger les fautes d'orthographe, assez nombreuses, et qui m'ont même étonné, car l'auteur était malgré tout un homme cultivé et qui avait beaucoup de lecture (comparativement). Quant au style, je l'ai laissé tel quel, malgré ses incorrections et même ses incohérences. Il est évident en tout cas que l'auteur n'est pas un écrivain. Je me permets encore une autre observation, en devançant ainsi les faits.

A mon avis ce document est l'œuvre de la maladie,

l'œuvre du diable qui s'était emparé de cet homme. Ainsi un malade souffrant de douleurs violentes s'agite désespérément dans son lit cherchant une position qui, ne fût-ce que pour un instant, calmera sa douleur ou, si elle ne l'allège pas, la remplacera tout au moins par une autre, pour une minute au moins. Et alors, il n'est évidemment plus question de savoir si ce changement est beau ou raisonnable. Ce qui domine dans ce document, c'est le besoin formidable, sincère de châtiment, la recherche de la croix à porter, du châtiment public. Mais cette soif de crucifiement vit dans un être qui n'a pas foi dans la croix. « Et cela seul déjà représente une idée », comme s'exprima un jour Stepan Trofimovitch, à propos d'autre chose d'ailleurs.

D'autre part, il y a dans ce document quelque chose de violent, de provocant, un certain défi, bien qu'il ait été écrit dans un tout autre dessein. L'auteur déclare qu'il « n'a pas pu » ne pas écrire, qu'il a été « obligé », et cela est fort probable. Il aurait été heureux de pouvoir écarter de lui ce calice ; mais cela lui a été vraiment impossible, et alors il a encore profité de cette occasion pour donner cours à sa violence. Oui, le malade s'agite dans son lit et essaye de remplacer une souffrance par une autre. Et voilà qu'il lui semble que la lutte contre la société lui apportera un certain soulagement et il lui lance son défi. Le fait même d'avoir écrit ce document est un défi inattendu, un manque de respect envers la société. Il s'agit pour l'auteur de provoquer au plus vite un adversaire quelconque...

Et qui sait, il se peut fort que tout cela, c'est-à-dire ces feuillets destinés à être publiés appartiennent au même ordre de faits que la morsure à l'oreille du gouverneur ! Pourquoi cette idée me vient-elle aujourd'hui, quand tout s'est déjà expliqué, je ne peux le comprendre. Je n'apporte aucune preuve d'ailleurs et ne peux affirmer que le document est faux, c'est-à-dire imaginé de toutes pièces. Le plus vraisemblable est que la vérité est entre ces extrêmes... D'ailleurs, je devance trop les faits ; il



FÉODOR MIKHAÏLOVITCH DOSTOÏEVSKI

vaut mieux s'en référer au document même. Voilà donc ce que lut Tikhon.

« De la part de Stavroguine.

« Moi, Nicolaï Stavroguine, officier en retraite, j'ai passé les années 186... à Pétersbourg en m'adonnant à la débauche dans laquelle je ne trouvais pas de satisfaction. J'eus alors pendant un certain temps trois logements : dans l'un je demeurais moi-même avec une domestique qui faisait mon ménage ; Marie Lébiadkina, aujourd'hui ma femme devant la loi, y habitait également. J'avais loué les deux autres logements pour y recevoir mes maîtresses : dans l'un je recevais une dame qui m'aimait et dans l'autre sa femme de chambre, et mon désir en ce temps-là était de les faire se rencontrer toutes les deux, la dame et la fille, chez moi. Connaissant bien leur caractère, j'augurais beaucoup d'agrément de cette stupide plaisanterie. Afin de préparer à l'aise cette rencontre, je devais me rendre souvent dans un de ces deux appartements, situé dans une vaste maison, rue Gorokhovaia ; c'est là que venait la femme de chambre. J'y occupais chez des petits bourgeois russes, une chambre au quatrième étage. Mes propriétaires en occupaient une autre, plus petite, si petite même que la porte qui nous séparait devait toujours rester ouverte ; c'était justement ce que je voulais. Le mari, en long caftan, barbu, travaillait dans un bureau ; il partait le matin et ne revenait que la nuit. La femme, âgée d'une quarantaine d'années, cousait et réparait les vieux habits ; elle sortait souvent vendre et porter son travail chez ses clients. Je restais donc seul avec leur fille, une enfant. On l'appelait Matriocha. La mère l'aimait, mais la battait souvent et criait sur elle comme c'est l'habitude chez ces femmes. Cette petite me servait et faisait ma chambre derrière le paravent. Je déclare avoir oublié le numéro de la maison. Maintenant, renseignements pris, je crois que la vieille maison a été démolie et que sur l'emplacement de deux ou trois maisons anciennes, on en a bâti une nou-

velle, très grande. J'ai également oublié le nom de mes propriétaires ; il se peut d'ailleurs que je ne l'aie jamais su. Je me souviens qu'on appelait la femme Stepanida ; quant à son nom à lui — je ne me le rappelle pas. Où sont-ils maintenant ? — Je ne le sais pas du tout. Je suppose que si l'on se met à chercher et à recueillir des renseignements à la police de Pétersbourg, on finira par retrouver leur trace. Le logement donnait sur la cour ; il en occupait un coin. Cela se passait en juin. La maison était peinte en bleu pâle.

Un jour mon canif disparut de ma table ; je n'en avais d'ailleurs pas besoin ; il ne me servait à rien. J'en parlai à ma propriétaire, ne supposant nullement qu'elle fouetterait sa fille ; mais elle venait de crier sur elle à cause d'un torchon disparu et dont elle soupçonnait que l'enfant s'était servie pour fabriquer une poupée ; elle l'avait même tirée par les cheveux. Quand ce même torchon se retrouva plus tard sous la nappe, la fillette ne voulut pas prononcer un mot de reproche et resta silencieuse. J'observai qu'elle le faisait exprès et m'en souvins, parce que c'est alors que pour la première fois je remarquai le visage de l'enfant qui jusqu'ici ne faisait que passer devant mes yeux. Elle était d'un blond pâle, avec des taches de rousseur ; un visage ordinaire ; mais il y avait en lui quelque chose de très enfantin et de calme, d'extrêmement doux et calme. La mère était mécontente qu'elle ne lui fît pas de reproches et se tût ; c'est alors justement qu'arriva l'histoire du canif. La femme fut prise de rage d'avoir pour la première fois battu injustement sa fille ; elle saisit des verges dans un balai et sous mes yeux même elle fouetta l'enfant jusqu'au sang bien qu'elle entrât déjà dans sa douzième année. Matriocha ne cria pas sous les verges parce que j'étais là debout certainement ; mais à chaque coup elle sanglotait étrangement ; elle continua à sangloter encore pendant toute une heure. L'exécution terminée, je découvris tout à coup le canif sur mon lit, dans

la couverture ; je le mis en silence dans la poche de mon gilet et quand je fus dehors, je le jetai loin dans la rue, afin que personne ne sût rien. Je sentis immédiatement que je venais de commettre une lâcheté, mais je sentis aussi un certain plaisir car une idée me traversa brusquement et me brûla, tel un fer rouge, et je m'y attardai. Je remarquerai à ce propos que maintes fois déjà j'avais été possédé presque jusqu'à la démence par divers mauvais sentiments dans lesquels je m'obstinais passionnément, mais jamais jusqu'à m'oublier complètement. Lorsque même leur ardeur me consumait, je pouvais toujours les vaincre, les arrêter, même lorsqu'ils atteignaient leur plus puissant développement ; mais il est rare que je voulusse le faire. Je déclare en même temps que je ne cherche pas à plaider l'irresponsabilité, en me référant à l'influence du milieu, ou bien aux maladies.

J'attendis ensuite deux jours. Après avoir pleuré, l'enfant devint encore plus silencieuse ; contre moi, j'en suis sûr, elle n'avait aucun mauvais sentiment, bien qu'elle ressentît certainement quelque honte d'avoir été ainsi punie sous mes yeux. Mais, en enfant soumise, elle s'accusait elle-même pour cette honte. Je l'indique parce que c'est très important pour mon récit... Je passai ensuite trois jours dans mon appartement principal. C'était une maison meublée, où l'on respirait une mauvaise odeur de mangeaille, toujours pleine de monde : petits fonctionnaires, employés sans place, médecins sans clientèle, toute sorte de Polonais, toujours empressés autour de moi. Je me souviens de tout. Je vivais dans cette Sodome très solitaire, solitaire intérieurement, mais toujours entouré d'une bande bruyante de « camarades », extrêmement dévoués et qui m'adoraient presque à cause de mon porte-monnaie. Je pense que nous faisions beaucoup de vilenies ; les autres locataires avaient même peur de nous, c'est-à-dire qu'ils continuaient à être aimables malgré nos polissonneries et nos bêtises, parfois même impardonna-

bles. Je le répète. Je caressais même avec un certain plaisir l'idée d'être déporté en Sibérie ; je m'ennuyais tellement que j'aurais pu même me pendre ; si je ne me pendis pas, c'est que j'espérais encore quelque chose, comme durant toute ma vie. Je me souviens que je m'occupais alors de théologie, et très sérieusement même. Cela arriva à me distraire quelque peu ; mais je m'ennuyais encore plus après. Quant à mes sentiments sociaux, ils se réduisaient au désir de placer de la poudre aux quatre coins et de faire tout sauter à la fois, si seulement cela avait valu la peine. D'ailleurs, sans nulle méchanceté, mais simplement parce que je m'ennuyais beaucoup ; pas autre chose. Je ne suis nullement socialiste. Je suppose que c'était une maladie. A ma question plaisante : « N'existe-t-il pas de gouttes quelconque pour activer l'énergie civique ? » le docteur Dobrolioubov, échoué, sans place, avec une nombreuse famille dans notre maison meublée, me répondit une fois : « Pour exciter l'énergie civique, il n'y en a pas, je crois, mais en ce qui concerne l'énergie criminelle, il s'en trouverait, peut-être. » Et ce calembour lui fit grand plaisir, bien qu'il fût terriblement pauvre et chargé d'une femme enceinte et de deux petites filles affamées. D'ailleurs, si les gens n'étaient pas satisfaits d'eux-mêmes, personne ne voudrait vivre.

Trois jours se passèrent encore et je retournai à la Gorokhovaïa. La mère se préparait à sortir avec un gros paquet ; le père n'était pas à la maison, naturellement ; je restai donc seul avec Matriocha. Les fenêtres (dans la cour) étaient ouvertes. Il y avait beaucoup d'artisans, dans la maison et tous les étages retentissaient du bruit des marteaux et des chansons. Une heure s'était déjà écoulée. Matriocha était assise le dos tourné dans son coin, sur un petit banc ; elle cousait quelque chose. Tout à coup elle se mit à chanter, doucement, très doucement ; cela lui arrivait parfois. Je tirai ma montre ; il était deux heures. Mon cœur se mit à battre fortement. Je me levai

et commençai à m'approcher d'elle. Les fenêtres étaient garnies de géraniums ; le soleil était ardent. Je m'assis silencieusement à côté d'elle, sur le plancher. Elle tressaillit, eut épouvantablement peur au premier instant et se dressa brusquement. Je pris sa main et l'embrassai, la fis se rasseoir sur son banc et la regardai fixement dans les yeux. Que je lui eusse embrassé la main — cela la fit rire comme une enfant ; mais un instant seulement, car elle se dressa de nouveau, saisie d'une telle épouvante qu'une convulsion passa son visage. Elle me regarda avec des yeux atrocement fixes, tandis que ses lèvres se mettaient à trembler comme si elle allait pleurer. Mais elle ne cria pourtant pas. Je lui embrassai encore une fois la main et la pris sur mes genoux. Elle eut alors un mouvement subit de recul et sourit honteusement, mais d'un sourire oblique. Tout son visage rougit de honte. Je ne cessai de rire et de lui murmurer quelque chose. Enfin, il se produisit une chose si étrange que jamais je ne l'oublierai et qu'elle me frappa d'étonnement. La petite fille entoura mon cou de ses deux bras et se mit elle-même à m'embrasser ardemment. Son visage exprimait le ravissement. Je me levais presque furieux ; cela m'était désagréable de la part de ce petit être, et puis, j'eus aussi subitement pitié... »

Le feuillet finissait là et la phrase s'interrompait. Il se passa alors un fait qu'il est nécessaire de relater.

(A suivre)

Traduction BORIS DE SCHLOEZER DOSTOÏEVSKI

STANCES A LA RIVIÈRE SORGUE

Sorgue, belle rivière allongée et glissante,
Qui romps à tes contours
Les chemins et l'ombrage où ton onde pressante
Commence son décours ;

Irai-je une autre fois m'asseoir sur cette rive,
Et ton miroir secret,
Pourrai-je retrouver la couleur fugitive
Que le vent lui prêtait ?

C'est là, non loin du gouffre où tu reprends naissance,
Que, par un jour d'été,
Pour mieux voir à travers ta liquide abondance,
Je me suis arrêté.

Là, sans jamais tarir, tu t'amasses, formée
De cent ruisseaux épars
Qui viennent par surcroît ta nappe accoutumée
Grossir de toutes parts.

Puis, à toi seule enfin convertie et rendue,
Tu montres jusqu'au fond
Leur confuse affluence égale et répandue
Sur ton bassin profond.

Ainsi tu t'épanchais, et l'unanime espace
Où ton nom s'accomplit,
Laissait, d'un prompt regard, monter à la surface
La hauteur de ton lit.

Si bien qu'on ne savait, ou de ta transparence
Ou de ton élément,
Qui des deux imprimait à leur commune essence
Le premier mouvement.

Et c'est alors, penché sur la molle prairie
Aux flexibles réseaux,
Dont la cime innombrable à ton courant nourrie
S'incline sous les eaux,

Qu'elle affleura vers moi comme une ombre au passage,
Celle-là qui depuis,
Tient tout mon être, avec son onduleuse image,
Plein d'amoureux ennuis.

Elle avait la longueur sinueuse et timide
Des Sources aux beaux bras
Que Jean Goujon coulait dans leur marbre fluide
Et leur chaste embarras,

Ces négligentes mains, ces membres que décore
La grâce, de ses traits,
Et qui vont empruntant à leur contrainte encore
De plus rares attraits,

Et ces jambes aussi de chasseresse antique,
Ces pudiques genoux
Qu'on devine plutôt au pli de la tunique,
Sous leur voile jaloux.

Tantôt, à même l'onde et sa fuite indolente,
N'ayant, sans autres soins,
Que sa blancheur native aux nymphes ressemblante
Et moi pour seuls témoins,

Je la voyais se fondre et tantôt transparaître
Au soleil de nouveau,
Puis, s'évanouissant, l'instant d'après renaître
De son glauque berceau,

Ou bien droite, et son corps supportant tout entière,
Sur sa pointe élancé,
Sa beauté tout ensemble et noble et familière
A son orteil dressé.

Mais lorsque, de plus près, pour la sentir pressée
Et souple entre mes doigts,
J'eus, vers ses jeunes flancs, dans le vide avancée
La moitié de mon poids,

Au lieu de ramener l'enfantine sirène
D'en bas contre mon sein,
Rien qu'un peu d'eau, mêlé d'un peu d'herbe incertaine,
Me resta dans la main.

Rien n'avait retenu ses traces expirées
En invisibles jeux,
Ni cette joue étroite et ces boucles dorées,
Ni l'azur de ces yeux,

Ni cette lente épaule, et ces lèvres muettes
Dont la tendre langueur,
Comme un baiser gonflé de larmes toutes prêtes,
S'enfonçait dans mon cœur.

Et je doute, aujourd'hui que son lointain visage
En moi pleure et sourit,
Quelle forme entrevue, ou quel autre mirage
Me ravissait l'esprit,

Sinon toi-même, Sorgue, au regard devenue
Ton fantôme charmant
Et l'intime reflet de ta naïade nue
Qui scintille un moment,

Avant que d'aller faire une fin magnanime
Au fleuve immense et fier
Dont la course avec lui t'emporte vers l'abîme
De l'éternelle mer.

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT

PIERRE BENOIT

Tenter de discréditer Pierre Benoît est une entreprise vaine de la part d'un critique. Il risque le reproche de spéculer sur la célébrité de l'auteur de l'*Atlantide* pour s'y tailler quelque réclame personnelle et, loin d'enlever un seul lecteur à Pierre Benoît, sans doute lui en procurerait-il de nouveaux. Il y a dans le Manuel de littérature française de M. Gustave Lanson au moins une phrase qui mérite de durer, c'est celle qui a trait au démolissage de M. Georges Ohnet par Jules Lemaître. « A partir de ce moment, dit M. Lanson, on n'en lut pas moins Ohnet, mais personne n'osa plus s'en vanter. » Les cultes prohibés sont, comme on sait, les plus redoutables pour la santé publique. On jugera Pierre Benoît, si l'on veut, dans vingt ou dans cinquante ans. L'intéressant aujourd'hui, c'est de le définir, d'expliquer ses *origines* et sa *prospérité*.

Le salut de Benoît — et l'une de ses supériorités — c'est qu'il ne prend au sérieux ni ses romans, ni lui-même. La perte — en même temps que l'une des infériorités — de ses détracteurs, c'est de ne point se souvenir à son sujet de cette parole de Renan, recevant à l'Académie française M. Jules Claretie : « Il faut faire une part au sourire et à l'hypothèse que la vie ne serait pas quelque chose de bien sérieux » et de cet autre propos du même Renan : « Pour écrire librement, il faudrait que rien de ce qu'on écrit ne tirât à conséquence ».

Un siècle de romantisme et de « culte du moi » nous a accoutumés à exiger du romancier, comme du poète lyrique,

qu'il se mette tout entier, cœur et âme, dans son œuvre, ou du moins à le juger comme s'il s'y mettait tout entier. Stendhal et les Russes, en devenant à la mode, ont renforcé cette tendance. Une des originalités de Pierre Benoît, c'est précisément de n'être ni un Stendhal, ni un Dostoïevski.

Mais Le Sage se « donnait-il » tout entier lorsqu'il écrivait *Gil Blas,* Montesquieu, les parties légères des *Lettres Persanes* ou Mérimée, *Carmen* ? Si, pour une part, le roman moderne est l'aboutissant du poème épique ou héroï-comique, il est, pour une autre part, un succédané de l'histoire : « l'histoire de ceux qui n'ont pas d'histoire », a-t on pu le définir.

Pierre Benoît romancier, et qui se qualifie lui-même de « romancier de l'histoire », ignore le feu de l'inspiration, qui soulève un Balzac jusqu'au rythme de l'épopée ; il travaille à froid sur une table couverte de fiches méticuleusement compilées et d'après un plan méthodique, longuement mûri, bien arrêté, qui ne se modifiera plus au cours de la rédaction. La rédaction en effet ne fait point corps aux yeux de Pierre Benoît avec la création littéraire proprement dite, c'est une tâche qui lui est postérieure, un épiphénomène, qui a certes plus d'importance que la dactylographie ou l'impression de l'ouvrage, mais qui est du même ordre, subordonnée au seul souci d'une présentation décente.

Procédé d'historien et d'historien d'aujourd'hui. C'est ainsi, ont enseigné à Pierre Benoît les deux maîtres dont il procède, MM. Aulard et Seignobos, que l'on compose de bonnes thèses et de solides ouvrages historiques. Que faut-il pour qu'une thèse de doctorat soit excellente ? Qu'elle soit bien documentée et bien composée. Le style et l'émotion humaine n'y sont point nécessaires. Tous les romans de Pierre Benoît, dont chacun contient la parodie d'une thèse possible, ont au plus haut degré ces deux vertus sorbonniques : ils sont supérieurement documentés et composés.

La *méthode,* c'est pour un universitaire la qualité suprême, pour Pierre Benoît également. Ne disait-il pas de lui-même dans une récente conférence : « *Kœnigsmarck* eut ce qu'on est convenu d'appeler un succès d'estime. Pour parler franc, peu m'importait ! L'essentiel, c'est que je me sentais en possession d'une méthode. »

On ne dira jamais assez en vérité ce que Pierre Benoît doit à l'Université dont il est le fils prodigue, ce qu'il doit à cette « Nouvelle Sorbonne » tant flétrie par son ami Agathon. Il ne l'a point oublié du reste : s'il raille ses anciens maîtres, c'est avec l'attendrissement d'un Renan pour Saint-Sulpice. Le professeur au Collège de France de la *Chaussée des Géants,* le professeur en Sorbonne de *Kœnigsmarck,* le bibliothécaire de l'*Atlantide* sont légèrement ridicules, mais sympathiques.

L'Université, la Faculté des lettres ont marqué Benoît d'un tatouage indélébile. Il réalise le type du normalien-littérateur d'autrefois, il a la tournure d'esprit commune par exemple à un Edmond About et au Jules Lemaître d'*En marge des vieux livres ;* plus exactement encore il a été façonné par cette survivance des vieilles humanités qu'est la « cagne », la classe de rhétorique supérieure préparatoire à la rue d'Ulm. Toute sa vie, Pierre Benoît sera un « cagneux ». A jamais il est condamné à voir la réalité à travers les livres, à contempler les êtres et les choses à travers des souvenirs et des réminiscences littéraires, à mouler ses sentiments sur ceux de ses poètes et de ses prosateurs favoris, à être la proie de l'imprimé. L'amour de l'histoire et l'irrespect envers les personnages historiques, le goût pour les anecdotes volontiers scabreuses, pour les anachromismes, les rapprochements ingénieux, les allusions, le pittoresque fait d'un savoureux détail inédit, la rêverie qui suit le seul énoncé d'un grand nom, la présentation d'un grand homme en déshabillé ou dans une posture ridicule, la recherche de « l'astuce » et du « fin tuyau », tout cela est universitaire et « cagneux ». Universitaire, enfin, sa façon de rire, de plaisanter, de se

moquer, son art de pince-sans-rire, sa manière de lancer sa pointe avec une gravité imperturbable.

Les exemples abondent. Il y a les fameux plagiats « chausses-trappes », purs « canulards » normaliens. Il y a le télégramme de Gambetta dans le *Lac Salé*, et sa réponse en italien à la table tournante dans la *Chaussée des Géants*. Dans *Pour Don Carlos*, Benoît nous présentera « MM. Littré et Jules Ferry, de la loge « la Clémente Amitié » prenant le train pour Versailles ». « Le soin de régler l'addition, ajoutera-t-il un peu plus loin, fut laissé, d'un accord tacite, au bon M. Littré, qui avait été heureux d'annoncer la cinquantième édition de son très remarquable *Dictionnaire de la Langue française.* » S'il nous parle d'un atlas, ce sera avec l'ironique gravité d'un catalogue pour bibliophile : « Atlas de M. Delamarche, ingénieur hydrographe, Paris, 1856 » et tout ce qui s'ensuit. Il n'omettra pas, dans la *Chaussée des géants*, à propos de l'étude du mingrélien à laquelle se livre son héros, de nous renseigner sur les particularités linguistiques des dialectes caucasiens qui « ont en commun la numération vigésimale », (ce qui est d'ailleurs une grave inexactitude, les dialectes lesghe, tcherkesse et laze utilisant la numération arabe). Il met un écusson au col des soldats qu'il introduit dans ses romans : dans *Pour Don Carlos*, il fait intervenir sur la frontière espagnole le 49ᵉ d'infanterie qui, en 1875, faisait campagne en Algérie et ne tenait pas encore garnison à Bayonne, erreur vénielle, mais erreur qui se répète dans la *Chaussée des géants* où il est question d'une 22ᵉ section d'état-major existant à Paris : c'est 20ᵉ qu'il eût fallu dire, la 22ᵉ est une section de commis et ouvriers.

Voici encore dans ce genre un raccourci des guerres civiles d'Espagne à l'aide d'une simple énumération : « Pepa, la belle Pepa Samaniego... Elle a sauté sur les genoux de Lannes et de Palafox. Elle a offert des fleurs au duc d'Angoulême, servi à boire à Zumalacarreguy et à votre serviteur, puis à O'Donnel. » Parfois même l'émotion est

empruntée au nom de simples héros de roman comme dans le poème qui commence ainsi :

Un soir que je dînais chez Anna Karénine,
Je me trouvais assis près du comte Wronski.

*
* *

Cette formation historique et universitaire, en donnant libre cours à cette imagination de bibliothèque, a fortifié chez Benoît un talent inné de mosaïste, dont il avait d'abord, obéissant à sa nature profonde, tiré parti inconsciemment et dont il a eu l'habileté et l'art de se faire ensuite une originalité. On trouve dans la *Chaussée des Géants*, son dernier livre — qui est (avec le *Lac Salé*) le plus conscient de tous ceux qu'il a écrits, celui où il a le mieux dominé sa matière, où chaque ligne est intentionnelle — deux révélations sur son art qui valent d'être soulignées parce qu'elles montrent à quel point Pierre Benoît connaît ses possibilités et ses limites. « Une association d'idées un peu livresque, écrit-il page 190, venait de me tenir lieu d'imagination. » Et page 216, c'est un véritable plaidoyer *pro domo* qu'il accroche à un éloge de *Tristram Shandy* : « Quel curieux livre ! Rabelais et Molière avaient passé par là, le nom d'un des héros était pris à Shakespeare... Je le savais, et je ne pouvais m'empêcher malgré tout de trouver ce *Tristram Shandy* un livre sympathique, original même. Et comme je cherchais les raisons d'une aussi grave inconséquence, j'en vins à me rappeler le cadeau que m'avait fait vingt ans plus tôt, à Marseille, une jeune dame blonde, aux cheveux coupés court : un jeu de cubes géographiques. Avec les mêmes cubes, les mêmes, selon qu'on les disposait différemment, on arrivait à obtenir, tour à tour, les cartes des deux Amérique, d'Asie, d'Europe, d'Afrique, d'Océanie, du monde entier enfin. »

Les cubes que Pierre Benoît assemble sont tous empruntés à l'histoire ou à l'imagination d'autrui. L'on peut sans paradoxe affirmer que Benoît est de tous les Français

vivants le moins doué d'imagination. Est-ce à dire qu'il plagie, comme on l'en a accusé ? Sans aucune hésitation, il faut répondre « non », ou bien considérer que tous nos grands classiques, et Racine, et Molière et plus encore La Fontaine, dont chaque fable a eu deux ou trois « sources », sont des plagiaires. Il semble prouvé que l'*Atlantide* ne doit rien à *She* de Sir Ridder Haggard, mais l'idée première de *Kœnigsmarck* est empruntée à Blaze de Bury, l'idée première de *Pour Don Carlos* au chapitre intitulé « *La Haine emporte tout* » dans *Du sang, de la volupté et de la mort* de Barrès, celle du *Lac Salé* à une nouvelle de Stevenson, celle de la *Chaussée des Géants* à une documentation fournie à Benoît par l'Irlandais Gavan Duffy.

Le vrai, c'est que le point de départ chez Benoît n'est pas l'essentiel et peu importe donc qu'il soit emprunté à autrui, au lieu d'être inventé. Et que ce canevas initial soit enrichi d'autres canevas extraits d'autres lectures, peu importe encore. L'intérêt est dans le rapprochement de ces thèmes. Pour reprendre l'image de la *Chaussée des géants* : dans l'assemblage de ces cubes. Avec tout ce matériel épars qu'il rassemble, il réalise chaque fois une œuvre homogène, cohérente, vraiment sienne. Il ne plagie donc pas, il a des sources ; il n'invente pas, il juxtapose, il compose ; pour donner à ce mot toute sa force étymologique, on écrirait volontiers : il *com-pose*.

Il se défend à bon droit d'être un romancier d'imagination. Dire de lui qu'il est un « romancier de mémoire » serait rendre un hommage à sa vaste culture et à ses facultés mnémoniques, dont il a la coquetterie, mais ce serait en même temps l'accuser de manquer de personnalité, et il y aurait là une véritable injustice. La définition la plus extensive et la plus compréhensive à la fois pour Benoît serait de le cataloguer « romancier d'association », signifiant par là son excellence à associer les trouvailles d'autrui et la richesse de ses associations d'idées personnelles qui lui permettent de rapprocher et de fondre des éléments aussi éloi-

gnés et en apparence aussi hétérogènes que possible, la légende de l'*Atlantide* par exemple et l'histoire de la conquête française en Afrique. Cette puissance d'association d'idées qui chez un grand poète se traduit par des métaphores inattendues, chez un grand savant par des découvertes (Claude Bernard et l'urine des lapins) ou par des hypothèses (Newton), se manifeste chez Pierre Benoît en coups de théâtre imprévus et inespérés.

C'est bien là qu'est son génie propre et aussi dans une faculté extraordinaire de vision à rebours. Ses scénarios de roman se déroulent forcément en lui lorsqu'il les compose, en commençant par la fin, à la manière de ces films des premiers temps du cinématographe qui, après nous avoir montré des baigneurs plongeant du haut d'une échelle dans la mer, les faisaient soudain, contrairement à toutes les lois de la pesanteur, s'envoler de la mer jusqu'au haut de leur échelle de plongée. Le don que possède Benoît de se soustraire aux lois de la pesanteur intellectuelle, d'embrasser d'un coup tous les détails d'une action compliquée et riche en péripéties, d'en combiner tous les ressorts, est un don extrêmement rare. Dumas père n'en possédait pas l'ombre. Ses romans sont « à tiroir » comme les romans-policiers d'aujourd'hui. Mais les romans de Pierre Benoît ne sont pas des romans à tiroir, ils sont agencés comme des mécanismes d'horlogerie. Les ressorts tendus par Benoît pour varier et soutenir l'intérêt ne sont certes pas tous de première qualité. Le critique aperçoit et démêle aisément les « ficelles » qu'il emploie, mais le lecteur emporté par l'action ne songe pas à bouder son plaisir et il faut lui donner raison, car c'est toujours un miracle que de voir « marcher » une machine construite par un homme, que d'entendre sonner une pendule ou se dérouler d'une allure légère, traversée des rebondissements les plus aisés, un roman de Benoît. Ce don du mouvement est le troisième grand mérite de Pierre Benoît et ses ouvrages valent tous par l'art de la combinaison, leur solide armature et leur mouvement.

Mais les combinaisons du genre que chérit Pierre Benoît lui fourniront-elles une matière inépuisable ? Il semble vain de l'espérer. Si on laisse de côté *Kœnigsmarck* où Benoît n'a pas encore trouvé sa formule définitive, on s'aperçoit sans peine que le *Lac Salé* est le pendant de l'*Atlantide* et la *Chaussée des géants* une réplique de *Pour Don Carlos.* La femme fatale de l'*Atlantide* entre deux hommes devient dans le *Lac Salé* un homme fatal entre deux femmes. En ce qui concerne la *Chaussée des géants* et *Pour Don Carlos,* le parallélisme est encore plus frappant : François Gérard est entraîné malgré lui dans le mouvement sinn-fein comme Olivier de Préneste dans le mouvement carliste ; l'Irlandais fanatique Térence, c'est le Mignoac carliste ; le comte d'Antrim est une sorte de Don Carlos irlandais, Allegria et Antiope, les deux héroïnes, sont chacune à sa façon des « Jeanne d'Arc » d'insurgés, des « cavalières Elsa » au petit pied. L'élément équivoque est dosé avec la même légèreté dans les deux livres : Lucile de Mercœur, fiancée d'Olivier, nourrissait pour Allegria un sentiment assez trouble ; Reginald, amoureux d'Antiope, est un fervent d'Oscar Wilde.

Toutefois Pierre Benoît a introduit dans la *Chaussée des géants* un élément emprunté à l'art du vaudeville qu'il n'avait encore jamais mis en œuvre : la substitution des personnes. Tout l'intérêt de son dernier roman repose sur trois quiproquos : ce n'est pas le professeur au Collège de France, Ferdinand Gérard, celtisant notoire, invité par les Sinn-Feiner à assister au soulèvement de l'Irlande qui répond en réalité à leur invitation, c'est, par le curieux effet du hasard, un de ses homonymes François Gérard, galant cavalier français ; en second lieu, la comtesse Antiope d'Antrim n'est pas Antiope, morte deux ans auparavant, c'est sa femme de chambre ; enfin le professeur suisse Stanislas Grütli n'est autre que le policier anglais Walker Joyce.

Ce recours à des procédés vaudevillesques marque le terme d'une évolution déjà sensible dans *Pour Don Carlos,* qui s'est accentuée dans le *Lac Salé* et atteint son pa-

roxysme dans la *Chaussée des géants*. Benoît vise de moins en moins à l'émotion, il vise de plus en plus à la satire et à la drôlerie. C'est sa façon de donner raison à ceux de ses amis qui le proclament un « classique ».

La sensibilité qui se répandait dans *Kœnigsmarck* et dans l'*Atlantide* (et dont l'écho se retrouve dans tous les poèmes de *Diadumène* et nombre de pièces des *Suppliantes*) était une sensibilité nettement post-romantique, assez proche de celle d'Albert Samain, à base de « femme fatale » et d'exaltation masculine. L'érotisme de Benoît ne dépassait pas le mussettisme et l'hugolâtrie d'un adolescent bien informé, mais encore chaste. Au romantisme de ces passions, Pierre Benoît a substitué dans ses trois derniers romans une galanterie et une charnalité assez basse, mais qui le préservent de tomber dans un galimatias qu'il redoutait. Il s'est lancé dans la satire politique. Il a pris en même temps le parti de railler légèrement ses héros, ce qui lui épargne de les analyser.



C'est là une des faiblesses, la plus grande faiblesse de Pierre Benoît. Il est incapable d'animer des personnages vivants, humains. Tous ses héros sont des fantoches purement conventionnels. Connaissant son incapacité à décrire et à expliquer des sentiments, il a, dans le *Lac Salé*, tenté de se justifier en soutenant qu'un romancier d'action n'avait point à se soucier de psychologie, les résultats seuls lui important. On connaît la fameuse phrase sur la balle qui pour atteindre son but n'a pas besoin de connaître la nomenclature des pièces du fusil qui la tire, et sur la revue de détail des sentiments. Dans la *Chaussée des géants*, Benoît essaie d'un autre procédé. Il emprunte à des maîtres psychologues les sentiments qu'il attribue à ses personnages : « Une des pages les plus achevées du *Jardin de Bérénice*, écrira-t-il, est consacrée au trouble qu'on éprouve à retrouver devenue femme celle que l'on a connue enfant, etc...

C'était au spectacle de cette transformation que j'étais à présent convié. » Et ailleurs : « Julien Sorel se jure de saisir, dans un délai déterminé, la triste main pendante de Mme de Rénal. Je m'étais juré, moi, d'appeler dès notre première entrevue par son prénom la comtesse. » Plus loin encore : « Mathilde de la Môle sait à merveille, etc... Je pus constater que Lady Flora possédait de façon parfaite cet art de se recoiffer. »

Dans ce domaine de la psychologie, il y a plagiat avoué *cum grano salis*. Mais l'ironie ne masque pas l'impuissance...

Que le roman d'action puisse s'accommoder de psychologie, que des personnages puissent traverser les péripéties les plus invraisemblables en restant humains, la preuve en est faite depuis longtemps. L'Arioste, qui reste le maître du roman d'aventures, combinait les plus extravagantes équipées, mais les héros de ces équipées sont des hommes qui vivent, jouissent et souffrent comme nous-mêmes à l'intérieur de leur monde enchanté. Stevenson et surtout Conrad ont réussi de même à faire vivre leurs aventuriers de la vie la plus profonde et la plus générale. Les héros de Pierre Benoît sont tous taillés sur des patrons d'opéra.

Ces emprunts faits ouvertement aux maîtres de la psychologie ont pour pendant les « chausse-trappes », les passages démarqués d'auteurs connus et destinés à faire crier au plagiat le critique malavisé. On en trouvait dans *Pour Don Carlos,* on en trouvait dans le *Lac Salé,* on en trouve encore dans la *Chaussée des géants*. Cette phrase de la *Chaussée :* « Je regardais le soleil, ce soleil jadis témoin de nos adieux et qui allait être, au même point de sa course, le témoin de notre réunion », est-elle de Bernardin, de Chateaubriand ou de Lamartine ? Cette autre : « Quelles mystérieuses conflagrations du cerveau et des sens allaient éclater en spectacle pour ces grands murs noirs » n'est-elle pas de Hugo ? On peut être assuré en tout cas que ni l'une ni l'autre n'est de Benoît.

Là encore, l'habileté de Benoît est vaine. Sa seconde grande faiblesse, c'est qu'il écrit mal. Le Sage, Montesquieu, Mérimée soignaient leur style. Le premier devoir d'un littérateur anti-romantique, qui ne peut se targuer d'offrir au public le jet bouillant de son inspiration, tout chargé de scories, c'est d'avoir un style. Pierre Benoît en manque.

Il écrit sans rougir : « Alors, *dans quel but ?* — Eh ! mon cher confrère, *dans le même but* que vous... » Il commet jusqu'à des solécismes dans l'emploi du subjonctif passé : « La veille, au cours de la soirée qui s'était prolongée après que le comte d'Antoine *se fût retiré*, nous étions restés ainsi... » ou dans l'emploi de *ne :* « Je mentirais bien inutilement en niant que l'impression qu'elle fit sur moi *ne fût* profonde [1]. »

Négligence, dira-t-on. Admettons-le. Mais parler « d'une forêt de... champignons... qui s'entrechoquaient [2] », écrire : « Que cette voix de M. de Magnoac est perforante [3] », ou bien « La portière s'ouvrit. Le marche-pied s'abaissa. — Place Beauvau, aussi vite que possible. — La voiture partit au grand trot [4] », ou encore, comme dans l'*Atlantide :* « La nuit tombait à grands pas », c'est n'avoir aucun don de style et c'est se contenter d'un style pis que mauvais, terne et médiocre de roman-feuilleton.

Quant aux chausse-trappes, s'il faut s'expliquer à leur sujet en toute franchise, elles dissimulent mal les fréquents recours de Pierre Benoît à ses cahiers d'expression. Si l'on voulait ici être méchant, en restant vrai, on pourrait dire qu'il s'agit non point à la vérité de plagiat, mais de kleptomanie. Lorsque, parodiant le « J'aime, que dis-je aimer, j'idolâtre Junie », Benoît fait dire par Don Carlos : « J'aime, que dis-je aimer, j'idolâtre Mademoiselle de Mercœur [5] », il peut encore soutenir qu'il s'amuse. Mais lorsqu'il reprend

1-2. *La Chaussée des géants*, p. 195, 133, 145, 20.
3-4-5. *Pour Don Carlos*, p. 183, 10, 152.

une tirade de M. Homais, changeant les noms, mais conservant les sonorités Flaubertiennes et le mouvement de la phrase et qu'il écrit : « Mon Dieu à moi, c'est le Dieu de Rousseau, d'Anacharsis Kloots, de Raspail et d'Alain Targé [1] », où Flaubert écrivait (le début des deux tirades est aussi à confronter) : « le Dieu de Socrate, de Voltaire, de Franklin et de Galilée », on prend Benoît en flagrant délit de mimétisme. S'il fait défiler des soldats espagnols, une réminiscence de Hugo le contraint à les chausser d'*alpargates*. Et chose plus curieuse encore, il obéit même à des réminiscences de la « théorie » : « Les soldats libéraux qui étaient derrière leurs faisceaux formés à droite de la route [2]. » *Formés à droite de la route*, comme le prescrit le règlement de service en campagne.

On trouverait des échos plus subtils encore de ses lectures (plus difficiles à démontrer aussi) en lisant de près Pierre Benoît. Ainsi le vers cité plus haut :

Un soir que je dînais chez Anna Karénine

est-il autre chose qu'un écho du vers de Baudelaire :

Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive.

C'est là pour Benoît le revers de la médaille. Ce don opportun de la mémoire qui le sert si heureusement dans la construction de ses livres le dessert fâcheusement dans leur rédaction. Qualité en deçà, erreur au delà, mais dénotant la même curieuse structure mentale.

Elle est pourtant le signe de la culture de Benoît, cette culture d'humaniste amusé et de chartiste narquois qui, quoi qu'en disent ses détracteurs, en dépit de sa pauvre science psychologique et de la faiblesse de son style, le préservera toujours de tomber au bas niveau des feuilletonistes. Cette culture partout sous-jacente oblige à pardonner ses plus impardonnables négligences à l'auteur

1-2. *Pour Don Carlos*, p. 90, 285.

de l'*Atlantide*, car il en fait l'usage le plus divertissant et le plus cocasse qui soit. Son esprit primesautier, son bon garçonnisme, sa « vieille gaieté française », qui tiennent à la nature de Benoît, ont été sans aucun doute confirmés et développés par cette forme de culture. Dépouillé de son romantisme de pacotille, il apparaît désormais sous son véritable aspect, celui d'un boute-en-train sans prétention. Pourquoi lui résister dès lors qu'il ne veut pas s'en faire accroire et ne prétend qu'à amuser? « Qu'il fasse son métier, qu'il nous amuse! » comme il le disait de lui-même dans sa conférence du 3 mars dernier.

La place toujours plus grande qu'il fait dans son œuvre à la gaieté et à la satire laisse entrevoir la possibilité pour Benoît de nous amuser longtemps encore. Mais il faut qu'avec sa lucidité coutumière il en vienne à se rendre compte qu'il risque de devenir monotone et ennuyeux en se répétant. Après *Pour Don Carlos*, la *Chaussée des géants*, soit, mais il ne faudrait pas que Benoît coulât un troisième livre dans ce moule qui a deux fois servi.

Il y a dans la *Chaussée des géants* des trouvailles comiques irrésistibles (« la salle Raffin-Dugens », « le boudoir Albert Thomas » dans la maison d'un snob britannique), il y a des drôleries satiriques d'une remarquable cocasserie. Si on les rapproche du chapitre sur le « Club des Chevau-légers » de *Pour Don Carlos*, on se convainc qu'André Billy a tout à fait raison lorsqu'il définit Benoît un auteur gai et l'on en vient à se demander si Pierre Benoît n'est pas destiné à nous donner un jour le roman comique et satirique de la démocratie d'après-guerre, une bouffonnerie qui pourrait tenir de Rabelais par l'abondance des péripéties, de Voltaire par la fine causticité et qui serait peut-être un chef-d'œuvre authentique.

BENJAMIN CRÉMIEUX

LE CAMARADE INFIDÈLE

Deuxième Partie [1]

I

Ni les caisses qui encombrent l'antichambre, ni les meubles déjà déplacés, ni l'absence de Clymène par cette après-midi de dégel, ne causent de surprise à Vernois. Il dit qu'il attendra et, sans quitter son pardessus, gagne le salon déjà dégarni de bibelots. Il écoute s'éloigner la femme de chambre, l'entend refermer la porte d'une office. Alors il va vers le piano, écoute encore, puis vite, saisissant le meuble par une de ses poignées, l'écarte du mur, passe derrière, s'agenouille pour tâter la boiserie, trouve la serrure d'un petit placard, y introduit une clef qu'il tire de sa poche et qu'il parvient à faire tourner. Il tâtonne et sa main tombe sur ce qu'il cherchait, cinq ou six liasses de lettres ficelées. Il glisse les premières dans ses poches, serre le reste sous son bras, entre sa veste et son manteau, pousse la porte et se relève. Mlle Gassin est à trois pas de lui.

Il sort aussitôt la phrase qu'il avait préparée pour le cas d'une surprise :

— J'ai laissé tomber une pièce de monnaie qui a roulé sous ce piano... Quelle poussière !...

1. Voir les numéros de la *Nouvelle Revue Française* des 1er avril et 1er mai.

Il se met en devoir de ramener l'instrument à sa place, mais avec peine, n'ayant plus qu'un bras libre. Mlle Gassin pousse un cri en reconnaissant, au bord d'une de ses poches, la couleur du papier à lettres.

— Qu'est-ce que vous avez dans vos poches ?

— Mais comme d'habitude, des papiers. Aidez-moi à repousser le piano.

Elle ne bouge pas :

— Où avez-vous trouvé ces lettres ?... Il y avait une cachette là derrière ?... Vous saviez où elles étaient ?... C'est donc pour cela que vous êtes venu sans prévenir ?

— Il était temps... Mme Heuland m'écrivait, il y a deux jours, que les déménageurs avaient commencé... J'ai craint d'arriver trop tard.

Il est parvenu, d'une seule main, à faire rouler le meuble. Encore un coin de tapis à redresser et tout est en place. Mlle Gassin commence à prendre peur de son air buté.

— N'était-il pas plus simple, dit-elle, de m'indiquer l'endroit... à moi qui suis toujours dans la maison... Pourquoi ne l'avez-vous pas fait pendant tout cet hiver ?

Elle n'ose pas encore comprendre :

— Donnez-les-moi !

Mais il boutonne plus étroitement son manteau :

— Je vais sortir le premier. Vous me rejoindrez au coin du boulevard. Nous irons ensemble chez mon frère et j'y brûlerai tout cela devant vous.

Elle s'élance vers lui :

— Jamais, jamais ! Vous n'avez pas le droit ! Ces lettres m'appartiennent ! Elles sont tout ce qui me reste de mon bonheur...

Elle essaie de saisir un des paquets, mais il le retient avec trop de force pour qu'elle ait espoir de s'en emparer. Alors elle s'accroche à ses vêtements :

— Donnez-les-moi ! Je vous jure que je n'en ferai pas mauvais usage. Croyez-vous que si je voulais démontrer

la vérité, je ne saurais pas trouver d'autres preuves ? Pourquoi faites-vous le cruel, vous qui êtes bon ?

Collée à lui, elle a passé les bras autour de son cou, et soudain elle lui baise éperdûment la figure. Il se dégage avec brusquerie et peu s'en faut qu'il ne tire son mouchoir pour s'essuyer. Ils se dévisagent, mais comme dans un brouillard, aucun d'eux n'étant sûr d'avoir compris ce qui vient de se passer chez l'autre.

— N'allez pas croire, murmure-t-elle... Donnez-moi seulement mes lettres...

Ah, s'il pouvait entendre tout à coup le ronflement des chaudières et rouvrir les yeux sur les éclatants tissus qui sortent tout ruisselants des bains colorés ! Il finit par répondre :

— Mademoiselle, je ne suis pas fat... Et si vous saviez comme j'ai peu de loisirs... pour rêver à ce qui n'est pas mon travail !...

Elle reprend, sans plus oser le regarder :

— Ce n'est pourtant pas votre travail... qui vous ramène ici tous les quinze jours.

— Ce n'est pas l'amour non plus, Mademoiselle...

La gêne de chacun des deux s'augmente de ce qu'il croit avoir en face de lui un adversaire parfaitement maître de ses moyens.

— Etant petit, reprend Vernois, j'ai trop souffert des contrecoups de la passion pour ne pas la détester et la craindre... J'ai vu des hommes que j'aimais, trop cruellement humiliés... Je bénis mon frère d'avoir osé me dire, quand je n'étais encore qu'un très jeune homme, qu'on doit céder au corps ce qu'il demande, pour qu'il ne dévore pas les sentiments... Pardonnez-moi de vous parler avec cette crudité... Je tâche d'être sincère avec vous.

— Vous réservez le mensonge pour Mme Heuland, dit-elle rétractée par l'humiliation, et plus que je n'imaginais d'abord... car non seulement vous lui brodez un mari qu'elle n'a jamais eu, mais vous vous servez du mari pour

l'émouvoir, tout en prétendant ne rien ressentir vous-même.

Il riposte irrité :

— Si j'éprouvais quelque chose de plus que de l'amitié, je m'interdirais d'entrer dans cette maison.

— Mais vous y êtes, s'écrie-t-elle d'une voix mordante ; sauvez-vous vite !

— Ah, Mademoiselle, finissons-en !... Renoncez à lire dans les cœurs ; vous n'y êtes pas clairvoyante... Habillez-vous et sortons.

— Lire dans votre cœur à vous n'est en effet pas facile, tant il faut vous supposer de rouerie ou, sans cela, de naïveté.

Elle ne croyait pas atteindre, si juste, un petit point vulnérable en cet homme dépourvu de vanité.

— Si j'étais aussi naïf que vous le dites, je vous aurais crue dès l'abord, et je n'aurais seulement pas souhaité voir Mme Heuland.

— Vous préférez donc qu'on vous tienne pour fourbe et intéressé ?

Il s'écrie :

— Est-ce que mon intérêt, si j'avais une arrière-pensée, n'aurait pas été de lui laisser découvrir la vérité, de placer dans la serrure de ce placard la clef trouvée dans la cantine de son mari et de m'en aller en laissant faire ma bonne étoile ? Si je voulais avoir le champ libre, je n'avais qu'à m'en remettre à vous pour la détacher du passé.

— Croyez-vous donc que vous ne l'en détachez pas avec vos manigances ? Quand je me rappelle ce pauvre garçon, pas trop raffiné soit dit entre nous et qui, après avoir bien mangé, riait des plus mauvais calembours ; et quand je songe au petit saint par lequel vous essayez de le remplacer, eh ! bien je trouve que vous l'avez trahi, et je suis fière, moi, de penser qu'il m'a aimée avec son gros rire. Vous avez si bien fait qu'il ne lui reste plus, à la dame, que de la fumée !

Ce reproche remue Vernois plus qu'il ne voudrait le laisser paraître :

— Raison de plus, dit-il, pour lui abandonner ce qu'elle a ; c'est tout ce que je vous demande. En respectant son illusion — si tant est que ce mot soit juste — vous maintenez entre elle et moi un mur infranchissable. Ne dites pas qu'il vous serait indifférent de le voir tomber. Vous êtes trop perspicace pour ne pas discerner au premier coup d'œil qu'il n'y a pas d'autre tactique. Mais puisque nous désirons la même chose, pourquoi luttons-nous ? Ne vaudrait-il pas mieux faire alliance ? Ecoutez-moi : je reconnais que j'ai eu tort de compter sur mes précautions au lieu de faire simplement appel à votre bonne foi. Vous désirez ces lettres, eh bien prenez-les. La condition, je n'ai même pas besoin de l'énoncer : c'est que votre secret reste impénétrable. Sommes-nous d'accord ?

Elle hésite un peu, puis dit :

— Soit.

Il prend les liasses qu'il avait sous son bras, mais s'arrête :

— Laissez-moi vous demander encore une chose. J'ai, plus que vous ne croyez, le souci de ne pas vous nuire. Vous continuerez à surveiller les études des enfants ; mais persuadez Mme Heuland qu'il est temps de conduire Antoine au lycée. Ce déménagement facilite bien des choses...

Elle l'interrompt :

— Vous voulez vous moquer de moi. Comme si vous n'aviez pas plus de crédit...

— Pas sur ce point. Elle invoque un désir de son mari...

— Et vous voilà coincé. Vous ne l'avez pas volé. Permettez-moi de rire.

— Tant qu'il vous plaira. Mais j'ai promis à ce petit de l'aider et je mettrai tout en œuvre pour lui tenir parole. Mon obstination peut vous paraître puérile...

— Plus rien ne me paraît puéril chez un homme qui manie le chantage comme vous le faites.

Elle lève sur lui un regard où luisent le défi et la volupté d'être maîtrisée.

— Eh bien, murmure-t-elle, c'est entendu ; vous êtes le plus fort.

Il lui remet, l'un après l'autre, les paquets de lettres.

— Je vous en prie, dit-il, portez-les vite dans votre chambre. Je crois qu'une voiture vient de s'arrêter devant la maison.

Elle ne semble pas pressée :

— Comme il y en a, mon Dieu ! Comme nous nous sommes écrit en quinze mois !

Deux coups retentissent au timbre de l'entrée.

— Mais dépêchez-vous donc ! Prenez ce journal et enveloppez-y tout cela !

Il l'aide à rouler un paquet, juste achevé quand la porte s'ouvre. Les joues rosies par l'air vif, dans l'élan et l'animation de sa surprise, Clymène n'aperçoit tout d'abord que Vernois.

— Comment avez-vous pu, s'écrie-t-elle, changer, sans m'en avertir, la date de votre voyage ! Moi qui étais par les rues à perdre mon temps d'une façon stupide...

Elle est essoufflée ; on ne saurait dire si c'est par l'émotion du plaisir, ou de la contrariété, ou pour avoir couru à travers l'antichambre.

— Et sûrement vous ne viendrez pas dimanche prochain... Les garçons sont si déçus... Ces hommes qui ne peuvent pas écrire un billet !

— C'est hier après-midi seulement qu'un de mes fournisseurs m'a donné rendez-vous pour ce matin.

— Il y a le télégraphe et vous pouviez...

Elle s'arrête brusquement en apercevant Mlle Gassin. Ses lèvres demeurent entr'ouvertes ; toute vie s'éteint sur son visage.

— Je vous demande pardon, balbutie-t-elle... Je suis entrée comme une étourdie...

Vernois tâche de la plaisanter ; mais, comme un homme

dont la tête tourne et pour qui le carrousel paraît s'arrêter tandis que les maisons se mettent en mouvement, il voit celle qui devait se retirer, immobile à l'endroit qu'elle occupe, et Clymène au contraire fléchir, céder, regarder vers la porte.

— Non, non, s'écrie-t-il, ne vous en allez pas. Il y a une glace ici pour ôter votre chapeau.

Elle enlève les épingles, pose le chapeau, et dans le pénible silence, n'osant plus se retourner, elle fait semblant de rajuster ses peignes. Mlle Gassin avance d'un pas, mais c'est du côté de Vernois ; et le paquet qu'il faudrait dissimuler, elle le tient en évidence.

— Monsieur Vernois... (et elle attend que Clymène ait fini par regarder vers elle) je préfère reprendre ma liberté... Voici vos lettres... Faites-en ce que vous voudrez.

Il reste les mains ballantes, sentant qu'il est à sa merci.

— Ne rougissez donc pas comme un petit garçon, continue-t-elle, et ne faites pas l'abasourdi, avec cet air d'ignorer ce qu'il y a dans ce paquet...

Elle a beau trembler elle-même et parler d'une voix qui chevrotte, elle est si forte en regard de ses adversaires qu'elle peut se donner le triomphe de faire traîner leur supplice :

— Allons, prenez... Je ne peux pourtant pas donner ceci à Mme Heuland...

— Comme vous voudrez, balbutie-t-il.

Mais son nom prononcé a redressé Clymène :

— Je suis de trop dans vos explications... Attendez que je sois sortie...

— Oh, Madame, s'écrie Mlle Gassin, il n'y a jamais eu matière à aucune explication entre M. Vernois et moi. Il m'a détestée dès le premier jour. Vous ne voudriez pas que depuis l'été il m'eût écrit toutes ces lettres. Non, non, elles ne sont pas de lui...

S'accrochant encore à l'espoir qu'elle n'ira pas jusqu'au

bout, il dit, mais d'un ton de supplication plus que de menace :

— Mademoiselle, ça suffit !...

Alors elle se tourne vers Clymène :

— Je pense que vous me donnerez raison, Madame. Je l'ai empêché de brûler deux cents lettres de M. Robert.

Cette fois, laissant tomber le paquet qui l'embarrasse, Vernois bondit vers elle, mais d'un écart elle lui échappe :

— Par votre affollement, c'est vous qui lui feriez croire que son mari a pu m'aimer !

Il lui serre furieusement l'avant-bras, la force à ployer ; mais pour voir l'effet du coup qu'elle vient de porter, elle trouve l'énergie de ne pas jeter un cri. Et dans le silence, on entend Clymène prononcer distinctement :

— Je le savais.

Vernois desserre son étreinte. Perdant l'équilibre, l'institutrice tombe sur les mains ; mais l'instant d'après elle est debout et sort, le regard détourné, avec tout ce qu'elle peut encore mettre d'assurance dans le redressement de la tête.

Il n'ose bouger ; il ose à peine regarder vers Clymène qui, repliée dans un fauteuil, serre son mouchoir sur sa bouche, les yeux dirigés avec fixité vers un point du sol. Il finit par dire :

— Tout est de ma faute... Je n'ai cherché à vous connaître que pour empêcher ce qui est arrivé.

Elle pousse un gémissement :

— Otez-les, je vous en conjure... Que je ne les voie plus... Otez celle qui est là tout près...

Alors il s'aperçoit que les liasses ont roulé hors du journal et que c'est sur l'une d'elles, où l'écriture de son mari se déchiffre de loin, qu'elle continue d'attacher son regard. Il les ramasse précipitamment, mais ne sait qu'en faire ; puis il songe à la cheminée et se dirige de ce côté. Clymène a compris et balbutie :

— Ne les brûlez pas... Il ne faut pas... Seulement que je ne les voie plus...

Il a déjà placé deux liasses dans les vieilles cendres et la petite flamme a jailli de son briquet. Il entend Clymène murmurer d'une voix plus pressante :

— Nous n'avons pas le droit... C'est son écriture...

Cette fois il hésite. Il sent se tendre et s'efforcer la générosité de Clymène, mais il se doit de lui épargner cette pénible victoire. Il place la flamme sous les ficelles qui cèdent, et le feu prend aux premiers feuillets.

Il ne s'attendait pas à ce que l'incinération fût si longue. Quand il croit en avoir fini de ce bavardage amoureux, il cueille encore, du bout des pincettes, des pages entières qui sont à peine noircies, puis des fragments de pages, puis des lambeaux où des mots sont toujours lisibles. Sur les cendres même on reconnaît les écritures, celle de l'homme « au gros rire » et les élégances apprêtées de sa partenaire. Il imagine une curiosité désolée poussant Clymène, lorsque tout dormira dans la maison, à pénétrer dans cette pièce et à se pencher sur ces cendres. Aussi les retourne-t-il, les écrase-t-il.

Sa tâche terminée, il se rapproche. Elle se tient les yeux fermés et les mains croisées sur ses genoux. Il s'assied tout près d'elle et devine, à une inclinaison de tête, qu'elle lui est reconnaissante de sa présence. Il murmure :

— Ce n'est pas vrai que vous saviez ?

Mais l'orgueil la raidit encore. Il sent bien qu'un autre que lui prendrait dans les siennes les mains de cette femme, mais il est timide ; et si leur amitié a des hardiesses, elle est sans abandon.

— Je voudrais que vous compreniez, reprend-il, le désarroi d'un combattant, ces effrayantes plongées, ces remontées à la lumière et, après tant de privations, la folie avec laquelle on se jette sur quelques jours de liberté.

Elle n'ouvre toujours pas les yeux et dit précipitamment :

— Les droits, il les avait, tous, tous !

— Il ne s'agit pas de droits, mon amie, mais de votre chagrin.

Alors, avec une extrême difficulté, elle parvient à dire :

— Autrefois, un pareil chagrin... m'aurait paru plus affreux que la mort même... mais vous m'avez appris...

Elle ne trouve pas à formuler quoi et reprend au bout d'une minute :

— Vous m'avez montré que mon mari méritait de l'affection... pour plus de raisons qu'on ne le croyait autour de lui...

Il sent qu'elle l'attire vers une pente où il s'est promis de ne plus glisser :

— La première de ces raisons, dit-il, c'est qu'il ne s'est pas défendu lui-même, puisqu'il est resté sur le front ; c'est donc à nous qu'incombe sa défense.

Mais l'argument est bien abstrait ; c'est un réconfort plus sensible qu'elle mendie. Il ajoute :

— Dans un monde où presque personne ne l'est, il s'est montré dévoué, affectueux.

Elle abonde aussitôt :

— Il était excessivement bon.

Malgré la pitié qu'il ressent, l'expression l'agace. Pourquoi les femmes emploient-elles toujours les mots les uns pour les autres ? Il rectifie :

— Extrêmement bon...

Mais, dans sa détresse, Clymène ne peut y voir qu'une approbation qui la fait poursuivre :

— Et parce qu'il était modeste, comme on a calomnié son intelligence !

Cette fois Vernois sent les mots se refuser. Il se leurre de l'espoir qu'elle n'attend pas de réponse précise ; mais la voilà qui commence à trembler et ses mains à lutter l'une contre l'autre. Ce n'est pas de tendresse qu'elle a besoin après l'humiliation de tout à l'heure, c'est de fierté. Est-ce en un jour pareil qu'il va lui dérober son soutien ? Alors en

marchandant le plus qu'il peut et en parlant bas, comme si, de la sorte, il enlevait aux mots une partie de leur plénitude, il commence à lui répéter, dans l'obscurité tombante, ce qu'il lui disait l'été précédent, sur l'esprit d'invention, sur la noblesse du travail industriel. C'est un peu de ce qu'elle demande, un peu seulement ; et c'est déjà trop pour lui.

Dès qu'il croit le pouvoir, il lui dit :

— Laissez-moi surveiller le départ de cette femme.

Elle tourne vers lui un visage qu'il distingue à peine et, posant la main sur sa manche, elle dit vivement :

— Ne partez pas !

Mais il se lève :

— Je n'ai pas pu vous épargner la morsure de cette vipère, mais je jure que vous ne la rencontrerez plus.

Alors il sent se détacher de lui la main de Clymène.

— Moi qui m'étais imaginée, murmure-t-elle, que vous lui faisiez la cour !

II

Quand Thomas a vu reparaître son frère, le dimanche suivant, il s'est gardé d'aucune remarque. C'est seulement lorsqu'est passée l'heure à laquelle il a coutume de le voir prendre son chapeau, qu'il demande :

— Tu ne sors donc pas ?

Vernois fait signe que non, et soudain sa confession lui échappe :

— Ah, vieux, que ne t'ai-je écouté ! J'y viens, mais trop tard. Depuis mon exploit de dimanche dernier, quelle figure ferais-je chez Mme Heuland ? « Pardonnez-moi, j'avais bonne intention... » Non, j'ai perdu la partie ; je ne puis plus que m'effacer. Je l'avais perdue depuis longtemps, depuis le jour où j'ai voulu mettre de l'ordre dans l'absurde éducation des petits et où je me suis heurté à mon

œuvre même, au prestige que la volonté d'Heuland avait repris... Ce qui me chagrinera le plus, c'est de ne pas revoir les enfants. Je crois que là je n'avais pas échoué, et que leur mère elle-même aurait le droit d'en prendre un peu d'ombrage. De quoi d'ailleurs n'a-t-elle pas lieu de m'en vouloir ? Sans moi, malgré tout son courage, elle glissait peu à peu vers l'apaisement ; et si elle avait découvert la vérité, elle n'en aurait plus reçu qu'un coup sans force, le coup que peut porter une ombre déjà privée de contour et de visage. Elle a dit qu'elle savait déjà, mais ce n'est pas vrai. Parce qu'elle est orgueilleuse, elle a voulu confondre la créature qui la bravait, mais en réalité elle subissait l'humiliation la plus mortifiante... Je ne t'ai guère parlé du petit Antoine, pour que tu ne prétendes pas qu'il est un simple prétexte... Non, pardon, tu n'aurais rien dit, mais tu l'aurais pensé, et cela n'aurait été que plus irritant. Du reste, ce qu'il y a de bon, c'est qu'entre nous les malentendus sont finis, et c'est dire que somme toute j'y gagne encore, mon bon Thomas... La donzelle m'a traité de Don Quichotte, et je n'ai seulement pas eu le bon sens d'en rire avec elle... Désormais je m'en tiendrai à blanchir des toiles. Tu dis toujours que le salut ne peut venir que des métiers et je crois volontiers qu'on est plus utile en livrant de beaux produits consciencieusement travaillés qu'en s'évertuant à conjurer un mort dont personne n'a plus besoin... Si je suis à Paris c'est parce que j'ai reçu un mot du général de Pontaubault qui demande à me voir. Ce qu'il me veut, je le devine. Peut-être agit-il de son propre mouvement, pour en finir avec un gêneur qui lui tire dans les jambes depuis six mois. Peut-être est-ce elle qui l'a prié d'intervenir.

Thomas dit au bout d'une seconde :

— Je ne pense pas que ce soit elle.

— Pourquoi ne le penses-tu pas ?

L'aîné soupèse encore une fois la responsabilité qu'il assume.

— Elle est venue me voir.

Vernois répète avec stupeur :

— Elle est venue ?...

— Jeudi dernier.

— A quel propos ?

— Pour me demander si je connaîtrais un laboratoire auquel l'outillage trouvé dans l'atelier de son mari pourrait être utile. Mais ce n'était qu'une entrée en matière.

— Que voulait-elle ?

— Mon petit, je ne m'attendais pas à être si ému. Elle était elle-même très intimidée, mais on voyait qu'elle ne s'en irait pas sans avoir posé doucement, nettement, toutes les questions qu'elle avait préparées. Et moi je me tenais devant elle un peu honteux, à cause des idées que j'ai sur les femmes en général, et à cause de celles que j'ai pu me forger à son endroit. Ce qui m'a le plus remué, c'est de voir qu'elle ne posait pas de ces questions qui quêtent une réponse rassurante, des questions en forme de harpon. Elle hésitait, cherchait ses mots, ne les trouvait pas toujours ; mais la question qu'elle arrivait à formuler avait une pointe sans barbelure, celle du vrai désir de connaître (sur ce point on ne me trompe pas), c'est-à-dire qu'elle n'évitait pas, mais bien s'efforçait de sonder le pire.

— Et sur quoi t'interrogeait-elle ?

— Sur toi, parbleu ; et plus précisément sur ta véracité.

Le sang monte au visage de Vernois comme si elle était présente :

— Alors quoi ? murmure-t-il. Si je suis vantard à mon tour ? Si je manœuvre pour couvrir de pitoyables galanteries ?

— Elle cherchait à préciser ce que nous appellerions la déclinaison que chez toi les sentiments ou la volonté font subir à la trajectoire d'une idée.

— Tu ne vas pas dire qu'elle parlait ainsi !

— Avec plus de délicatesse évidemment, avec des détours et des biais ingénieux...

— Mon vieux, que c'est pénible ! Je ne puis pas y penser de sang-froid. Et qu'est-ce que tu lui répondais ?

— Je tâchais de lui faire comprendre le désordre où vous êtes, le dégoût, l'incertitude qui vous porte à violenter les problèmes plutôt qu'à les résoudre... Ecoute-moi tranquillement ou je me tais !... Je lui montrais ce qu'il peut y avoir de noblesse dans cette déformation, tant qu'elle est récente, angoissée, tant qu'elle est un effort et non une capitulation — à la différence de ce qu'elle risque d'être un jour, si elle devient habitude, principe, dépérissement, fin de tout.

Vernois s'essuie le front :

— Que veux-tu maintenant qu'elle pense de moi ?... Oui, je te remercie de m'avoir défendu et d'avoir même un peu triché en ma faveur ; mais dans ces conditions, tu penses bien que je ne me soucie pas de la revoir. Qu'est-ce qu'elle peut conclure de ce que tu lui as dit ? Que je mentais en affectant de l'aversion pour Mlle Gassin ? Nous pataugeons dans les soupçons, les indiscrétions. Non, la situation est inextricable ; tant mieux si le général y met le holà.

Il a dans les yeux des larmes de dépit ; Thomas fait comme s'il ne les avait pas aperçues :

— Mes pauvres enfants, dit-il, je vous vois vous débattre dans vos fidélités, vos points d'honneur. Mais comment ne pas se demander si ces renchérissements, ces défis, si toute cette chevalerie n'a pas déjà dépassé le moment de sa fraîcheur, autrement dit, si déjà vous n'en êtes pas à l'amour-propre de la gageure, à l'obstination dans une lettre qui n'est plus tout à fait vivante. Ton affection pour ton camarade...

— Dis loyauté, c'est bien suffisant. Non, ne me parle pas de lui. Depuis six mois que je fréquente sa maison, je crois que je serais soulagé, l'animal, en le dotant, s'il était là, de la bonne paire de cornes qu'il a si bien méritée. Il n'y est plus malheureusement !

Thomas reprend :

— Quant à ses sentiments à elle....

— Eh bien ?

— Je suis trop soupçonneux pour être tout à fait lucide... Et pourtant... Est-ce vraiment le passé qui l'intéressait ? Je me trouvais devant un être encore tout ébranlé, à qui l'articulation de certains mots faisait mal. Mais ses questions ne tendaient pas à découvrir de nouveaux faits soit à la charge soit à l'excuse de son mari ; elles visaient beaucoup plus à pénétrer les mobiles de ta dissimulation... Je t'ai dit que Mme Heuland ne mendiait rien. Elle n'implorait pas de raisons pour te justifier, mais son enquête même, qui visiblement lui coûtait tant d'effort, s'expliquait-elle sans une admiration pour toi ?...

Vernois se fâche :

— Je t'en supplie !...

— ... sans une admiration ingénue qui fait qu'à ses yeux tout s'effondre si tu viens à chanceler.

— Non, non, ne me rends pas ridicule. D'ailleurs vois-tu ça que tes suppositions soient justes et qu'il faille leur donner le sens que tu indiques ! Qu'après ces beaux débuts, et ces scrupules, nous soyons si piteusement dupés par nous-mêmes et que nous finissions, après tant de tracas et d'embarras, par où deux enfants auraient eu l'intelligence de commencer. Même si le danger n'est qu'imaginaire, tu as bien fait de m'avertir. D'ailleurs elle est charmante, elle n'est pas niaise, elle a une fierté qui me plaît, et des mains, et un beau sourire, et plus encore d'intuition et de doigté que je n'aurais cru, puisqu'elle a su te retourner en moins d'une heure, mais il ne s'ensuit pas que je l'aime. Je suis même certain du contraire. Et si je découvrais qu'elle s'intéresse à moi pour d'autres raisons que celles qui nous ont rapprochés, j'ai idée que du coup je cesserais d'éprouver de l'admiration pour elle.

— Tu soutiens parfois, dit Thomas en le considérant,

que les mathématiques émoussent notre perspicacité dans les choses humaines...

— C'est vrai.

— Pourtant ce que tu en as appris ne suffit pas à expliquer...

III

Le tort de M. de Pontaubault est de ne pas se trouver chez lui quand d'abord Vernois s'y présente ; et lorsqu'il le reçoit vers la fin de la journée, il ne comprend pas assez vite la détresse qu'il pourrait mettre à profit.

— J'aurais mauvaise grâce, dit-il, moi qui le premier vous ai parlé de ma nièce, à me plaindre de l'influence que vous avez prise sur son esprit. Ni votre bonne foi, ni votre délicatesse ne sont en cause. A mon âge on devrait savoir qu'auprès d'une jeune femme les paroles ont plus de prestige dans une bouche de trente ans que de soixante. Mon étourderie méritait une leçon que vous avez eu la courtoisie de ne pas me donner. Tout au plus pourrais-je invoquer le fait qu'à notre table les servitudes du commandement me forçaient à parler plus que vous ; les différences de nos points de vue, vous étiez donc celui qui les connaissait le mieux.

Malgré la protestation que soulève en lui chacune de ces phrases, Vernois reste réfugié dans le silence du plus rigoureux garde-à-vous ; et M. de Pontaubault s'énerve un peu, sentant que la guérite où les subordonnés mettent leur amour-propre à l'abri des offenses, leur fournit du même coup une retraite où la persuasion ne peut les poursuivre.

— Vous savez, reprend-il, les sentiments que j'ai pour Mme Heuland, sentiments plus particuliers que ceux qui me lient à mes autres nièces. Elle est plus que ma filleule, presque ma fille. Nous nous sommes toujours entendus à demi-mot. Je retrouvais en elle, avec plus de relief et

d'ampleur qu'en ses sœurs, certaines vertus et certains défauts de notre famille. Son mariage n'avait pas compromis notre intimité. Je ne pouvais exiger de son mari qu'il ne fît pas valoir auprès d'elle ses propres idées ; mais je lui rends grâce de s'y être toujours pris discrètement. S'il est intervenu avec quelque raideur entre sa femme et moi c'est, chose paradoxale, depuis qu'il est disparu. Je préciserai : surtout depuis six mois.

— Oserai-je, dit Vernois, vous demander par quoi se marque plus précisément ce que vous appelez l'intervention d'Heuland ?

— Si je vous réponds : par un esprit de révolte, vous risquez de voir en moi ce maniaque de l'autorité qu'on imagine en tout militaire ; mais les circonlocutions ne feraient que rendre avec moins de netteté le sens de ces mots-là. Je fais la part de la douleur, mais je suis chagriné par l'amertume. M[me] Heuland n'est pas de ces femmes qui formulent volontiers leurs préoccupations. Une phrase fortuite, une incidente laisse inopinément apercevoir le travail qui s'est fait en elle. Ce sont des éclats presque sans voix ni regard, mais qui dénotent l'inquiétude, le malaise, et qui, me semble-t-il, se sont multipliés ces derniers temps.

Piqué par un mauvais sourire que Vernois n'est pas attentif à réprimer, le général poursuit :

— Ce qui m'irrite, ce n'est pas telle ou telle idée, mais la manifestation de tendances tout à fait étrangères à la vraie nature de ma nièce. D'entre nous tous, elle est la plus aristocrate, car elle l'est en profondeur. Elle est la plus racée. Jamais elle n'avouera combien elle a dû souffrir auprès de ce pauvre Heuland, elle qui n'a pas le goût de la fortune mais qui pousse jusqu'à la préciosité certaines élégances du cœur. Nous ne l'avons compris que trop tard : elle était faite pour épouser un homme de même éducation qu'elle, de mêmes préjugés, si le mot vous paraît plus sincère ; un homme qui eût des hérédités plus

fines, auxquelles ne suppléent ni la bonne volonté ni l'intelligence.

Avec la morne volupté de la délivrance, Vernois laisse descendre en lui ces paroles dont chacune le déchire ; mais son silence commence d'inquiéter M. de Pontaubault.

— Si j'ai souhaité cet entretien, ce n'était pas pour vous dire tout ceci que vous aviez certainement deviné. Mais puisque vous voulez bien montrer à ma nièce de l'amitié, j'espérais en votre aide pour lui rendre une paix dont elle a besoin. Ce ne sera pas la première fois que nous collaborerons.

Vernois se décide enfin ;

— Mon général, je pense comme vous le faites que mes quelques rencontres avec Mme Heuland n'ont pas contribué à son bonheur. Si vous aviez tardé quelques semaines à me demander cette explication, vous auriez constaté qu'elle n'avait plus d'objet. Il était dans mon intention d'interrompre toutes visites et de ne jamais paraître dans la nouvelle maison où Mme Heuland s'établit. Je ne me trompe certainement pas en pensant que c'est la manière la plus efficace dont je puisse vous aider.

Ce qui sommeille dans le hobereau de méfiance paysanne lui fait d'abord flairer un piège. Il cache assez bien sa stupeur et commence par quelques protestations ; mais Vernois refuse de se laisser payer par de faux semblants.

— Non, mon général, c'est la solution que vous n'avez pas voulu me demander, mais qui s'accorde le plus parfaitement avec vos désirs. J'ajoute : avec les miens aussi.

— Je reconnais là votre décision et votre droiture. C'est ainsi qu'entre hommes les questions doivent se régler. Eh ! bien, soit, je vous remercie.

Il tend une main que Vernois se donne l'air de ne pas apercevoir. Ce ton lui rappelle trop la martiale tranquillité avec laquelle, naguère, le général acceptait le sacrifice de ses hommes.

— Auparavant, mon général, je voudrais pourtant tenir une promesse faite à Mme Heuland l'été dernier. Je dois la mener sur le front.

— Je l'y ai conduite moi-même, dit M. de Pontaubault, et je ne vois pas de profit à lui faire renouveler un aussi pénible pèlerinage.

— Je me suis trouvé mêlé de plus près que vous, mon général, au détail des événements. Je puis les lui faire comprendre d'une manière plus vivante. J'y tiens pour la mémoire de son mari.

Les soupçons de M. de Pontaubault prennent brusquement corps :

— Ah ça, dit-il revêchement, quelle nouvelle révélation lui ménagez-vous ?

Vernois blêmit :

— Je ne comprends pas, mon général.

— Il ne vous suffit donc pas de lui avoir fait connaître les frasques conjugales de ce vaurien. Vous voulez encore, à l'endroit où il est tombé...

D'un bond Vernois est sur ses pieds :

— Vous parlez de mon amitié pour Mme Heuland et vous me tenez pour capable...

— Mon ami, les hommes les plus délicats ne le restent pas toujours quand les intérêts d'un sentiment sont en jeu.

— Non, non ! Dans ces conditions il n'y a rien de fait. Celui qui cherche à liquider Heuland, ce n'est pas moi. Non, permettez, mon général : un point doit être établi tout d'abord, avant quoi toute parole est inutile. Ces « frasques conjugales », est-ce elle qui vous en a parlé ?

— Peu importe. Toujours est-ce par vos soins qu'elle en a eu connaissance.

— Il importe si bien, que je refuse de m'effacer au cas où elle devrait garder de moi l'idée que vous exprimiez tout à l'heure. Je veux bien être un sot, mais pas ce que vous dites. Au reste, je ne sais pas pourquoi je me tour-

mente, car les mots que vous employez sentent terriblement la lettre anonyme.

En M. de Pontaubault le diplomate reprend le dessus :

— Il n'entrait pas dans mon esprit de vous blesser. Non, l'auteur de la délation a signé sa lettre, et vous avez bien deviné qu'il ne pouvait s'agir que de M[lle] Gassin.

Tel est le soulagement de Vernois que tout son visage s'en éclaire, détente que le général met aussitôt à profit :

— Voyons, mon ami, nous nous comprendrons sans beaucoup de phrases. Les caprices de cet imbécile auraient gagné à rester secrets, mais s'ils ont transpiré c'est encore un malheur dont on se relèvera. Il n'en va pas de même pour les pénibles circonstances que vous connaissez aussi bien que moi...

— J'ai toujours soutenu, mon général, que le recul durant lequel il est tombé...

— Mon cher Vernois, ne discutons pas. Même si le malheur a tout fait, il vaut mieux le cacher quand il ressemble si cruellement à autre chose. J'entends que, sur ce point, la réputation de mon neveu ne soit pas entamée. Croyez-moi : renoncez à cette visite du champ de bataille.

— Je ne puis pas. J'ai mûrement réfléchi aux termes que j'emploierai, au chemin que nous suivrons.

— Mon ami, vous vous couperez. Trouvez quelque prétexte pour abandonner ce projet, plus scabreux que vous ne l'imaginez.

Mais plus il a cédé jusqu'à présent, plus Vernois se révolte devant cette exigence :

— Si je ne vais pas avec elle au lieu où son mari est mort, je ne puis songer à vous donner satisfaction sur les autres points. C'est par ma faute que, dans le souvenir qu'elle garde de lui, Heuland a subi une atteinte et je me dois...

— Vous ne vous devez pas de nous le ramener dans les jambes !

— Non, mon général, mais bien de lui rendre sa place entre elle et moi.

Pendant quelques secondes, M. de Pontaubault garde le silence ; mais, au réconfort de Vernois, il ne semble pas avoir compris.

— Comme vous voudrez, mon ami. Je ne prétendais que vous avertir. Je n'en garde pas moins votre promesse.

— Oh pardon, je n'ai rien promis. Je vous ai dit mon intention, mais je ne suis pas seul en cause.

— Voyons, voyons, ne vous fâchez pas. Cette collaboration dont nous avions fait le projet et qui devait reprendre nos bonnes traditions des temps héroïques...

Cette fois Vernois se cabre tout à fait. Il faut qu'il satisfasse un besoin de vengeance. Pourtant c'est presque sur un ton plaisant qu'il repartit :

— La collaboration du temps de guerre n'était qu'un nom flatteur dont on récompensait notre obéissance. C'est nous qui en faisions tous les frais. Mais ces miracles d'abnégation ne se produiront pas deux fois. Le ressort est usé. Si par malheur il vous faut encore faire appel à nous, j'ai grand'peur que vous ne sachiez pas le retendre. Je vous présente mes respects, mon général.

IV

Dominant la crête déserte et les deux vallées, enseveli sous l'herbe folle qui ne parvient pas à en abolir le tracé, le fantôme du Chemin que se sont disputé deux mondes s'enfonce en ligne droite sous la broussaille de fil de fer, et, encore impraticable aux vivants, semble une voie solennelle réservée au peuple des ombres. La montée de la côte a été silencieuse et oppressée. Le petit Antoine lui-même, dont tous deux ont désiré la présence, n'a pas posé une question. Mais lorsque, atteignant le sommet, ils voient s'ouvrir autour d'eux l'immense solitude et, sous le délicat

soleil de mars, l'échelonnement à perte de vue des collines en friche, la majesté du lieu endort un instant l'angoisse de Clymène.

— Comme l'herbe a poussé, murmure-t-elle. Il y a un an, l'endroit était encore si terrible.

— Nous allons vers ce mamelon, là-bas, dit Vernois. Nos lignes le coupaient par le milieu. Il s'agissait de les pousser jusqu'au commencement de la déclivité, même pas jusqu'à ce rocher que vous voyez d'ici ; deux cents mètres à peine. Ah, que cela paraît maintenant peu de chose ! Prenons par ce sentier qu'on a taillé dans les réseaux.

Elle le remercie d'un regard encore plein de la crainte qu'elle n'osait avouer :

— Alors nous ne serons pas forcés de suivre la tranchée ? Elle était déjà presque obstruée quand mon oncle m'y a conduite... Au retour nous nous sommes perdus...

Ce qu'elle ne dit pas mais qu'il sait par M. de Pontaubault, c'est que, dans un couloir, il a fallu franchir un éboulement d'où émergeaient deux chaussures, et qu'au retour, voulant lui épargner de passer par le même endroit, c'est à grand'peine que le général l'a ramenée jusqu'à la route avant la chute du jour. Vernois la rassure : les Jaunes ont minutieusement battu la zone de combat ; d'ailleurs il a lui-même reconnu le chemin. Et marchant le premier, signalant les obstacles, les mauvais pas, il s'engage dans le maquis des piquets, des cerceaux et des chevaux de frise. Mais le souci que ses compagnons ne se blessent dans les détours des chicanes ne le distrait pas de l'évocation vers laquelle tout son esprit est tendu.

— Que de fois j'ai surpris Heuland à contempler cette vallée, du seuil de son gourbi, au coucher du soleil, ou le matin, quand la rivière commençait à luire dans la brume. Car il était sensible à la nature, plus qu'il ne le savait lui-même. Devant le spectacle de cet horizon, il nous arrivait d'oublier les ennuis ou l'insécurité du secteur ; et pourtant

aucun de nous n'avait pu lever la tête assez haut par-dessus les réseaux et les remblais de la crête pour apercevoir, comme nous le faisons d'ici, les deux versants à la fois. Nous ne savions pas que notre position avait tant de grandeur. Ce que nous en apercevions, toutes ces pentes et ces replis du terrain, semblait aussi vide, aussi mort qu'aujourd'hui, à part les éclatements qui tout à coup jaillissaient du sol, tantôt un seul, tantôt par quatre, ou qui couvraient brusquement une zone entière. On aurait dit parfois que plus rien ne vivait dans le pays, hormis ces végétations de fumée, qui se dissolvaient au bout de quelques secondes. Quant à l'immense population de soldats cachée dans les creutes et les terriers de notre versant, on ne l'apercevait pas plus qu'on ne devine à présent la foule des morts qui occupe la même place. Il n'y a de changé qu'un peu d'herbe... et le silence !

La croupe qui paraissait toute proche s'éloigne à mesure qu'ils s'enfoncent dans les ronciers et que, coude après coude, le sentier se referme derrière eux. Puis soudain, lorsque Clymène se croit encore loin de l'endroit qu'elle appréhende de revoir, Vernois s'arrête :

— C'est ici que le front de la division commençait. La souche dont il reste quelques débris à notre gauche, était dans ce temps-là un arbre visible de loin. La brigade d'Heuland devait passer entre cet arbre et le sommet de l'épaulement. J'ai pu retrouver la tranchée de départ. Venez par ici.

Il les emmène par un passage plus étroit encore et plus tortueux, jusqu'à un boyau si comblé qu'un homme n'y serait pas caché plus haut que la ceinture.

— C'est là qu'étaient massés les hommes. L'endroit, depuis, a été pilonné et les Allemands ont renversé le sens du parapet. On avait taillé des marches dans la terre. Et à cinq heures moins dix, quand on commençait tout juste à distinguer les objets les plus proches, c'est d'ici qu'il a entendu le terrible signal, le petit coup de sifflet...

Vernois n'a pas compté avec cette lumière caressante, ni prévu combien des lieux aux contours si effacés manqueraient de langage pour qui ne les a pas connus dans leur état premier.

— Le boyau que nous avons à quelques mètres devant nous n'existait pas. Ils ont pu courir jusqu'au réseau allemand, là où sont les premiers fils de fer. Ils l'ont traversé sans beaucoup de peine, puis ils ont sauté la première tranchée.

Vernois s'avance entre des cratères creusés par les bombardements postérieurs. Mais devant le visage de Clymène il sent toutes les explications intempestives. Il ajoute simplement :

— C'est juste à l'endroit où nous sommes qu'un tir de barrage les a écrasés.

Alors, comme un soldat touché, elle chancelle un peu, tombe à genoux. Pour respecter son recueillement, il recule de quelques pas, violemment tiré en arrière par le petit Antoine dont les doigts tiennent les siens serrés. Il voit Clymène prendre de la terre dans ses mains, la soulever comme si elle allait la porter à ses lèvres, puis la laisser retomber. Et aussitôt il sent l'enfant se mettre à trembler, tirer plus fort. Il veut le faire asseoir, mais le petit tient les yeux fermés et refuse de se tourner du côté de sa mère.

— Antoine, mon bonhomme, lui dit doucement Vernois, est-ce que tu n'oserais seulement pas regarder ce coin de terre où ton père a bien eu le courage de s'élancer avec ses hommes, au devant des grenades et d'une mitrailleuse qu'on n'avait pas pu détruire ? C'était plus effrayant de franchir ce petit espace que de traverser l'Afrique d'une extrémité à l'autre.

Mais l'enfant reste replié, les mains sur son visage. Vernois préfèrerait une crise de désespoir où le cœur du petit s'ouvrirait et recevrait un souvenir indélébile.

— Je vais te dire une chose que presque personne ne

sait ; il ne faudra pas la répéter à ta mère, parce qu'elle en serait trop bouleversée...

Mais, toujours sans lâcher la main de son ami, Antoine relève la tête, regarde en arrière et dit avec un sentiment d'horreur qui ne peut laisser place à d'autres impressions :

— J'ai cru qu'elle voulait manger la terre...

Et il ajoute aussitôt :

— Si nous nous en allons, il faudra bien qu'elle vienne.

Au bout d'un moment, Clymène se relève et demeure tournée vers la barrière de collines qui clôt l'horizon du côté du nord. Quand Vernois la rejoint et rencontre ses yeux, il n'y voit aucune trace de pleurs, mais un regard dur et perplexe. Avec lassitude elle soulève un peu les bras et dit, si bas qu'il l'entend à peine :

— Je n'ai plus rien...

Il se méprend et répond :

— Mon amie, il vous a laissé trois beaux enfants.

Mais elle secoue la tête, désigne vaguement l'espace autour d'elle et murmure plus bas encore :

— Je ne le vois plus.

Et très vite elle ajoute :

— Mon oncle ne m'avait pas montré cet endroit... C'était un emplacement plus découvert.

— Non, dit Vernois, c'est bien ici qu'il est tombé.

— Je vous crois, mon ami, je ne doute pas de vous...

Mais au coup d'œil hésitant qu'elle jette alentour, il comprend que l'aspect d'un lieu tant soit peu différent a brouillé les anciens souvenirs et que l'imagination déçue ne sait plus sur quoi se poser. Soudain Clymène se baisse et ramasse précipitamment un objet que dans le creux de sa main elle cherche à dégager de la terre adhérente. Ses doigts se ferment comme sur un talisman.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

— Un bouton, dit-elle sans rouvrir la main.

Puis elle se décide à le lui tendre, mais comprend aussitôt l'absurdité de son espoir.

— Ma pauvre amie, un bouton allemand...

C'est trop pour elle que le surcroît de cette petite déconvenue. Elle a hâte de quitter ces fondrières désolées. Elle remonte vers le premier sentier, mais avant de l'atteindre se retourne encore une fois du côté de la vallée abrupte où, durant tant d'années, a commencé la terre interdite. Ce décor, du moins, avec ses pentes rousses et ses falaises, est commun aux deux emplacements entre lesquels hésite et se déforme l'image qu'elle poursuit vainement.

— C'est en regardant cela qu'il est mort, murmure-t-elle.

Par pitié Vernois s'abstient de répondre ; mais, dans son désarroi, elle a besoin de certitude :

— Faisait-il du soleil comme aujourd'hui ?

— Du soleil... Non.

Aussitôt il comprend que toute imprécision lui est suspecte et que la vérité est moins dangereuse :

— Il faisait un léger brouillard qui a permis l'effet de surprise... Jamais Heuland n'a vu cette vallée... que sur les cartes.

Il reprend la tête de la petite colonne. Dans la charmante clarté, les questions d'Antoine se pressent, se bousculent, parmi des cris à demi-voix, poussés devant les débris de toute sorte qui déjà ne trouvent plus de place dans ses poches. Qui sait les épouvantes que l'enfant a craintes et qu'il sent conjurées ! Etourdi par la réaction, il n'est plus qu'ardeur et confiance. Il insinue :

— Est-ce que les Annamites ont aussi ramassé les casques ?

Après tout, la mémoire d'une chasse heureuse peut aider à défendre de l'oubli l'émotion de cette journée, et Vernois se tourne vers Clymène :

— Si vous vous reposiez un moment. Nous entrerons dans les réseaux pour tâcher de trouver un casque.

Il tire de sa poche une cisaille et se dégante, ce qui laisse voir la peau déchirée de ses mains.

— Vous vous êtes blessé ! s'écrie-t-elle.

— Ce n'est rien.

Et pour couper court, il remet ses gants. Mais elle insiste :

— Qu'avez-vous donc fait ?

— Il y a huit jours, je suis venu frayer le dernier passage que nous avons suivi.

Elle dit, les larmes aux yeux :

— Vous avez pris cette peine !... et vous allez encore vous mettre en sang.

— Il ne s'agit pas de moi, répond-il avec impatience ; et ce n'est pas un lieu où s'apitoyer sur des égratignures... Allons, mon gars, grimpe sur mon dos, ou tes mollets resteront dans le barbelé.

La recherche dure plus longtemps qu'il n'avait prévu. Elle est récompensée, à défaut du casque, par une ample moisson de cartouches, de fusées et de bidons. Un instant ils croient s'être égarés, car sur le sentier ils ne retrouvent pas Clymène. La voici pourtant qui revient ; ce ne peut être que du champ d'entonnoirs où elle est retournée, mue par quelle attente ou quel repentir ? Elle marche les yeux à terre, la robe déchirée, tenant un petit bouquet de fleurs jaunes déjà pendant et flétri. C'est à peine si elle sourit à la joie d'Antoine, et pressant le pas pour passer devant, elle ne prononce pas un mot jusqu'à la route.

Ce point où la chaussée fait dos d'âne et coupe le chemin de crête, c'est là, Vernois le comprend bien, que sa mission s'achève et qu'il devrait dire à Clymène : « La voiture vous attend au bas de la côte ; vous n'avez plus besoin de moi. Descendez sans vous retourner, et quand je vous aurai vue disparaître au premier coude, je m'en irai moi-même par l'autre versant. » La voici qui pose le pied sur la route, qui s'arrête pour reprendre souffle, échappée au cauchemar des nappes de fil de fer ; elle

semble lui donner juste le temps d'engager la phrase, à l'endroit qu'il faut. Mais comme une goutte tombée au point précis où les eaux se partagent et dont un grain de sable décidera l'hésitation, la phrase reste suspendue entre deux pentes. Si Clymène n'avait ce mouvement de tête qui semble un commencement de départ, si elle ne laissait pas tomber ses fleurs fanées, sans doute parlerait-il. Mais déjà c'est trop tard. Pour la première fois il la prend par le bras ; il sent sur sa manche ce coude et dans sa main ce poignet qui s'appuient. Il faudra pourtant bien qu'avant la fin de la descente clarté soit faite entre eux.

— Mon amie, commence-t-il, vous ne me verrez pas avant longtemps.

— Pourquoi ? demande-t-elle ingénument.

— Mon travail ne va plus me permettre d'absences.

Elle dit avec la soumission de la fatigue :

— Je vous ai déjà coûté beaucoup trop de temps. Mais quand ce serait dans deux ou trois mois, dites quand vous reviendrez.

— Je ne sais pas encore.

Alors elle s'alarme :

— Ne me faites pas peur !... Dites moi bien exactement, sans rien de plus ni rien de moins... Je ne puis me méfier de tout le monde... et de vous encore !

— Vous êtes entourée de meilleurs conseils que les miens. Je ne suis que trop intervenu dans votre vie.

Elle riposte avec âpreté :

— Je ne suis entourée que d'êtres qui me détestent !

Il croit avoir mal entendu :

— Votre oncle désirerait...

— Mon oncle ni mes sœurs ne désirent mon bien, mais seulement que je fasse leur volonté.

Les barrières de sa fierté cèdent à la lassitude ; elle poursuit :

— Si je regarde vers le passé, aussitôt ils s'efforcent de le ternir... Et si je regarde ailleurs... ils ont encore peur

que je ne leur échappe... Vous seul ne m'avez pas trompée...

Il murmure entre ses dents :

— Qu'en savez-vous ?

De la tête elle fait signe qu'elle sait bien que non ; et à bout de force, elle répète ce geste comme pour empêcher que Vernois n'insiste. Mais à l'entrée du village en ruines, où déjà la voiture est en vue, elle reprend très bas :

— Croyez-vous que vos pauvres ruses n'étaient pas transparentes... Ce n'est pas votre faute... si mon mari...

Il dit :

— Je ne vous ai conduite ici que pour vous contraindre à lui pardonner.

Alors elle le regarde bien droit et dit avec désolation :

— Comment ne voyez-vous pas... que cela m'est devenu facile ?

Elle étouffe un sanglot, très vite, car Antoine se rapproche. Et tandis que le petit saute au cou de Vernois, elle fuit vers la voiture.

V

Ne fût-ce que par haine pour M. de Pontaubault ; ne fût-ce que pour démontrer à Thomas la naïveté de ses conseils ; ne fût-ce que par cynisme et par dérision de lui-même, Vernois est revenu dès la semaine suivante ; et dans le fond d'une cour tranquille, il est satisfait de sonner à la porte de cette maison où il s'était promis de ne jamais pénétrer.

Clymène lit près d'une fenêtre ; elle ne l'entend pas entrer.

— C'est moi, dit-il ; j'ai voulu vous montrer ce que valent mes résolutions.

Elle ne s'écrie pas. On dirait que la présence de Vernois ne la force qu'à peine à changer de pensée.

— J'avais tellement espéré, dit-elle...

Il lui baise les deux mains l'une après l'autre.

— Je viens en homme raisonnable qui vous demande pardon de tout ce qu'il a fait ou dit depuis le jour qu'il vous a vue...

Elle voudrait l'arrêter, mais il lui baise encore les mains.

— Pauvre amie, avons-nous assez quintessencié et coupé des cheveux en quatre. C'est votre faute aussi : Pourquoi me braviez-vous avec votre héroïsme ? Il faut croire que c'est bien français ce goût des acrostiches de sentiments. Si nos voisins en font des gorges chaudes, ils n'ont pas tort. Mais il y a, Dieu merci, notre bon sens qui finit toujours par avoir raison. Alors c'est entendu, n'est-ce pas ? Désormais nous serons sincères.

Elle essaie de dégager ses mains :

— Je le veux bien, dit-elle d'une voix qui tremble un peu.

— C'est-à-dire que jamais nous ne jouerons au plus fin l'un avec l'autre. Il faudra terriblement changer d'habitudes. Enfin nous nous y efforcerons, si vous voulez.

Comme il lui a rendu la liberté de ses mouvements, elle reprend de la hardiesse :

— On croirait que nous dissimulons des sentiments bien honteux... C'est entendu : nous essaierons. Mais d'abord dites-moi que cette pièce est joliment aménagée.

Il en fait le tour avec des remarques sur les meubles. Ils discutent une couleur, heureux tous deux de ce répit. Arrivé près de la table, il prend le livre qu'elle y a laissé grand ouvert :

— Que diable lisiez-vous ?

Il regarde le titre.

— Comment, vous si vraie, pouvez-vous trouver du plaisir à une pareille sottise ?

— Peut-être parce que je suis sotte. Mais ce roman est-il plus absurde qu'un autre ?

— Essayez de me raconter ce qui s'y passe.

— Non, c'est trop ridicule.

— Vous voyez bien. Il y a naturellement quelqu'un qui aime éperdument, dont c'est la grande, l'unique affaire. Comme si réellement l'amour tenait dans la vie un rang si éminent. C'est pour s'aveugler sur la laideur de l'amour qu'on lit des romans.

— Mon ami, dit-elle agacée, laissez l'amour, puisque nous ne sommes amoureux ni l'un ni l'autre.

— Voilà déjà que vous manquez à nos conventions.

— C'est un peu fort !...

— Nous ne sommes pas épris, je le veux bien, mais nous sommes un homme et une femme qui courent grand danger de s'émouvoir...

Il observe qu'elle pâlit.

— ... comme cet accident peut arriver à n'importe qui. Alors mieux vaut, ensemble, étudier la nature de la menace. Mettons-nous sur ce canapé et causons en amis à qui les mots ne font pas peur.

— Il ne faut jamais contrarier, dit-elle, ni les ivrognes ni les fous. Alors ?

— Eh bien, je pense qu'il existe deux sentiments honnêtes, nettement définis, et qui n'essaient pas de se donner pour ce qu'ils ne sont point, dont l'un est le désir, l'autre l'amitié. Le premier est compris partout, mais l'hypocrisie veut qu'on le déclare grossier. Le second jouit de la considération universelle, mais presque personne ne s'y intéresse. Toute l'attention, tout le bavardage, toute la littérature, toute l'éducation sont tournés vers le mélange des deux qui, comme tant de métis, a de la séduction et les vices superposés de ses deux parents.

— Je vous écoute.

— Or cet amour qui a tout usurpé, qui s'est fait reconnaître un caractère quasi sacré, devant lequel on veut que tout plie, c'est de tous nos sentiments le plus louche, celui qui fait commettre le plus de vilenies.

Elle tâche de lui tenir tête :

— Ce que vous dites n'est pas très neuf.

— Raison de plus pour que ce soit vrai. Voici par exemple un homme qui s'introduit auprès d'une jeune femme sous prétexte d'exalter la mémoire de son mari...

Déjà elle est debout :

— Parlez de l'amour tant que vous voudrez, mais pas de nous.

Il la rattrape par le poignet et la contraint à se rasseoir.

— Admettons que cet homme n'ait été poussé que par l'indignation devant la facilité avec laquelle on élimine les disparus. Son cas n'en sera que plus significatif. Or que fait-il ? Par ses habiletés et ses maladresses, il n'aboutit qu'à désagréger peu à peu le souvenir de son camarade...

— Si quelque chose, s'écrie-t-elle, éclatait aux yeux, c'est votre bonne foi !

— Il n'y a que la bonne foi pour réussir de si délicates perfidies. Car le zèle qu'il apportait à faire l'éloge de ce pauvre garçon l'amenait, par un subtil détour, à se mettre lui-même en valeur, à suggérer des comparaisons.

Elle est à bout de patience :

— Si c'était pour me dire cela, il valait mieux ne pas venir ! Allez-vous-en !

— Si je m'en vais à cette heure, je n'aurai même plus, pour excuser une autre visite, le faible argument d'aujourd'hui. C'est maintenant ou jamais qu'il faut arriver à voir clair.

Elle le supplie :

— Il vaut mieux pas !...

— Je croyais que mon frère vous avait convaincue. Nous prendrons les questions l'une après l'autre.

Alors elle s'écrie :

— Pourquoi me tourmentez-vous ainsi ? Vous êtes assez perspicace pour mener tout seul votre affreuse enquête. S'il y a quelque chose à découvrir, vous le savez depuis longtemps. Pourquoi me forcer à vous dire ce que je ne veux pas ?

Pendant le silence qui suit, ils ne font un mouvement ni l'un ni l'autre.

— Vous voyez bien, ma pauvre amie, reprend-il doucement, que nous sommes tous les deux plus atteints qu'il ne paraissait d'abord.

Il ajoute avec difficulté :

— Et nous ne pouvons plus feindre de croire... que ce qui nous rapproche c'est vraiment la pensée d'Heuland... Je sais bien qu'il est ridicule de parler à une femme comme je le fais... Il est même permis de trouver que c'est un peu goujat... Mon frère prétend qu'il n'y a plus chez nous que de la bravade... et que le moindre sentiment naïf, spontané, serait plus honnête que nos points d'honneur...

Elle murmure :

— Votre frère a été très bon... Je l'ai vu plusieurs fois. Il m'a donné le courage de regarder en moi-même...

— C'est tout ce qu'il s'agit de faire. Ce qu'était Heuland dans la réalité, la question n'est pas là. (Au reste, nous redeviendrons plus sensibles à sa jeunesse, à son bon cœur, à son désintéressement, lorsque nous ferons avec simplicité l'aveu de ses insuffisances.) L'important, c'est de ne pas nous méprendre sur ce que nous avons éprouvé pour lui.

Vaincue d'avance par tant de méthode, elle semble attendre un arrêt. Vernois porte la main à la poche intérieure de son veston, y palpe une enveloppe.

— Je dois vous avouer d'abord un abus de confiance. Avec les effets de votre mari, vous avez reçu toutes celles de vos lettres qui se trouvaient dans son bagage, toutes, sauf une que voilà.

Au bout de ses doigts, l'enveloppe blanche vacille un peu.

— Il fallait savoir à qui retourner ces lettres : c'est mon excuse pour avoir ouvert celle que je tiens. Je n'en ai guère pour l'avoir lue jusqu'au bout ; j'en ai moins encore pour l'avoir gardée. Et quand je dis que l'intérêt d'Heuland a été le premier mobile de mon intervention, cela n'est pas tout à fait vrai ; le tout premier c'est cette lettre.

— Je ne comprends pas...

— Une femme dont la tendresse trouvait pour s'exprimer des mots si simples, si touchants, la savoir menacée d'une révélation brutale et s'en tourmenter : c'était peut-être romanesque. Votre prénom l'est bien un peu, et je me souvenais d'une photographie où l'on ne distingue que votre profil... Assurément je ne songeais pas tous les jours à cette petite armoire où votre mari cachait sa correspondance, car quel espoir avais-je de pouvoir me montrer utile ? Mais je ne l'oubliais pas ; et lorsque, cet été, j'ai pu prendre inopinément quinze jours de repos, cette idée m'a conduit sur votre plage... Il faut vous figurer l'ignorance où presque tous les hommes sont d'une femme véritable. Cette lettre de vous, que j'avais surprise, représentait pour moi ce que l'amour peut avoir de plus fidèle et de plus charmant. Et c'est justement pour cela qu'il faut qu'aujourd'hui vous la relisiez.

Elle le regarde avec effroi :

— Comment pouvez-vous demander ?...

— Il le faut. C'est le seul témoin que nous ayons du passé.

Traquée, elle réplique avec une hardiesse balbutiante :

— D'abord qui vous assure que chaque mot... était écrit comme il aurait dû...

Il n'a pas l'air de comprendre.

— Que jamais je n'essayais, malgré moi... de tromper un immense besoin d'admiration...

Et comme il reste muet :

— Ah que vous êtes cruel ! Je ne puis pourtant pas m'humilier davantage...

— Si ce jour-là vous n'étiez pas sincère, murmure-t-il, désespérons de l'être jamais...

Il retrouve cependant ce qu'il faut dire :

— Nous avons toujours soutenu que le courage... était inconcevable sans un peu d'aveuglement... Ne croyez pas que vous veniez de faire une horrible découverte et que le

passé en soit compromis... Vous ne consentez pas à relire cette lettre ? Je n'ai même pas besoin d'ouvrir l'enveloppe. Ecoutez : « Encore une journée passée sans toi, ni triste ni gaie... »

— Non, non, non !

Elle se jette en avant et tâche de lui fermer la bouche. Il se tait, pose l'enveloppe sur la table. Mais il a de plus en plus de peine à dominer son raisonnement.

— Evidemment, ce n'est pas notre faute... si la guerre a réparti la mort au hasard... et c'est se moquer que de rien prétendre compenser avec notre petite justice... On ne sait pas pourquoi, lorsque tous ont repris leurs commodités... nous seuls nous resterions guindés dans le sublime... Qu'un ancien soldat s'éprenne de la veuve d'un disparu, c'est d'un ordre meilleur que s'il épousait une fille et elle un enrichi... Mais que nous deux précisément...

Leurs regards n'osent s'appuyer l'un à l'autre ; ils parviennent pourtant à ne pas s'éviter.

— J'ai dit que personne n'a respect de l'amitié. C'est même pour l'amour une gloire de plus quand on peut la lui sacrifier... Que voulez-vous ?... J'ai toujours autrement senti... Non que mon amitié pour Heuland ait parfaitement mérité ce nom ; mais les événements suppléaient à ses manques... Croyez-moi : depuis huit jours j'ai pesé toutes les possibilités, même cette idée folle que vous pourriez habiter ma maison, si étriquée, si ouvrière, si resserrée entre la route et la montagne... Les obstacles, je vous assure que j'en faisais bon marché, la consternation de votre famille, et le scandale, et jusqu'à ma crainte de vous décevoir. Mais il restait un point sur lequel je n'étais pas fier de mon triomphe... Quel malheur que nous ayons débuté si bien !... Il est malaisé d'oublier cela... Nous avons notre orgueil tous les deux, mon amie, et le goût de lui donner en nourriture ce qui nous tient le plus à cœur.

De très loin, avec peine, elle ramène sur son visage un pénible sourire :

— Hélas, oui, nous sommes orgueilleux...

Il sent qu'il ne faudra pas grands coups de cravache pour que, l'un et l'autre, ils reprennent le dessus.

— Je réunis parfois mes apprentis, le dimanche soir, et je leur fais une lecture. Eh ! bien, l'autre jour, pour mieux imaginer votre présence, j'ai voulu voir l'action qu'aurait sur eux... vous devinez quoi... une de vos tragédies...

Elle l'interrompt avec un premier retour de crânerie :

— Comme vous deviez la lire à contre-sens ! Car malgré tout, mon pauvre ami, vous êtes un peu trop raisonnable.

— Si je l'étais vraiment, je prendrais ma part de butin, sans m'occuper d'autre chose. Je permettrais qu'on rie de ce champion de l'amitié, qui pour mieux servir les intérêts d'un camarade l'a supplanté à son foyer. Tant pis si mon exemple servait à prouver que tout homme peut être réduit par l'amour comme tout peut s'acheter pour de l'argent. Et si l'on s'étonne que cette veuve assez jalouse de son chagrin...

Il savait qu'elle répondrait bien au défi.

— Je n'ai pas encore besoin, dit-elle, que vous me défendiez.

— Si l'on s'étonne qu'elle se soit consolée par un bonheur sans beaucoup de gloire...

Elle lui coupe la parole :

— Décidément vous avez l'imagination pathétique. Je crois que vous vous êtes un peu vite alarmé.

L'ironie les rafraîchit comme de l'eau sur le visage.

— Les scrupules excessifs sont dans les règles du jeu, chère amie ; on ne saurait être trop pointilleux. Quand vous verrez le général, dites-lui que je suis venu vous faire mes adieux ; mais pour que sa joie ne soit pas trop humiliante, ajoutez que nous nous sommes séparés en plaisantant.

— Vos adieux ? s'écrie-t-elle.

— Pour aujourd'hui nous aurions de la peine à nous

entretenir de choses indifférentes ; et la prouesse dont nous venons de nous donner le plaisir, nous ne la renouvellerions pas tous les dimanches !

Elle dit bouleversée :

— Mais je ne puis me passer de votre amitié !

— Non, non ! Vous ne me forcerez pas à discuter. Je ne fais pas vœu de ne jamais plus vous revoir. Dans six mois, un an, il se peut que je vous apporte des fleurs ou des fruits confits. J'obéirai, cela va sans dire, au moindre appel de votre part, mais tâchez que ce ne soit pas tout de suite. Maintenant dites-moi où se trouve la chambre d'Antoine.

Elle balbutie :

— Ne me laissez pas seule !

— Mon amie, je ne vous reconnais pas. Nous nous devons de la tenue et même une façon d'allégresse. Ne répondez qu'à la question que je vous pose : où se trouve le petit ?

— Puisque vous l'exigez... je vais vous y conduire.

Dans sa terreur d'une scène attendrissante, il réplique durement :

— Je veux y aller seul. Où est-ce ?

Mais elle court à la porte et l'ouvre :

— Antoine ! Antoine !

— Je ne veux pas. Devant vous je ne saurais pas comment lui parler.

Elle continue d'appeler :

— Antoine ! Mon petit ! Vite ! Vite !

Il faut que l'accent de la voix lui ait paru bien inaccoutumé pour que l'enfant obéisse avec tant de promptitude. On l'entend qui glisse le long de la rampe, en reprenant élan à chaque palier. Vernois murmure :

— Qu'est-ce que vous avez fait, mon amie !...

Antoine s'arrête sur la dernière marche, intimidé par l'aspect des adultes. Le plus sûr serait de lui dire adieu, comme chaque dimanche, sans rien lui laisser deviner.

Mais cela, Vernois n'en a pas le courage. Du moins veut-il être ferme et bref:

— Mon petit, ta mère t'a fait descendre parce qu'il faut que je te dise adieu. Je ne pourrai revenir ni la semaine prochaine, ni le mois prochain, ni peut-être avant très longtemps... Même s'il arrive que jamais tu ne me revoies, il ne faudra pas croire que je t'oublie... J'aurais bien voulu rester toujours près de toi, mais voilà que c'est impossible.

Un sourire gêné paraît sur le visage du petit. C'est comme si les mots ne l'atteignaient pas, au fond des fraîches ténèbres où vit l'enfance. Vernois ne peut se résoudre à partir sans avoir obtenu ne fût-ce qu'un regard affectueux :

— Si jamais tu as de la peine, ou des ennuis, ou simplement s'il te manque un camarade à qui raconter ce qui t'intéresse, rappelle-toi que tu n'as qu'à m'écrire. Je te répondrai tout de suite... Et maintenant, comme il ne faut pas que je manque mon train, serrons-nous la main bravement. Et n'oublie pas ton vieil ami qui a du chagrin de s'en aller.

Les doigts du petit se laissent prendre distraitement. On dirait qu'à la seule annonce de la séparation, son imagination s'est résignée et déjà regarde ailleurs. Vernois comprend que cette docilité du cœur fait la grâce de cet âge, mais il en éprouve un cruel pincement. Du moins peut-il sans danger prendre dans ses mains la tête de l'enfant ; il l'embrasse :

— Adieu, mon bien cher petit.

Mais l'imprudence est faite. Les bras se sont noués autour de son cou. Il sent qu'il ne s'en libérera qu'au prix d'une violence déchirante :

— Allons, lâche-moi. Ne me serre pas ainsi.

L'enfant crie à sa mère :

— Fermez la porte à clef ! Fermez pendant que je le tiens !

Mais quand il voit que, réfugiée dans une embrasure,

elle ne bouge pas, le désespoir efface en lui le sentiment de sa faiblesse. Il se met à lutter comme avec un égal ; il se pend aux vêtements de Vernois ; il le tient par un bras et, de toute sa force, y enfonce ses ongles. Il ne sait pas ce qui arrive, mais les mains de l'homme sont molles ; sous l'attaque sa masse chancelle et, une seconde après, tous deux se trouvent assis sur l'escalier. Sans lâcher prise, avec de la colère et des larmes, Antoine essaie encore une fois de trouver de l'aide :

— Mais, Maman, ne le laissez pas partir !

Elle balbutie :

— Mon pauvre petit, c'est lui qui veut s'en aller.

— Pourquoi ? Mais pourquoi donc ?

Vernois tâche de se cramponner à quelque débris de sa résolution :

— Ne tremble pas ainsi, mon petit... Je t'aime beaucoup plus que tu ne peux l'imaginer... Il faut croire ce que je te dis. Si je m'en vais, c'est que je ne puis pas faire autrement.

Mais dans le rêve où il se débat, Antoine vient de connaître l'ivresse extraordinaire de faire ployer des volontés ; il poursuit à mots entrecoupés et impérieux :

— Vous ne pourrez pas vous sauver... D'abord ça ne vous servirait à rien... Nous serons à la gare aussi vite que vous et nous monterons dans votre train...

Ramené contre la poitrine de Vernois, la joue écrasée contre sa chaîne de montre et les boutons de son gilet, il entend les coups sourds du cœur de l'homme et, très loin, la voix faible de Clymène :

— Mon chéri, laisse-le... Il n'aura pas pitié de toi...

Mais cette voix est couverte par une autre, plus forte, qui murmure près de son oreille, avec une sorte de rire à la fois terrible et rassurant :

— Tu me tiens, mais c'est moi qui refuse maintenant de te lâcher. Je t'emporte avec moi. Tu veux bien, dis ? Ta mère a deux garçons, ça lui suffit. Dis, tu veux bien ?

Passant un bras sous les jambes de l'enfant, il va le sou-

lever, mais Clymène est accourue. A genoux auprès de son fils, elle le couvre de baisers :

— Ne crois pas ce qu'il te dit. S'il t'aimait véritablement, il sait bien qu'il pourrait te revoir ici... J'aurais soin qu'il ne me rencontre pas, puisqu'il ne peut plus souffrir ma présence...

Vernois veut la forcer à se taire :

— Ne jouons pas cette affreuse comédie.

— Que faisons-nous d'autre depuis trois mois ? Mais il vous fallait ce coup de théâtre et vous avez eu le sang-froid...

— Il était lâche et fou de venir. Je ne me le pardonne pas. Mais le sang-froid, hélas !... Dix fois en une heure j'ai tout remis en question.

— Pour augmenter l'honneur de votre victoire, car lorsque votre amour-propre est en jeu...

Il riposte avec colère :

— L'amour-propre d'un homme échoué sur le bas de votre escalier !

— Alors que direz-vous de moi qui suis à vos genoux ?

— Mais, mon amie, si je prenais au sérieux ce que vous disiez tout à l'heure...

La parole lui est coupée par Antoine. Ils ne se sont pas aperçus que le petit, se coulant à terre, s'est échappé de leurs bras. Il vient se rasseoir, enlaçant sa mère :

— Maman, n'ayez donc pas peur... Maintenant il ne peut plus partir.

— Chéri, tu ne le connais pas...

Malgré une larme qui n'a pas encore séché sur sa joue, l'enfant la regarde avec assurance et malice. Elle ne peut s'empêcher de s'écrier :

— Pourquoi dis-tu cela ?... Qu'est-ce qui te le fait croire ?...

Le petit ménage son effet :

— Où est son chapeau ? dit-il enfin.

Vernois demande :

— Où l'as-tu mis ?

Antoine se retourne avec rancune :

— Vous pourrez le chercher longtemps.

— Voyons, mon petit, rends-le-moi.

Un tel ordre ne demande pas à être obéi, le petit le sent parfaitement. D'ailleurs Vernois n'insiste pas. Il froisse et tiraille un de ses gants.

— Vous ne voulez pourtant pas que je reste, dit-il, parce que j'aurai craint de sortir nu-tête ?...

— Si vous promettez de venir dimanche prochain, commence Antoine...

Mais Clymène lui met la main sur la bouche. Il comprend qu'il faut être discret, ne pas tout demander d'un coup. Vernois garde le front barré d'une grosse ride, mais ne fait pas mine de se lever. Comme s'ils craignaient, par le moindre mouvement, de réveiller la volonté mauvaise, la mère et l'enfant retiennent leur souffle... Le gant tombe sur les marches. Antoine avance prudemment la main et s'en empare... Vernois ne bouge toujours pas...

FIN

 JEAN SCHLUMBERGER

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

LA CRITIQUE DU MIDI

J'écris ce mot à propos de deux livres de critique fort remarquables, les *Œuvres dans les Hommes*, de M. Léon Daudet, et les *Mauvais Maîtres*, de M. Jean Carrère. Et je vous supplie de croire (sans espérer absolument vous convaincre) que je n'y mets pas la moindre ironie. Il y a un soleil du Midi, un langage du Midi, une poésie du Midi, une politique du Midi. Pourquoi n'y aurait-il pas une critique du Midi ? La France est une synthèse du Nord et du Midi ; elle porte sur le Nord et le Midi comme un homme sur ses deux jambes. Et il faut éviter deux excès également condamnables : l'excès du Parisien ou de l'homme de l'Est qui parle du Méridional comme d'un Français inférieur ; l'excès du Méridional, qu'excusent les mauvaises plaisanteries du premier, et qui consiste à affirmer son point de vue comme une émanation de la pure raison et de la France éternelle, à s'indigner de tout ce que l'observateur y découvre de local et de partial, c'est-à-dire de vivant.

Rien de plus conventionnel, d'ailleurs, que la fausse image de l'esprit méridional qui circule dans l'atmosphère littéraire de Paris, et qui tiendrait à peu près dans cette définition : j'appelle Midi tout ce qui n'est pas sérieux. A une plaisanterie de ce genre M. Maurras, justement en colère, opposait les noms de Gassendi, de Vauvenargues, de Guizot, de Renouvier. Il eût pu y ajouter ceux de Montaigne et de Montesquieu, qui sont des Gascons, et la Gascogne fait bien partie des pays de langue d'oc. Il y a chez les Méridionaux beaucoup plus de sens critique,

d'esprit d'observation et de froideur que ne le suppose la légende parisienne. Et aussi de sérieux. Marseille ne m'a jamais paru une ville vraiment gaie, et ceux qui connaissent bien les Marseillais m'affirment que leur fond c'est la tristesse (M. Camille Bellaigue faisait là-dessus, dans une récente conférence sur la Provence et la musique, d'excellentes réflexions). Ce sont d'ailleurs les Méridionaux déracinés qui ont créé à l'usage des Parisiens un Midi de fantaisie, comme Offenbach leur a apporté le Gerolstein de son opérette. Ils ont tiré sur la mère grand. Les reproches injurieux dont les Méridionaux ont été victimes pendant la guerre paraissent un peu une conséquence de *Tartarin*. La chasse à la casquette, la venette continuelle de Tartarin-Sancho, le *Ne l'acculons pas !*, la *Défense de Tarascon* et le reste, ont implanté en d'innombrables lecteurs cette idée que le Méridional, d'après son propre témoignage, manquait de vaillance, et qu'il devait se tenir devant l'ennemi comme Tartarin devant le lion, le chamois et le canon anglais. La légende littéraire a engendré la légende militaire.

Ce n'est pas à travers ces légendes qu'il nous faut regarder ce que nous avons appelé la critique méridionale. Elle a prouvé d'ailleurs son sérieux par son influence. En bref, appelons-la une critique du romantisme. Le mouvement anti-romantique de l'*Action Française*, mouvement politique et littéraire, peut s'appeler un tumulte méridional, dans le sens point défavorable où M. Barrès a appelé le boulangisme un tumulte national. M. Maurras et M. Daudet figurent le type authentique du blanc du Midi. Alexandre Dumas, débarquant à Avignon, et assailli par les offres des portefaix, corporation célèbre qui a malheureusement disparu de la gare, ne remit sa valise à l'un d'eux qu'en lui disant : « Je veux bien t'employer. Mais tu vas me jurer que tu n'as pas assassiné le maréchal Brune ! » Un Lorrain ou un Bourguignon aurait toujours envie de demander à M. Daudet, avant de se confier à lui, le même engagement, que celui-ci ne pourrait prendre peut-être qu'avec une certaine mauvaise conscience. M. Lasserre, qui est Béarnais, a lancé dans le *Romantisme français* un manifeste méridional, comme Burke dans ses *Considérations sur la Révolution française*, avait lancé un manifeste si spécifiquement anglais. Le rythme propre à la critique méridionale est ce qu'on pourrait appeler un rythme

dantesque : le passage d'un Enfer à un Paradis par un Purgatoire. Enfer = Romantisme. Paradis = Mistral. (M. Lasserre a écrit un *Mistral* en valeurs lumineuses comme il a fait son *Romantisme* en valeurs sulfureuses.) Le Purgatoire c'est une abjuration d'erreurs, le passage d'un tempérament romantique, maladie que l'enfant du siècle trouve dans sa triste hérédité, à une raison et à une forme classiques, dont la poésie de Mistral apparaît comme la Béatrice ou la Lucie. Les *Amants de Venise* esquissent certains chants de ce *Purgatoire*. On en trouverait aussi les rythmes dans les livres de M. Daudet, l'*Hérédo* et le *Monde des Images*.

Il est naturel et juste que Mistral occupe pour un Méridional la place de Dante pour un Italien, de Shakespeare pour un Anglais, peut-être de Molière pour un Français du Nord. Il est naturel aussi qu'un très grand poète soit tenu pour une source d'inspiration politique et morale. Sur le modèle du célèbre « Aimer Molière... » de Sainte-Beuve, on écrirait un : « Aimer Mistral... » Et après tout on l'a écrit, et non seulement les politiques méridionaux, mais M. Barrès, ou tout au moins Gallant de Saint-Phlin. M. Daudet et M. Carrère ont l'un et l'autre consacré dans leurs livres de beaux et enthousiastes chapitres au poète de Maillane, et les deux ouvrages semblent rédigés sous son signe et son invocation.

Mais le livre de M. Carrère ne s'appelle pas le *Bon Maître*. Il s'appelle les *Mauvais Maîtres*. Et le *Mistral ou le Génie Equilibré* de M. Daudet est encadré entre un *Victor Hugo ou la Légende d'un Siècle* et un *Emile Zola ou le Romantisme de l'égout*, qui font de Hugo et de Zola les titulaires de deux loges dans l'Enfer littéraire, politique et moral. Comme amateur de bonne langue et de style savoureux je ne m'en plains pas. L'invective abondante et imagée de M. Daudet nous rappelle, avec sa santé drue, ses muscles roulants, son contact vivant avec la langue parlée, celle de Barbey d'Aurevilly et de Léon Bloy ; elle a moins de flamme romantique, mais plus de substance et d'observation, et se rapprocherait, à ce point de vue, de celle de Veuillot. Il est curieux que ces quatre maîtres de l'invective (on pourrait y joindre, à une certaine distance, Drumont) aient tous été des blancs, originels ou convertis, furieux catholiques, mais fort ennemis de la charité chrétienne. Léon Bloy lui rendait hommage à peu

près comme Rollon baisa le pied de Charles le Simple, en l'élevant jusqu'à ses lèvres et en jetant le roi sur le dos : « Ce qu'on peut souhaiter de plus charitable à ce puant, écrit-il à propos de Zola, c'est de crever demain, de pareils maudits ne pouvant qu'aggraver l'inexprimable rigueur des châtiments éternels. » Et M. Daudet doit se reconnaître en cette femme dont parle Saint-Simon, laquelle avait supprimé de son *Pater* le passage sur le pardon des injures. Ce qu'un pamphlétaire de cette nature apprécie en l'Eglise, c'est qu'elle a un enfer. Les polémistes de gauche sont handicapés par la mauvaise qualité de leur enfer, aussi médiocre que leur paradis et terrestre comme lui. La Terreur, la Commune, le bolchevisme, ces pauvres petits enfers terrestres ne supportent pas la comparaison. Les rouges de Paris ont eu pendant trente ans leur polémiste en Rochefort : un néant ! Le seul grand écrivain que ce côté politique ait produit, c'est Vallès. M. Vanderem signalait avec raison l'oubli dont il est victime, oubli scandaleux, qui d'ailleurs s'explique par des raisons étrangères à la littérature : l'auteur de l'*Enfant* aura évidemment moins de lecteurs et surtout de lectrices que l'auteur de *Monsieur, Madame et Bébé !* Mais fermons cette parenthèse, et revenons à Mistral. La critique du Midi, celle de M. Maurras, de M. Lasserre, de M. Daudet, de M. Carrère, aime Mistral, considère Mistral comme un centre d'intelligence et d'action, formule une discipline mistralienne. Mais ensuite, ou plutôt d'abord, et surtout, elle aime Mistral contre quelqu'un, elle le prend comme point d'appui dans une attaque, elle formule une doctrine anti-romantique. Les étrangers, qui s'étonnent de nous voir continuer aujourd'hui des disputes vieilles d'un siècle entre le classicisme et le romantisme, voudront bien considérer que c'est là, en partie, un rythme de notre vie intellectuelle française au XIXe siècle, un moment naturel dans l'existence d'une nation qui constitue un ménage du Nord et du Midi, un dialogue jamais achevé entre le Nord et le Midi.

*
* *

Je réussirais assez mal à définir le Midi littéraire par ce qu'il est, et il m'y faudrait tout un livre. Mais je mettrais beaucoup moins de temps à le définir par ce qu'il n'est pas. Le Midi n'est

pas romantique. Les écrivains romantiques ont été fournis par les pays du nord de la Loire. Le génie de Victor Hugo, métal de Corinthe du romantisme, n'est pas une synthèse du Nord et du Midi, mais, Lorrain et Vendéen, une synthèse de l'Est et de l'Ouest. Certes la Renaissance provençale du XIXe siècle peut être considérée comme un contre-coup du romantisme : le romantisme, en restaurant la poésie dans la langue française, l'a restaurée dans toute l'âme française, et la langue d'oc en a profité. Mais la poésie des Félibres ne subit à peu près aucune influence livresque romantique. Mistral est resté aussi étranger à Hugo, à Vigny, à Baudelaire, qu'il put l'être à Nietzsche et à Edgar Poe. Son culte pour Lamartine n'implique aucune inspiration lamartinienne. Rien dans *Mireille* ne rappelle *Jocelyn*. Et l'analogie de *Mireille* et d'*Hermann et Dorothée,* si instructive, s'explique par ce fait que les deux poèmes sont pareillement construits en dehors du romantisme, à une époque romantique, mais consciemment chez Gœthe qui traite le romantisme en adversaire qu'il porte en lui, et par prétérition chez Mistral, qui se contente d'ignorer superbement le romantisme.

M. Daudet nous apporte sur cette prétérition des remarques fort intéressantes et justes : « D'un petit épisode, il faisait jaillir un enseignement général, sans appuyer, complétant sa démonstration d'un sourire, ou d'un rire léger, qui lui plissait le coin de l'œil, demandant à celui-ci et celui-là une explication complémentaire, prenant à témoin sa femme, la servante, son interlocuteur, un personnage légendaire et historique, et demeurant grand amateur de précision... L'homme du Midi a horreur du vague, et, quand il aborde le mystère, il le fait méticuleusement. Rien d'abrupt dans les fresques majestueuses de *Mireille*, de *Nerte*, de *Calendal*. Le *Poème du Rhône* est un itinéraire dramatique à travers les âges et le long du fleuve de la civilisation. » Le « fleuve de la civilisation » manque peut-être un peu de mesure. Un Méridional, quand il dit cela, entend bien que la civilisation a remonté ce fleuve, qu'elle ne l'a jamais descendu. Et pour M. Carrère, la véritable épopée mistralienne, c'est la troisième conquête, après César et Numa Roumestan, de la Gaule par les Latins : « En réalité, s'écrie-t-il dans l'épilogue de ses *Mauvais Maîtres*, l'esprit classique, dans tout ce qu'il comporte de lumière, de sérénité, de force, d'allégresse heureuse et d'ins-

piration élevée, est restauré en France depuis un demi-siècle. Et celui-là même dont le génie solaire nous a rendu la pure clarté de l'hellénisme est aujourd'hui dans tout le rayonnement de sa gloire et dans la vigueur de son influence : c'est Mistral... Il faut donc en prendre son parti, puisque c'est la vérité : la renaissance provençale provoquée par Mistral aura eu pour corollaire une renaissance du pur esprit français. » M. Carrère écrit de Rome et prend un peu son rêve latin pour une réalité.

La poésie de Mistral, qui n'a subi à peu près aucune influence française, n'a non plus exercé aucune influence sur la poésie française. L'exemple de Mistral a eu un rayonnement politique, et il est curieux de voir l'auteur de la *Comtesse* et de *Calendal*, au fond si hostile à l'unité française et à la figure de la continuité historique française, fournir au nationalisme français certains de ses éléments les plus élégants et les plus purs. Peut-être eût-il fait la grimace si on lui avait expliqué comment, ici encore, le diable a porté sa pierre à Dieu. Mais, littérairement, ce n'est pas la Provence de Mistral qui a pu être francisée, c'est la Provence de Roumanille et de l'*Armana*. Alphonse Daudet et Paul Arène y ont fort bien réussi. Leur Midi n'est pas tout le Midi, n'est peut-être pas le vrai Midi ; c'est en tout cas un Midi vivant, et qui a passé dans notre courant littéraire. Quant au grand Midi solaire qui illumine les intelligences, dissipe les erreurs, enfante les chefs-d'œuvre, restaure la tradition civilisatrice de la Grèce et de Rome, il reste un mythe oratoire pour les banquets de la Sainte-Estelle et les articles de journaux. « Après cette invasion d'idées troubles et de styles désordonnés que le romantisme avait précipités sur notre littérature en ouvrant, toutes grandes, par le Nord, la porte des barbaries tumultueuses, il nous fallait la purification de la Méditerranée et la vigueur réconfortante du soleil hélléno-romain », dit M. Carrère. M. Maurras avait dénoncé en termes plus modérés « l'échancrure de Genève et de Coppet ». Mais enfin le Nord est là, avec ses portes et ses échancrures, avec ses ouvertures sur le Rhin, la Manche, le Léman. Il fait partie de la France. On ne peut pas le tuer. Paris est même, si je ne me trompe, une ville du Nord. Les Girondins perdirent la tête (qu'ils n'avaient déjà pas très solide) à vouloir le réduire à un quatre-vingt-troisième d'influence, et

bien que certaines « barbaries tumultueuses » s'y soient donné rendez-vous, nous avons moins de mal que ne le prédisait le bouillant Provençal Isnard à chercher sur les rives de la Seine l'endroit où il a existé. Les Méridionaux, qui n'entendent pas toujours bien la plaisanterie, se sont scandalisés des galéjades dyspeptiques d'Huysmans, qui regrettait que le Nord de la France ne fût pas resté aux Anglais, et rêvait d'un royaume anglo-français, purifié d'éléments méridionaux, où l'ail non content d'être si fâcheusement exclu des gigots parisiens, ne se fût plus trouvé, comme en Suède, que chez les pharmaciens. Huysmans et M. Carrère nous disent pareillement, avec Sganarelle : Voilà une jambe que je me ferais couper ! L'un veut couper la droite et l'autre la gauche. Qu'ils aillent au diable ! Bourguignon, l'échancrure de Genève et de Coppet m'est presque aussi précieuse que Lyon appelée par Roumanille la porte d'or et de soie du Midi.

Les Méridionaux qui, en dénonçant la maladie romantique, veulent nous amputer d'une jambe, ne sont plus bien d'accord sur la hauteur à laquelle il faut couper. Un jour, dans la charmante station de Montmirail où il allait volontiers faire une saison, comme on dînait sous les platanes, Mistral s'entretenait, avec le Père Xavier, des papes : un petit abbé, qui écoutait respectueusement le poète et le prémontré, étonné de certaines affirmations, demanda avec timidité : « Mais, monsieur Mistral, de quels papes parlez-vous donc ? — Des vrais, répondit le poète, ceux d'Avignon ! » Je ne sais si Mistral et Dom Xavier de Fourvières s'entendaient fort bien à ce sujet, mais il me semble que pour M. Daudet « les vrais » ne sont pas les mêmes que pour M. Carrère : d'Avignon à Villeneuve, il n'y a qu'un pont (et où l'on danse) et cependant l'on change de département.

M. Carrère appelle *Mauvais Maitres* Rousseau, Chateaubriand, Balzac, Stendhal, George Sand, Musset, Baudelaire, Flaubert, Verlaine, Zola. Il place même parmi les mauvais maîtres du passé son compatriote Montaigne (ce qui montre qu'il ne faudrait pas l'accuser de fanatisme local). Il ne les combat pas sur le terrain littéraire. Il reconnaît le génie de la plupart d'entre eux, mais considère la beauté de leurs œuvres comme d'autant plus pernicieuse qu'elle est plus parfaite. Il

n'entend pas par mauvais maîtres de faux maîtres, mais des maîtres dangereux. « Le bon maître est celui qui nous emporte vers un idéal de force et de lumière ; le mauvais est celui qui nous berce dans le trouble de l'esprit et dans le frisson des sens. » Sa critique est donc une critique morale, ou plutôt moraliste, ou encore civique, et son livre une étude (et non la première) sur la maladie du XIXe siècle, comme un des prochains livres de M. Daudet, homme aux épithètes excessives, en sera une sur ce siècle « stupide ». Parmi les bons maîtres, les maîtres réconfortants, il cite Lamartine, Vigny, Hugo, Ibsen, Tolstoï, Wagner (ce qui fait bien des tempéraments au méridionalisme qu'arboraient les phrases oratoires de tout à l'heure). Pour M. Daudet, au contraire, Hugo est le type du mauvais maître, Zola représente le romantisme de l'égout. M. Carrère place bien Zola dans son Enfer, mais en l'admirant profondément, et avec autant de regret qu'en éprouve Dante de voir chez le diable son maître vénéré Brunetto Latini. M. Carrère, plus méridional ici (j'allais dire plus toulousain) que M. Daudet, estime en Zola le rhéteur latin, l'homme qui bâtit, comme Cicéron Branquebalme, des aqueducs romains. La *Cloaca Maxima*, rectifierait M. Daudet. Mettons un aqueduc d'eau bourbeuse. Jaurès, Gasquet, ont appartenu à ce Midi, et ils ont littérairement souffert du déclassement des valeurs oratoires depuis un demi-siècle. M. Carrère, critique orateur, aime les écrivains orateurs. Le beau courant oratoire de son livre nous le fait lire, d'un bout à l'autre, sans un moment de fatigue ; toute son étude sur Flaubert le Viking est un morceau entraînant et éclatant, qui eût ravi Taine, et que les flaubertistes auraient bien tort de négliger.

On doit en dire autant, à plus forte raison, de M. Daudet. On peut faire des reproches à sa critique, et je n'y manquerai pas, mais pas en tout cas celui d'être ennuyeuse. Elle nous amuse comme un roman, et il se voit que M. Daudet s'est amusé à l'écrire plus peut-être qu'à écrire un roman. Quand il nous annonce que ses études seront « d'une complète objectivité » et qu'il ne nous dira pas : « j'aime ou je n'aime pas ! », nous nous contentons de « zuzer un peu » ce que nous lirions si elles étaient subjectives et si elles nous exposaient bonnement les amours et les haines de leur auteur ! Le titre

donné par Zola à des essais critiques : *Mes Haines*, pourrait flamboyer à bien des pages de M. Daudet. Il hait en Victor Hugo une idole de la démocratie, en Zola l'homme de l'affaire Dreyfus, et il ne se prive pas de le dire. Mais on aurait grand tort de voir dans sa critique seulement une critique de journaliste politique. Elle se rattache surtout à ce qu'on pourrait appeler la critique artiste, la critique telle qu'elle naît, très vivante, très pittoresque, très primesautière, dans des milieux d'artistes. Ecrite en une langue parlée, mobile, imagée, savoureuse, fraîche, elle est déposée par une tradition orale qui date d'une soixantaine d'années, celle qui a pris corps dans le grenier d'Auteuil, ces conversations des Flaubert, des Goncourt, des Daudet, des Zola, des romanciers naturalistes, toute cette critique animée que nous puisons joyeusement, à pleines mains, dans la correspondance de Flaubert et dans le journal des deux frères (vivement la suite !). Critique qui, différant tellement de la critique livresque, de la critique universitaire, vit avec elle, au foyer littéraire, comme le chien et le chat, — comme chien et chat : mais il faut bien à la critique, comme à tout, une droite et une gauche, un Nord et un Midi hostiles.

Cette tradition formelle n'implique pas une tradition d'idées, elle l'exclûrait plutôt. Dans un tel courant les idées se renouvellent vite, vieillissent vite, les générations littéraires se pressent et se renversent. M. Daudet, qui a toujours besoin de penser, de parler, d'agir, d'exister contre quelqu'un, s'est formé contre ces mêmes écrivains du Grenier dont sa critique continue la conversation. Il n'est arrivé à son style parlé d'aujourd'hui qu'après s'être essayé, dans ses premiers romans, à l' « écriture » des Goncourt. Il a déclassé violemment l'esthétique de Flaubert. Il ne traite du pilier de Grenier qu'était Zola que comme il ferait d'un wagon de poissons garé pendant quinze jours au gros soleil. Et précisément par là il s'incorpore d'autant mieux à ce cercle, à cette suite tumultueuse d'histoire littéraire, où ont vécu des passions littéraires, où se sont formées, comme chez les peintres de la Renaissance, des haines et des sympathies d'atelier. Quand on consacrera à M. Daudet l'étude impartiale et attentive qu'il mérite, il faudra voir s'il ne s'expliquerait pas un peu comme un type d'écrivain porphyrogénète.

J'emploie le mot au sens où Saint-Simon parle des bourgeois porphyrogénètes, des dynasties ministérielles de Colbert, de Le Tellier, de Phélypeaux. Ces familles littéraires, si exceptionnelles autrefois, n'apparaissent guère de façon courante qu'après 1850 — littérature fraternelle type Goncourt, littérature héréditaire type Dumas. Elles constituent aujourd'hui un cas assez fréquent pour qu'il soit temps d'en faire la psychologie particulière. Sous ce titre de *Pophyrogénètes* je vois assez bien le curieux roman ou le livre intéressant de critique qu'on écrirait. M. Daudet lui-même, depuis *Hæres* jusqu'à l'*Heredo* a été attiré là comme par un problème personnel. Né dans l'ombre des statues, il en est évidemment sorti, mais les gouttes de cette ombre se mêlent encore à son soleil.

*
* *

Critique du Midi d'une part, critique par tradition d'artiste et de Grenier d'autre part (il existerait de même, chez tels ou tels, une critique de salon et une critique de café, l'une et l'autre méritant attention), M. Daudet s'affirme des deux côtés critique anti-romantique. Mistralien il estime que le romantisme n'est pas de chez nous, — dans l'espace. Familier des écoles artistiques (ou plutôt d'une école), il juge que le romantisme n'est plus à la page, — dans le temps. Et depuis 1850 il est ordinaire que toute doctrine littéraire s'arbore comme une réaction contre le romantisme, mais que chacune de ces réactions soit accusée par la réaction concurrente ou la réaction suivante d'être elle-même une réaction romantique. Je n'irai pas analyser chez M. Daudet ce que M. Benda a appelé le romantisme de la raison. Il est exagéré de crier : au romantique ! devant tout ennemi passionné du romantisme. Il y a ce fait beaucoup plus clair et plus simple. Notre Midi n'est pas romantique. Nos écrivains méridionaux, qui vivent à Paris, sont toujours quelque peu imprégnés de romantisme, mais ils le portent avec une mauvaise conscience. Ils y voient — ce qui est en partie exact — une nature commune avec le nord anglo-saxon et germanique. Ils veulent nous défendre, ce qui part d'un bon naturel. Ils se croient investis d'une mission *otement* civilisatrice, et nous les écoutons volontiers. Ils veulent

une Cannebière à Paris. Comme ils sont souvent éloquents et charmants, nous nous laissons séduire par eux, et un bon Tourangeau comme Jules Lemaître en arrive à écrire son article comique sur les *Littératures du Nord.* La question nationale des Bastions de l'Est vient encore compliquer la question intellectuelle et esthétique, et cela oblige les ducs de Lorraine à toute une diplomatie compliquée. Et moi-même qui aime le romantisme et qui aime le Midi, qui les aime jusque dans leurs exagérations, je ne laisserais pas d'être assez embarrassé, comme le petit Sylvestre Bonnard entre l'oncle demi-solde et le vieux chouan, ayant à ma table ces deux ennemis, si la bouteille n'était là pour faire la liaison.

Je dis la bouteille. M. Daudet termine ainsi son article sur Victor Hugo : « La remise au point de cette renommée tapageuse mesurera la sagesse nationale et nous épargnera peut-être des crises inutiles. Car le romantisme a parfois d'éclatantes couleurs, mais la fausse oronge aussi ; et elle tue. » Avant-hier, je lisais dans l'*Action Française* un article fort bien pensé et encore mieux écrit, appelant tous les *recte* et les *optime*, où M. Daudet défendait puissamment le vin contre les attaques insidieuses des buveurs d'eau. Un de ceux-ci ayant essayé un jour de le convaincre que le vin empoisonnait, M. Daudet, paraît-il, éclata d'un grand rire olympico-rabelaisien, et le tint avec raison pour fou. Fou, je crois, comme celui que présentait un employé du directeur, chargé de faire voir l'asile à un médecin : « Figurez-vous que ce malheureux se croit Jésus-Christ ! » Le visiteur convenait en effet que c'était une grande folie, mais point rare. « Et ce n'est pas tout ! continuait le *cicerone.* Savez-vous à qui il vient raconter cela ? A moi, qui suis Dieu le Père ! » L'interlocuteur hydrophile de M. Daudet s'adressait peut-être à Dieu le Père, je veux dire à un parti-pris du même tonneau que le sien. Ceux que le romantisme tue sont, comme ceux que le vin tue, des gens déjà tués un peu, dirait Ubu. Les noms des poètes romantiques ressemblent à des noms de crus, et nous disons la *Légende des Siècles* comme on dit la Romanée. « Cela tue ! » crie M. Daudet horrifié. Irai-je dépasser le vocabulaire d'injures qu'adresse, et parfois qu'encaisse, M. Daudet, et qualifierai-je le romanticophobe des *Œuvres dans les Hommes* de buveur d'eau ? Soyons modérés ! Il

y a beaucoup de remarques pychologiques fort justes dans son article sur Victor Hugo. Je dirai même que l'article est juste par tout ce qu'il affirme et faux par tout ce qu'il nie. Quand M. Daudet s'étend avec indignation sur l'avarice de Hugo, sa luxure, son orgueil, ses imaginations dévergondées, l'objet de son indignation ne me gêne pas plus que son indignation elle-même. Nous ne voyons pas, ou voyons mal, ces vices quand nous les avons : faisons donc le même crédit au génie. Lui, au moins, ne les gaspille pas comme nous, inutilement. Il fallait probablement tout cela pour donner un Hugo, il fallait tous ces aliments humains à ses fameuses cent vingt-huit dents, ces métaux pour forger cet airain de Corinthe :

Et rapportant ce bronze à la Rome française,
Il disait aux fondeurs penchés sur la fournaise :
En avez-vous assez ?

L'orgueil pharaonique de Hugo est incorporé à un visage de notre poésie comme l' « orgueil pharaonique » de Louis XIV l'est à un visage de la France. Nous voyons assez bien les chemins de liaison pour nous rendre compte que le génie hugolien n'eût pas existé sans ces rançons passionnelles, que la fournaise eût mal flambé sans ce charbon. (Si M. Daudet avait plus de charité et s'il disait son *Pater* en entier, son style y perdrait sans doute. Et Dante...) Le *Satyre* est là comme Versailles est là. Chéops manquait probablement d'humilité. Mais avec un grain d'humilité il n'eût pas bâti sa pyramide, et nous sommes tout de même heureux que sa pyramide existe.

Il y aura bientôt cent ans qu'un académicien classique proclamait que le romantisme n'est pas une doctrine, pas un art, mais une maladie. Il serait beau de célébrer joyeusement le centenaire prochain de cet apophtegme, qui a eu la vie dure. Ce qui a la vie plus dure encore c'est le malade. Le jour où notre arrière-grand-père romantique nous chantera, le verre en main :

Amis, je viens d'avoir cent ans !

autant qu'aux cent ans qu'il aura vécu, songeons aux cent médecins qui l'auront condamné, aux croque-morts toujours déçus qui l'attendent derrière la porte.

ALBERT THIBAUDET

CHRONIQUE DRAMATIQUE

Théatre du Vieux-Colombier : *Les Plaisirs du Hasard*, comédie en 4 actes, de M. René Benjamin.

Il était deux heures moins le quart. Je sortais du Mercure pour aller à la répétition générale du nouveau spectacle du Vieux-Colombier. Je venais de tourner de la rue de Condé dans la rue Saint-Sulpice... Je ne dirai pas de mal de la rue Saint-Sulpice. Certes, elle n'est pas au nombre des rues charmantes ou pittoresques de ce quartier de la rive gauche compris entre le boulevard Saint-Michel et la rue du Bac, et les quais et la rue de Vaugirard. Elle ne vaut pas, même de bien loin, la rue de Seine, la reine, ou peu s'en faut, des rues de la rive gauche, la rue Mazarine, la rue Guénégaud, la rue Bonaparte dans la partie comprise entre les quais et Saint-Germain-des-Prés, la rue de l'Odéon ou la rue Jacob. Elle ne vaut même pas la rue de Savoie, la rue Cardinale, la rue Férou, la rue Servandoni, ou ce qui reste de la vieille rue de Varennes. Mais elle est charmante et presque pleine d'agrément quand on la compare à la hideuse rue de Rennes, au déplaisant boulevard Raspail, à l'affreux boulevard Saint-Germain, au répugnant boulevard Saint-Michel. Voilà des voies où je ne voudrais pas habiter, m'y offrirait-on pour rien le plus bel appartement. J'aime dans une rue de Paris l'intimité, le passé, la diversité. Les voies que je viens de dire, j'ai l'impression, quand on y habite, qu'on doit s'y sentir chez soi comme dans la rue.

Regardez un peu la rue Saint-Sulpice quand vous y passerez. Elle a, je m'exprime peut-être mal, des attraits personnels et des attraits de perspective. Qu'on l'a regarde d'une extrémité ou de l'autre, la vue est charmante. De la rue de Condé, où

elle commence, c'est, à l'autre bout, passé la muraille noirâtre de Saint-Sulpice, l'éclaircie soudaine de la place Saint-Sulpice, comme un grand espace de lumière. Quand on la regarde de la place Saint-Sulpice, elle semble fermée, à l'autre extrémité, par le côté gauche de la rue de Condé et la vieille maison élégante et sobre, aux hautes fenêtres garnies de glycines, au rez-de-chaussée de laquelle la papeterie Gallin-Fuzelier a ses magasins. Parcourez-la maintenant dans sa partie la plus agréable, celle comprise entre la rue de Condé et la rue de Tournon. A gauche, un serrurier, une crémerie, un rétameur, un antiquaire, une fruiterie, une herboristerie, un marchand de cuirs, un autre antiquaire. Il y a même, au numéro..., au premier étage, une Madame X..., qui fait, de dix heures à sept heures, des massages sur lesquels la confusion n'est pas possible. J'ai appris cela tout récemment, en lisant par curiosité une petite feuille qui fait sa spécialité de ces annonces, et, l'autre matin, comme je passais dans la rue, j'ai vu entrer là l'écrivain..., qui me connaît moins que je le connais, et qui ne se doutait guère que je le regardais. Encore un qui n'a pas dû faire un bon mariage pour qu'il ait ainsi le besoin de se faire masser d'aussi bonne heure.

Du côté droit, un libraire, un antiquaire, un deuxième antiquaire, une fruiterie, une lingerie, une teinturerie, une boutique de vieux étains, une autre teinturerie, dans laquelle il y a un chat siamois gâté comme un enfant et qui se prélasse dans la montre, au milieu des dentelles et des étoffes. Il y a quelque temps, j'ai vu, chez ce deuxième antiquaire, une vieillerie que j'ai bien failli acheter. C'était un théâtre en carton, dans le genre de ceux qu'on fait comme jouets pour les enfants. Il n'était pas laid, toutes ses couleurs un peu fanées. J'ai été arrêté par le prix que je pensais qu'on me ferait et par la scène mythologique que représentaient les personnages qui le garnissaient. Je n'ai aucun goût, en effet, pour la mythologie ni pour tout ce qui touche à l'antiquité. Je me moque complètement des Grecs et des Romains et de ce que pouvaient faire et penser tous ces gens-là. J'aurais voulu une scène de la comédie italienne ou des personnages de notre théâtre comique. N'est-ce pas dans un livre de M. Henri de Régnier que j'ai lu qu'on trouve quelquefois, en Italie, chez des antiquaires, de ces

théâtres de marionnettes du temps de l'Italie heureuse, fantasque et masquée, l'Italie de Goldoni, de Gozzi, de Da Ponte et de Casanova ? Je deviendrai peut-être plus riche un jour ? Il faudra que je prie un ami voyageur de me rapporter un de ces théâtres. Un théâtre où je serais seul ! Des acteurs muets ! L'imagination des spectacles charmants qu'il donna en d'autres temps, pour des spectateurs dont la vie était toute diversité et toute gaieté ! Cela me consolerait des théâtres réels où il me faut passer tant de soirées.

Le reste de la rue Saint-Sulpice, de la rue de Tournon à la place, est d'un autre genre. Quelques boutiques sans intérêt et on arrive à ces étonnants magasins consacrés aux attributs de la religion : livres, chapelets, chemins de croix, statues et statuettes de toutes tailles et de tous genres, dont ce quartier a la spécialité. Vous connaissez ces étalages, ces scènes édifiantes composées de personnages groupés devant des fonds de toile peinte. Qu'on ne s'étonne pas de me voir en parler ici. C'est encore du théâtre et c'est ma partie. Je m'arrête quelquefois devant ces magasins. Je regarde ces statues, généralement grandeur nature, et peintes, qui représentent le Christ, la Vierge et les saints les plus importants. Ce qui me surprend, c'est de les voir souvent changer chacun de physionomie et d'allure suivant le magasin qui les exhibe. Ici, le Christ est blond, avec beaucoup de barbe, l'aspect d'un homme fait et solide. Là, il est brun, avec une barbe légère, et quelque chose de romantique et mal portant. Ici, la Vierge a un visage tranquille, avec de bonnes couleurs, des formes rebondies, l'air d'une bonne ménagère très terrestre. Là, elle est mince, pâle, diaphane, les yeux alanguis, l'attitude lasse et précieuse, on croirait vraiment qu'elle va s'envoler. Il en va de même pour les saints, que chaque marchand expose dans un modèle de son choix. Je me rappelle, en regardant tout cela, le mot de Lichtenberg : « Les saints en bois sculpté ont plus fait dans le monde que les saints vivants. » C'est fort vrai et cela donne une belle idée de l'intelligence humaine. Mais encore faut-il pouvoir s'y reconnaître et ne pas avoir sa confiance mise en déroute par de pareils avatars. Songez à tous ces dévots et dévotes qui vont s'agenouiller devant ces statues et qui prient les uns un Christ brun, une Vierge en bonne santé, les autres

un Christ blond, une Vierge chlorotique, et, tous, des saints qui changent de physionomie suivant qu'ils sortent d'une boutique ou d'une autre. On devrait faire plus attention à ces différences et les éviter. Elles sont dangereuses et font entrer le doute dans l'esprit. La religion n'a-elle pas assez de mystère ? Qu'on ait au moins quelque certitude dans le domaine physique. A moins que l'Eglise, qui s'y connaît mieux que moi, ne soit assurée que le vrai fidèle ne réfléchit jamais et n'examine rien et se contente de prier les yeux fermés autant que l'esprit. Une chose que je regarde aussi, quand je passe devant ces magasins, ce sont ces images imprimées qui représentent des personnes décédées. Une petite légende placée au bas invite à prier pour elles, que le Seigneur a reçues en son sein. On a là comme un petit musée de dévots et de dévotes qui ont réalisé leur rêve, paraît-il, et ont vu leurs prières exaucées. Ils ne sont généralement pas très séduisants, ces habitants du Paradis. Ils ont des figures revêches, pincées, médiocres, égoïstes et quelque peu sournoises. Mauvaise réclame pour les vertus chrétiennes, si elles vous donnent de ces visages. C'est André Gide, je crois bien, qui a dit qu'un homme vaut selon l'inquiétude qu'il a en lui ? J'en suis désolé. Je n'ai vraiment aucune inquiétude d'aucune sorte. Je suis on ne peut plus terre à terre, enfoncé dans l'épaisse matière. Aucun au-delà ne me tourmente et je suis au contraire solidement assuré sur ce point. Je sais que je mourrai tout entier et je n'attends rien de rien. En un mot, le mécréant accompli, n'en déplaise aux amateurs de chimères. Mais j'y pense chaque fois qu'en passant je regarde les images de ces élus, si j'avais quelque inquiétude touchant la suite de cette vie terrestre, ce serait bien d'aller au Paradis et de m'y trouver en société avec tous ces honnêtes gens.

Je venais donc d'entrer dans la rue Saint-Sulpice pour me rendre au Théâtre du Vieux-Colombier. J'avais jeté un coup d'œil, en passant, chez l'antiquaire, pour voir si le théâtre en carton était toujours là et je venais de faire rentrer chez lui un chat de boutiquier qui se promenait imprudemment sur la chaussée. A ce moment, j'aperçus sur l'autre trottoir, venant en sens contraire de moi, mon ami André Billy. Tout le monde connaît André Billy. C'est un garçon grand, blond, à lunettes, les cheveux bouclés, toujours vêtu de

clair, à la marche décidée, qui traîne dans tous les quartiers de Paris, fait le gourmet dans des restaurants curieux, court les femmes et commence à prendre du ventre. Son nom n'est-il pas charmant ? Un nom de cirque, un nom de clown. « Hip ! Billy ! » (il faut prononcer sans mouiller les l, comme dans : balle). Avant de le connaître, je prenais ce nom pour un pseudonyme plein de fantaisie. C'est André Billy qui a commencé ma réputation, du temps qu'il rédigeait les Echos à *Paris-Midi*. Il avait sans cesse des anecdotes à raconter sur mon compte et me prêtait plus d'esprit que je n'en ai réellement. Il a publié plusieurs romans : *Bénoni*, *La Dame à l'arc en ciel*, *La Malabée*, *Ecrit en songe*, *Barabour ou l'Harmonie universelle*, un livre sur *Paris vieux et neuf* illustré par Huard, quelques livres d'observations parisiennes : *Scènes de la vie littéraire à Paris*, *la Guerre des journaux*. Voilà plus d'un an que j'attends le petit volume sur Guillaume Apollinaire que doit lui éditer la Sirène. C'est un écrivain vivant, prompt, clair, très observateur. Il ne lui manque qu'une chose, selon moi : un peu plus de réflexion et un peu plus d'application. Il se dépêche toujours trop, comme tous les gens de plaisir. Il n'a pas l'air de se douter des avantages qu'on retire de revoir un peu ce qu'on écrit du premier jet et qui fait qu'on améliore toujours un peu. Il tient la critique littéraire à *L'Œuvre* et rédige de petits articles quotidiens au *Petit Journal*. Il pourrait là soutenir souvent et utilement la cause des animaux et ne le fait jamais, ce qui me fait en secret l'accabler de reproches et lui en vouloir pour son indifférence. Je ne l'avais pas vu depuis plusieurs mois. Il m'aperçut en même temps. Nous nous rejoignîmes et comme je lui demandais où il allait, pour se trouver dans ce quartier, j'appris qu'il allait comme moi au Vieux-Colombier. « Vous prenez un singulier chemin, lui dis-je, car vous lui tournez le dos. — J'ai le temps, me répondit-il. Je flâne un peu. Je regarde chez les antiquaires, s'il n'y a pas quelque vieux meuble... — Comme on voit que vous êtes encore jeune, lui dis-je en riant. Vous pensez encore à acheter des meubles. Voilà une pensée que je n'ai plus guère. » Et comme il riait à son tour : « C'est vrai, continuai-je. Je ne me sens guère de goût à faire des achats de ce genre. Il est trop tard. Ma vie aura été ainsi faite que les choses me faisaient envie

quand je ne pouvais les acheter et qu'elles ne me disent plus rien maintenant que je pourrais les avoir. Le fauteuil sur lequel je me repose, dans mon cabinet, est tout défoncé. La chaise sur laquelle je m'assieds pour écrire a un montant de son dossier cassé. Le sommier sur lequel je couche est bien fatigué. Mes livres, mes papiers, s'empilent les uns sur les autres, sur une vieille commode, et je dois souvent renoncer à lire plutôt que de déranger tout cela. Eh ! bien, je m'en contente. C'est assez bon pour finir ma vie. Ce serait folie d'acheter maintenant des choses dont je jouirais peut-être si peu. Je n'ai plus de goût, je ne me sens plus d'attrait que pour l'inutile, le superflu, ce qui fait uniquement plaisir. Ce qui est utile me fait horreur. Et encore, ce superflu qui me fait plaisir, aussitôt que je l'ai je m'en moque... » Nous marchions tous les deux vers le théâtre et Billy me donnait de ses nouvelles, depuis si longtemps que je l'avais vu. J'appris ainsi qu'il vient de terminer, avec Jules Bertaut, une pièce sur Balzac, ayant pour titre le nom même de l'écrivain et montrant celui-ci au milieu des personnages de son œuvre. On connaît l'histoire de Balzac avec la duchesse de Castries, qui lui servit de modèle pour la duchesse de Langeais. La pièce le montre aux prises avec elle. Il a pour rival le baron du Tillet, qui l'emporte. Il est ruiné dans l'affaire Nucingen, saisi, vendu, arrêté et conduit à Clichy. En un mot, une idée curieuse, consistant à donner aux héros du romancier la même réalité qu'à lui-même. Comme j'en faisais compliment à Billy : « Mais dites donc, me dit-il, vous savez que nous devons toujours écrire une pièce ensemble. Quand vous déciderez-vous ? » C'est vrai. Voilà plusieurs années que nous avons fait le projet d'écrire une pièce tous les deux. Sur quel sujet, avec quels personnages, dans quel ton, nous ne le savons guère ni l'un ni l'autre. Dans ma pensée, c'était un petit acte, sur un sujet libertin, pris dans la réalité. Je voyais trois personnages : un mari, une femme, un amant, dans un petit milieu bourgeois. J'avais les premières répliques et celles de la fin. Dans ma pensée, Billy ferait le reste. J'y ai renoncé. Je me méfie du théâtre, depuis que j'ai vu tant de pièces, et j'ai profité de notre rencontre pour le dire à Billy. « C'est trop difficile, mon cher. On risque trop de se

tromper. On écrit sur le papier des choses qu'on trouve drôles. On est sûr d'être spirituel et piquant et d'amuser ses spectateurs. Et quand on entend tout cela sur la scène, rien n'est plus drôle du tout ni spirituel, mais long, ennuyeux et fatigant. J'ai acquis quelque réputation comme critique dramatique. C'est assez drôle, je le reconnais. Je ne suis pas pressé de la compromettre en me transformant en auteur à insuccès. »

Je ne me doutais pas que la pièce de M. René Benjamin : *Les Plaisirs du Hasard*, allait si bien me donner raison. André Billy placé loin de moi, je le retrouvais à chaque entr'acte. « Eh ! bien, qu'en dites-vous ? lui disais-je. Vous voyez ce que je vous disais tout à l'heure. M. René Benjamin a certainement cru qu'il écrivait une chose très drôle, débordante d'esprit, neuve, de la plus haute fantaisie. L'effet sur le public ne faisait certainement pas de doute pour lui. Il a même dû s'amuser beaucoup en écrivant sa pièce. Le résultat ? Un mot drôle de temps en temps, noyé dans des longueurs. Un comique qui ne porte pas, pour être trop forcé. Une fantaisie qui apparaît trop inventée. Un personnage principal qui devrait plaire et qui agace par sa prétention à être un personnage unique. En tout, une pièce qui devrait amuser et qu'on trouve interminable. Et vous ne pouvez pas dire, quand je parle ainsi, que je le fais en critique de parti-pris, en homme difficile. Vous pouvez juger comme moi, et voir que toute la salle pense de même. La pièce de M. René Benjamin est une excellente leçon. Faites du théâtre si vous voulez, mon cher Billy. Moi, je préfère continuer à juger les pièces des autres et à me garder d'en écrire. »

J'aurais pu écrire une chronique beaucoup mieux sur la pièce de M. René Benjamin. *Les Plaisirs du Hasard !* C'est un si beau titre ! Ce sont aussi les plus beaux plaisirs. Le hasard lui-même en a décidé autrement. On n'est pas brillant tous les jours.

MAURICE BOISSARD

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

QUATRE-VINGT-UN CHAPITRES SUR L'ESPRIT ET LES PASSIONS, par *Alain* (Camille Bloch).

Ces notes d'un philosophe ont naturellement un caractère plus abstrait et plus schématique que les autres propos d'Alain. Elles laissent une impression fort originale : Alain, comme la plupart des philosophes, ne parle jamais de lui, et cependant, quand il écrit, nous nous sentons beaucoup plus en présence du sujet qui pense que de l'objet qui est pensé. La pointe de son discours dessine une figure de philosophe plutôt qu'une philosophie, plutôt surtout que de la philosophie. Quand on a fini le livre, on sait bien qu'on a pensé avec l'auteur, mais on sait assez mal ce qu'on a pensé. On a eu avec un homme intelligent, et surtout vivant, une conversation excitante, mais dont il ne reste guère que cette excitation même. — Guère ? Que vous faut-il donc ? Socrate n'en laissait pas davantage. — C'est vrai. Mais Alain est peut-être plus anguleux que Socrate, et surtout plus dogmatique. Il a bien raison de dire, dans son avant-propos, que les polémiques ne m'instruisent pas. Ne faudrait-il pas en excepter les polémiques qu'on soutient contre soi-même, et qui instruisent au moins une personne ? C'est en celles-là que Socrate était maître. Alain ne cherche pas l'assentiment d'autrui, et c'est une force. Mais, dans une de ces belles et robustes solitudes d'esprit à la Suarès, il est, comme il le dit dans son épigraphe, le dieu qui géométrise. Il est philosophe comme Suarès est poète. « Si ce livre, écrit-il, tombait sous le jugement de quelque philosophe de métier, cette seule pensée gâterait le plaisir que j'ai trouvé à l'écrire, qui fut vif. » Il ne faudra donc pas qu'il soit lu et jugé par M. Chartier. Ces

quatre-vingt-un-chapitres me paraissent tous l'œuvre d'un philosophe de métier, et de métier habile. Il existe évidemment une philosophie sans métier, chez les mystiques par exemple. Mais nous reconnaissons le métier de philosophe en Alain comme nous reconnaissons celui de marchand drapier en le père de M. Jourdain, expert en draps et qui en cède pour de l'argent. Je sais bien que pour être philosophe il faut dépasser le métier de philosophe (dans un pénétrant Eloge de Descartes, Alain désigne discrètement du doigt une des lignes par lesquelles on le dépasse, « encore solitaire lorsqu'il parle... »). Mais on ne le dépasse que si on l'a, et, une fois qu'on l'a, certain automatisme nécessaire empêche qu'on le dépasse complètement. Et dire qu'en le lisant on pense plus au philosophe qu'à la philosophie, c'est vraiment faire l'éloge d'Alain comme Alain a fait celui de Descartes.

ALBERT THIBAUDET

*
* *

OVIDE, POÈTE DE L'AMOUR, DES DIEUX ET DE L'EXIL, par *Emile Ripert* (Colin).

Sous ce titre un peu grandiloquent, M. Ripert consacre une étude littéraire à un poète dont on ne parle d'ordinaire qu'avec une tiède bienveillance. On lui reconnaît le mérite d'une double facilité : facilité, pour lui, de ses vers qui paraissent se faire tous seuls ; facilité, pour nous, d'un latin dans lequel autrefois, dès notre cinquième, nous entrions de plain-pied. Joignons-y le mérite d'avoir traité d'admirables sujets. Ayant rêvé sur les *Métamorphoses*, que M. Ripert compare aux *Mille et une nuits*, il m'est arrivé une fois de commencer à les lire : elles parlaient plus à mon imagination avant qu'après. Ce qui nous plaît dans les *Amours* et *l'Art d'Aimer* c'est Rome au siècle d'Auguste plutôt qu'une vraie source de poésie amoureuse. M. Ripert s'est efforcé de mettre le plus haut possible le poète sur lequel il écrivait un livre. Il a réussi surtout à écrire ovidiennement toutes sortes de choses ingénieuses, à faire d'aimables comparaisons (il a une bien jolie page sur le jardin de La Fontaine) et à bâtir pour Ovide un tombeau qu'il eût aimé. Il me permettra seulement de trouver tout à fait insoutenable sa manière de traduire les vers latins en vers blancs : l'hexamètre suivi d'un décasyllabe, forme barbare que n'a pratiquée aucun

poète français, ressemble à tout, sauf à un distique latin. De sorte que dans ce livre si agréable à lire, ce qu'on se garde de lire c'est Ovide lui-même, ou ce qui nous est donné pour Ovide. — Une petite question amusante. A la page 17, il nous est dit qu'à Rome on demandait aux élèves, dans leurs dissertations « s'il était possible de creuser un port à Ostie, de dessécher l'isthme de Corinthe ». Dessécher un isthme ? Je me demande si par hasard M. Ripert n'aurait pas emprunté son renseignement à un auteur qui aurait traduit, sur un texte que j'ignore, *secare Isthmum* par *dessécher l'Isthme !* Le percement de l'isthme de Corinthe, que commença Néron, était, dès le temps d'Auguste, à l'ordre du jour des travaux possibles, et il était naturel qu'il servît de matière à discours, comme le percement de l'isthme de Suez au temps des Saints-Simoniens. Si ma supposition est vraie, la crise du latin ne date pas d'aujourd'hui !

ALBERT THIBAUDET

LA POÉSIE

VOCABULAIRE, poèmes, par *Jean Cocteau* (La Sirène).

Arbre, bocal d'oiseaux, feu de bengale
entre les îles
Le soleil fait chanter les tramways dans la ville
Le ciel est un marin assis sur les maisons...

Tiens, dites-vous, j'ai déjà lu ça quelque part. Parbleu ! il n'est pas une revue nouvelle, typographiquement costumée en nature morte cubiste, qui ne tienne à honneur de recueillir des traits de sensibilité aussi ingénieux. Tous les birbes barbus qui lamentent, à la terrasse de brasseries désuètes, le bon temps des glaïeuls symboliques et les femmes à bandeaux plats des générales de l'Œuvre, vont bientôt, touchés par la baguette de l'enchanteur nocturne Paul Morand, faire semblant de croire, comme mon ami Mac-Orlan lui-même, que les trolleys servent à tenir les tramways en laisse. — Alors *Vocabulaire* est un catalogue de gentillesses dans le goût dada-centre-gauche ? — Pas le moins du monde. Voici le poème-programme qui termine le recueil :

France gentille et verdoyante
Qui fait les femmes et le vin
Comme on en chercherait en vain
Sur toute Europe environnante,

Si je te chante à ma façon
Chacun se détourne et me moque
Mais un jour arrive l'époque
Où l'oreille entend la chanson.

Guillaume Apollinaire dans *Calligrammes* avait déjà pincé cette corde-là, renouvelant, avec une grâce modeste et subtile, le petit chantage bien connu : « Mais on a dit ça de Manet... » De combien de milliers de méchants tableaux ne sont-ils pas responsables, les jurés qui refusèrent Corot !

Tel qui jadis me voulut mordre
Voyant ma figure à l'envers,
Comprendra soudain que mes vers
Furent les serviteurs de l'ordre.

Evidemment l'ordre est à la mode. Mais ici, M. Jean Cocteau va, comme on dit, un peu fort. Ce n'est pas lui qui sert l'ordre, c'est l'ordre qui le sert et quand il pastiche Malherbe (le Malherbe des Larmes de Saint-Pierre), il est évidemment plus à l'aise que dans l'avion du *Cap de Bonne-Espérance*, et déguisé en pilote de la nouveauté.

Sans être tenté pour cela de « mordre » M. Jean Cocteau, je me plains non pas d'avoir vu sa figure « à l'envers », mais de ne l'avoir vue que très rarement, cachée qu'elle était sous des masques où je croyais reconnaître l'un ou l'autre Rostand, Mme de Noailles, Apollinaire, Max Jacob, un Homère nègre inventé par Paul Guillaume...

« Sous le bénéfice de ces réserves », comme disent les conférenciers gênois, nous sommes prêts à déclarer que l'uniforme de l'armée de l'Ordre sied parfaitement à M. Cocteau. Qu'il se permette une certaine fantaisie dans la tenue, nul n'y trouve à redire, mais qu'il n'aille pas coudre prématurément sur ses manches les étoiles de général. Nous croirions le voir encore en chef d'orchestre ou en meneur de jazz. Il vaut mieux que cela, et *Vocabulaire*, son dernier livre, est aussi le meilleur, celui où il a mis le plus de lui-même. Et voici des vers que personne ne lira sans un vif agrément :

Les cheveux gris, quand jeunesse les porte,
Font doux les yeux et le teint éclatant ;
Je trouve un plaisir de la même sorte
A vous voir, beaux oliviers du printemps.

La mer de sa fraîche et lente salive
Imprégna le sol du rivage grec
Pour que votre fruit ambigu, l'olive
Contienne Vénus et Cybèle avec.

Tout de votre adolescence chenue
Me plaît, moi qui suis le soleil d'hiver
Et qui, comme vous, sur la rose nue
Penche un jeune front de cendres couvert.

Surtout que M. Cocteau n'aille pas découvrir Moréas. Si je ne savais que *l'Endroit et l'Envers* a été récité à la Comédie Française je serais un peu inquiet d'entendre le poète s'écrier :

Qu'importent le soleil et les marbres de Grèce

à la manière d'un lauréat du prix Archeon-Desperouse. « L'Ordre » n'en demande pas tant, nous non plus.

ROGER ALLARD

*
* *

ANDROLITE, par *J. Portail,* dessins d'*A. Favory* (Ed. de la Charmille).

Tout rompu et tout lyrique que soit le vaste poème de M. J. Portail, il forme à proprement parler une épopée. Le sujet n'en est rien de moins que l'éclosion et la déchéance de la civilisation humaine, en un lieu précis, au pied d'une montagne solitaire. Dieu de la plaine, vénéré par les premiers hommes, le mont protège la croissance des villages. La vie rustique germe à ses flancs, se développe, de l'enfance à la vieillesse, selon un rythme rude et monotone. Puis l'homme essaie d'atteindre plus haut ; les ermites fondent des confréries ; mais l'élan de la vie spirituelle retombe et fait place à d'autres ambitions. Sur les versants de la montagne s'ouvrent des carrières ; la ville se construit ; les forces de la vie moderne s'y déchaînent ; l'outrance et l'artifice s'exaspèrent, jusqu'à ce que, affolée par son excès, la puissance se retourne contre elle-même, la science détruise ce qu'elle a édifié et que la guerre ramène la mort et le silence là où l'orgueil de l'homme avait cru dresser une œuvre éternelle.

J'ignore si l'on saura beaucoup de gré à J. Portail d'avoir

subordonné le foisonnement de son imagination à ce plan général. Ces grandes synthèses ont toujours quelque chose de sommaire et de froid. Les exemples, les traits qui servent à illustrer une aussi formidable aventure paraissent nécessairement trop grêles, trop individuels, même si le héros en est « l'Homme ». Les quelques douzaines d'épisodes qu'on choisit font maigre figure de symboles. Ce raccourci d'histoire est trop simplet pour qu'on le prenne au sérieux, et il est trop insistant pour qu'on puisse l'écarter comme une convention sans importance. Mais, si persuadé qu'on soit de l'impossibilité qu'il y avait à mener à bien une entreprise comme celle de J. Portail, il faut convenir qu'un dessein aussi haut mérite de la considération. En ce temps d'impressionnisme poétique, on est reconnaissant envers ceux qui coordonnent leurs efforts et qui restent convaincus qu'il y a un ordre de beauté auquel on ne peut atteindre par une juxtaposition de simples fragments.

Plus peut-être que lui-même ne s'en rend compte, J. Portail s'est servi de la poétique, des tours de phrases, du répertoire d'images que, pour plus de simplicité, il faut bien nommer unanimistes. Parfois l'adhésion aux doctrines de l'ancien groupe de l'Abbaye est avouée ingénument, comme lorsque J. Portail montre les ermites

Chacun préférant
A l'agrégat
Et à la communauté
Des hommes solidaires
L'isolement
Du solitaire.

Je cite ces détestables vers parce qu'ils montrent à quel point, çà et là, l'auteur est encore pris dans la gangue des théories scolaires. Mais lorsque, spontanément ou par un effort de libération, son imagination s'engage sur un terrain qui est bien à lui, lorsque les abstractions font place à des termes plus sensibles et plus directs, le poème atteint parfois à une force, à une probité d'accent qui émeuvent. Il est difficile d'isoler un court passage, citons pourtant ce beau fragment consacré au cimetière du village :

Ame-et-corps sans biens
Ils abordaient un soir
Ainsi que des marins au port de la mort,
En étreignant étroitement dans leurs bras
Le pauvre mât de leur destin
Chu sur eux de tout son long
Comme un arbre scié,
Et la voile blanche de leur âme
Désormais repliée,
A la proue, leurs pieds harassés,
A la poupe, leur tête renversée,
— Elle autrefois, le gouvernail de la pensee —
Et pareil au mitan épanoui de la coque
Plus large et plus lourd en même temps,
Les bras pendant comme une paire de rames,
Les reins, la croupe, la taille,
Tout le milieu enfin du corps, centre et ventre,
Puissant, craquant, pesant comme un sac plein.

Il y a là de la vigueur, de la gravité, une harmonie voilée, un peu grise. En beaucoup de passages, une simplicité familière et virile, des images neuves, bien ajustées à ce qu'elles doivent évoquer. Parfois pourtant le désir d'atteindre à la force conduit J. Portail à l'emploi de termes trop forts, qui dépassent le sentiment vrai et par conséquent l'affaiblissent. On ne maintient pas, sans quelque fatigue, son attention éveillée jusqu'à la 334e page du second volume, car la mémoire paresseuse n'a guère de prise sur cette vaste coulée. Mais on serait coupable si l'on n'apportait pas à la lecture d'*Androlite* la persévérance à laquelle ce livre a droit.

De belles eaux-fortes de Favory ornent le poème et en reflètent bien l'esprit.

JEAN SCHLUMBERGER

*
* *

LA VERDURE DORÉE, par *Tristan Derême* (Emile-Paul).

Dans les poèmes que M. Tristan Derême dispersa en maintes plaquettes et qu'il réunit aujourd'hui en volume, il prend soin de nous avertir que « la tristesse et l'affliction les plus doulou-« reuses n'apparaîtront qu'ornées des claires guirlandes de

« l'ironie, qui est, on l'a dit, une pudeur, et qui est aussi une « rébellion et une revanche ». Il semble bien que ce souci d'éviter un étalage indiscret de sentiments trop intimes, crûment exprimés, ait conduit M. Derême à choisir une technique particulièrement industrieuse, et propre à traduire par les rythmes, par l'agencement des mots, ce désaccord perpétuel du poète avec ce qui l'entoure, comme avec soi-même. Ce désaccord n'est pas une invention du romantisme et Ronsard ne se voulait pas moins retranché du « populaire » que Chatterton. Mais il se gardait de prendre les choses au tragique et de donner à l'affirmation de la solitude intellectuelle un tour révolté. De même que Moréas par la noblesse et la largeur de son discours, le poète de *la Verdure Dorée*, par l'esprit de ses inventions verbales, par la richesse de sa fantaisie, adoucit un pessimisme qui pourrait paraître outré et une amertume dont on ne sentirait pas assez les motifs profonds.

Entre Toulet et Jean Pellerin la place de ce charmant recueil est toute marquée, mais Tristan Derême a su garder un ton d'ironie sentimentale qui fait parfois songer à Musset et qui lui appartient en propre aujourd'hui. ROGER ALLARD

*
* *

DÉBARCADÈRES, par *Jules Supervielle* (Editions de la Revue de l'Amérique Latine).

M. Jules Supervielle chante les pampas du Paraguay, les gauchos, les forêts vierges ou demi-vierges et toute cette Amérique du Sud si bleue sur les pages de nos atlas d'enfants. La poésie géographique a son défaut : l'exotisme. Celui de M. Supervielle est aimable. M. Supervielle n'abuse pas des mots barbares qui créent la « couleur locale ». Il reste un poète français qui trouve parfois des accents émouvants ou émus :

Dans l'heure mille et millénaire
Qui trempe au fond des temps secrets
Pour qui ces roses et ces pierres
Qui n'ont jamais désespéré ?

M. Supervielle abandonne souvent le beau jeu des vers et laisse sa muse en liberté. Je la préfère enchaînée et chantant ces vers mélancoliques :

Fuis l'horizon bruyant qui toujours te réclame
Pour écouter enfin ta vivante rumeur
Que garde maintenant de ses arcs de verdeur
Le palmier qui s'incline aux sources de ton âme.

Il arrive à M. Supervielle de creuser la mine Laforgue, mais les thèmes du Regret et de la Nostalgie sont toujours les plus beaux que puissent fleurir de leur souffrance et de leur inquiétude les poètes trop sensibles.

GEORGES GABORY

LE ROMAN

AH ! PLAISEZ-MOI..., par *René Boylesve* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

Voyez le charme d'un auteur. Il construit un livre au mépris de toutes les règles, et l'on tremble en songeant qu'il eût pu s'y soumettre. Il nous promet un drame, un crime mystérieux, qu'il est chargé de dénoncer : il nous donne des souvenirs, des portraits, des finesses d'analyse, des aperçus qui nous enchantent. Le crime n'y manque pas, c'est vrai ; on l'avait oublié. Il arrive à la fin, non comme le terme fatal auquel l'auteur a constamment songé, vers l'éclat dramatique duquel il a tendu toutes ses ficelles, mais comme le dernier élément capable d'éclairer « un cas intéressant touchant le cœur féminin » et de faire connaître à quelle extrémité tragique peut se porter une femme incapable et désireuse d'aimer, frappée au seuil de la vieillesse, de la pire déception, muée aussitôt en haine. Ce n'est pas ce crime qui nous intéresse, mais qu'il ait été possible, et comment il l'a été. Il ne se serait rien passé du tout, nous n'aurions pas été déçus. L'action ne converge pas vers ce dénouement, comme vers sa raison d'être ; mais, ce dénouement étant proposé à l'auteur et non choisi par lui, il y trouve prétexte à l'évocation d'un passé dont des lumières nouvelles éclairent tout à coup des coins entrés dans la pénombre, et à ces réflexions ingénieuses auxquelles un moraliste trouvera toujours plus de prix qu'à la mortelle tragédie qui les a mises en mouvement.

Et, si l'on considère ce livre, non plus comme un roman, mais comme la peinture exacte de l'ébranlement du souvenir,

accru de toutes les richesses que l'imagination y ajoute et que le jugement en extrait, si l'on accepte complètement la fable que l'auteur présente dans son prologue, l'œuvre, sous ce nouveau point de vue, se montre de proportions parfaites, et construite selon les meilleures règles, non plus du genre, mais de l'analyse intérieure.

Robert d'Egmont, qui eut, dans son beau temps, une grande réputation dans les milieux monarchistes de sa province, meurt, vers la cinquantaine, d'une façon mystérieuse, assassiné au coin d'un bois. Bien des années après, Mlle de Querrevégant, sa fille, ayant pris connaissance d'un carnet de notes griffonnées par son père, et qui éclairent singulièrement l'obscurité de ce trépas, l'apporte au romancier : « Vous allez écrire une fable. Elle ne sauvera aucun innocent, elle ne punira aucun coupable. Cependant, quand des faits iniques sont mis au net par un cerveau clairvoyant et juste, il me semble que la bonne cause y gagne. »

Boylesve a donc (admettons-le) connu Egmont dans sa jeunesse. On sent bien que c'est là son principal attrait, et qui lui mérite un portrait détaillé. Il aurait pu offrir dix autres apparences, conformes à son destin, ou même n'être crayonné que dans une esquisse indécise, sa place dans le drame n'eût pas été modifiée, ni son sort malheureux : il a beau être la victime, il n'est en somme qu'un comparse, porté au premier plan, non point précisément en vertu de son caractère, mais par le hasard malencontreux d'une rencontre tardive et d'une dérobade dernière devant une vieille chercheuse d'amour, en quête d'un émoi vainement poursuivi et qui croit reconnaître le seul homme capable d'en satisfaire l'appétit dans celui qui précisément s'est toujours refusé à tenter l'expérience. Mais, bien plus que comme victime, c'est comme témoin et comme évocateur des jours anciens qu'il intéresse l'auteur. Sur la toile du souvenir, tout à coup déroulée, il a sa place marquée, entre Laure, la grand'mère et Mlle Cloque. La meurtrière, Mme de Blou, y apparaît aussi, puisque cette femme, alors jeune, s'offrit, au cours de ses recherches, au potache Boylesve. Mais elle n'est pas mêlée aux autres personnages, elle n'a pas la même couleur, et, si elle surgit au milieu d'eux, c'est qu'une circonstance particulière la met en vedette et l'extrait de la foule où elle était perdue.

Les autres font partie du passé, lui donnent son caractère, ils sont inséparables du décor, qu'ils animent et qui les entoure, ils ont été peints en même temps que lui, on ne peut les dissocier, ou alors il y aurait une rupture d'harmonie, comme si l'on oubliait, en copiant le *Printemps* de Sandro Botticelli, d'y faire figurer une des nymphes dansantes. Tandis que, pour que Mme de Blou apparût nettement et fît saillie dans un cadre où jusqu'alors elle demeurait fort effacée, il a fallu une recomposition momentanée provoquée par un événement sensationnel, de même que, sous le porche d'une cathédrale, l'entrée solennelle du nouvel évêque fait appliquer ses armoiries peintes sur le tympan, sculpté au XIVe siècle. Si bien qu'elle seule joue son rôle réel, et manifeste qu'il s'agit non seulement d'évoquer une atmosphère de jeunesse, mais de préparer et d'expliquer un drame : parmi les personnages familiers elle tranche par sa nouveauté ou par sa récente importance, comme dans un théâtre de province, pour jouer une pièce qui entre dans son répertoire, un directeur perspicace et audacieux va chercher, parmi les figurants, une étoile inconnue et la met en vedette, au milieu des acteurs bien connus du public. Elle apparaît, de cette façon, non plus à sa place accoutumée, dans la pénombre de la mémoire, comme une maîtresse qui se propose sans être désirée, mais dans une lumière tardive, qui reçoit tout son éclat d'une révélation postérieure, comme si un vieux provincial apprenait, en lisant son journal, que Sarah Bernhardt, à quinze ans, jouait des bouts de rôle sur le théâtre de sa ville, où il était familier. Et ses démarches amoureuses, au lieu de demeurer un vague sujet d'étonnement, de satisfaction et d'ennui, se montrent comme le premier signe éprouvé, et récemment compris, d'un tempérament féminin, dont le dernier est le meurtre d'Egmont.

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

*
* *

LES THIBAULT, I. — LE CAHIER GRIS, par *Roger Martin du Gard* (Editions de la N. R. F.).

Dans *Jean Barois*, Roger Martin du Gard racontait toute la vie d'un homme, miroir et reflet d'une génération. Avec *Le Cahier gris*, il commence l'histoire d'une famille, la famille

Thibault, qui comprendra huit ou dix volumes. Il est impossible, après la lecture de ce premier épisode, de présager la suite du roman. Pourtant, un certain nombre de traits semblent déjà se dégager nettement ; celui-ci, en premier lieu : tous les personnages sont pleinement conscients, ils appartiennent à une élite, ils s'analysent, se jugent, font effort pour se diriger, ont une vie morale ; en second lieu, tout en restant très individualisés, chacun d'eux appartient à un type social connu, classé : un grand publiciste catholique, une fille de pasteur, un protestant libertin (dans le double sens du mot : le sens du XVII[e] siècle et celui d'aujourd'hui), un *Christian scientist*, un abbé pédagogue, etc..., de sorte que ce sont davantage des doctrines de vie qui se heurtent et s'affrontent que des passions individuelles qui jouent. Ce qui ne veut pas dire que cette première partie des *Thibault* manque de vie, de chaleur et de mouvement. Vie, chaleur et mouvement sont tout au contraire les qualités prinpales du *Cahier gris*. Mais sous le romancier, l'on sent le sociologue et le moraliste. L'émotion dominée, on trouve matière à discussion. Il y a là un danger certain auquel a presque totalement échappé dans cet épisode M. Martin du Gard, mais qui le guette sans nul doute. Le romancier ne doit être enchaîné par rien, surtout par aucun didactisme, et s'il peint la génération qui l'a précédée, la sienne propre et celle qui suit, il faudra que ce soit sans le faire exprès, ou du moins que le lecteur n'ait jamais l'impression qu'il l'a fait exprès.

Quant à savoir si M. Martin du Gard a tort ou raison d'entreprendre un roman cyclique, c'est au résultat qu'on en jugera.

Le *Cahier gris* campe le petit Jacques Thibault (pourquoi cette homonymie gênante avec le violoniste ?) qui sera, à n'en pas douter, l'un des principaux protagonistes des *Thibault*. Il a quatorze ans. Il est violent, avide d'absolu, d'amour ; il est poète ; quand un surveillant surprend la correspondance passionnée qu'il échangeait avec un de ses camarades, Daniel, il se sauve à Marseille, entraînant Daniel avec lui, et tente de s'embarquer pour l'Afrique, le pays inconnu où il situe des aventures héroïques, tous ses rêves, la liberté. Un nom s'impose : Arthur Rimbaud. Et une piste s'ouvre : *les Thibault* pourraient aussi être un second *Jean-Christophe*, si le génie du petit Jacques est autre chose que la haute flamme pure de la pré-adolescence.

Le noyau de ce *Cahier gris*, c'est donc une aventure courue par deux enfants, une fuite romanesque hors du « morne aujourd'hui » et de la vie trop quotidienne, une aventure que n'imposent ni les contingences comme chez un Pierre Benoît, ni le goût baudelairien des départs comme chez Mac Orlan, mais qui éclôt d'une crise d'âme et qui n'est à la poursuite ni d'un trésor, ni d'une femme, mais à celle de l'absolu. Les deux enfants sont arrêtés sur la route de Toulon et ramenés chez leurs parents. Le premier épisode finit là.

Mais d'autres épisodes sont amorcés. Le drame intime de la famille du compagnon de Jacques, Daniel, est exposé avec un art des coups de théâtre, un dosage des effets qui obligent à se rappeler que M. Martin du Gard est aussi dramaturge.

Pas de fioritures dans le récit et cependant l'amour du détail. Un style qui se dérobe sans cesse au regard pour laisser à nu le sentiment ou l'événement. De la force, le don de l'émotion. Et ce livre fermé, ce ragoût de l'*à suivre* qui met l'eau à la bouche.

Une observation cependant qui, si elle portait, serait une terrible critique. Ce début de roman n'est pas *daté*. Est-on avant, pendant ou après la guerre ? Un roman cyclique de cette espèce ne peut être valable aujourd'hui que s'il a la guerre (j'entends : la « vie privée » pendant ou depuis la guerre) comme fond. Mais en huit volumes, M. Martin du Gard a le loisir de faire vivre ses héros de 1913 à 1922. Qu'il se reporte à Balzac dont les personnages vivent sous la Restauration, mais dont toujours nous savons ce qu'ils ont fait (ou ce que leurs parents ont fait) entre 1789 et 1815.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LOIN DE LA RIFFLETTE, par *Jean Galtier Boissière* (Crès).

Avant toute autre considération, le livre de Jean Galtier Boissière est un livre courageux, et le fait d'écrire un livre courageux sur ce sujet, rempli de pièges, est d'autant plus remarquable que cette guerre est terminée et qu'il ne nous reste plus à craindre que la prochaine.

Petit à petit, en éliminant certains ouvrages sur la guerre et en retenant les autres, on arrive à garder de cette aventure des images représentant honnêtement les mille aspects de cette burlesque tragédie.

C'est, maintenant que la guerre est lointaine, mais qu'elle nous tient encore sous la puissance des souvenirs qu'il faut lutter contre cette sentimentalité déprimante qui donne à ces souvenirs une saveur incomparable. Cette saveur, si l'on n'y prend garde, nous fera un jour regretter la guerre.

Pour cette hypothèse, dont il faut éviter la réalisation aux dépens de sa sentimentalité, le livre de Jean Galtier Boissière, *Loin de la Rifflette*, c'est-à-dire *Loin du Feu*, dans le jargon des soldats de 1914, prend place parmi les grands livres, parmi les livres les plus humains qu'inspira cette situation désespérée.

Il y a ici, comme dans le beau poème à la mort, composé par Jean Cocteau, l'envers et l'endroit : l'endroit à la surface où la bataille crépite comme une chevelure en flammes et l'envers, dans les clapiers où l'on élève les cobayes.

Mais ici et là le burlesque domine et la nature humaine se révèle en s'adaptant au milieu. Tel qui fut un héros au combat devient un poltron au dépôt et tel qui pensait mourir de peur à la lecture des communiqués se révéla sur la ligne avec assez d'orgueil de soi-même pour accomplir les mêmes gestes homicides que ses camarades mieux doués pour ces ébats.

Jean Galtier Boissière a pris le ton qu'il était convenable de prendre pour écrire cette pièce qui se jouait au dépôt un peu comme *Les 28 jours de Clairette*, mais avec une fin tragique qui n'exclut pas la terrifiante sottise de ce vaudeville à peine transposé.

Des comparses que nous avons vus dans toutes les publications humoristiques destinées à faire rire les médiocres, les légendaires figures de la sottise toute-puissante s'animent cette fois sans craindre les responsabilités. Et la pauvre nature humaine, celle qui protège sa peau contre le feu et contre le fer, se livre nue, dépouillée de ses fards et de ses ornements individuels, aux hasards soigneusement corrigés qui retarderont l'inscription du nom au tableau de départ.

Loin de la Rifflette n'est pas un livre amer. Il présente la vie

spéciale aux années de guerre sous un aspect comique. Or un des aspects de la vie guerrière était comique. Un homme qui veut éviter la mort par des moyens nécessairement puérils est toujours drôle, de même que l'homme qui a pour mission de le conduire à la mort à l'aide de « boniments » superficiels. C'est la lutte du potache contre le pion avec à l'horizon les flammes rouges de la bataille. Mais du dépôt à la bataille il y a rupture d'atmosphère et, pour cette raison, en passant de l'un à l'autre la personnalité de l'homme change.

Tout ceci ne contribue pas à faire de *Loin de la Rifflette* un livre soumis à des disciplines littéraires comme il est bon d'en découvrir pour permettre à la critique de s'exercer.

Mais si l'on tient compte que Jean Galtier Boissière a écrit ces souvenirs avec plaisir, et qu'il possède au plus haut point l'art d'interpréter une figure, une chambrée, un restaurant, où il ne craint pas de présenter des gens célèbres avec une vigueur assez agressive, on conviendra qu'il y a dans *Loin de la Rifflette*, les éléments nécessaires pour remonter au moins jusqu'à Juvenal.

Mais, mon cher Jean, pour avoir risqué votre peau, vous avez compris le sens de la farce et vous avez écrit — peut-être en perdant la plus belle rose de votre chapeau, c'est-à-dire le plaisir délicat de regretter un jour votre jeunesse militaire — un ouvrage profondément comique, profondément émouvant... l'envers de cette belle médaille qu'il nous est difficile de regarder sans rougir.

PIERRE MAC ORLAN

*
* *

LES ÉGAREMENTS SENTIMENTAUX de *Restif de La Bretonne*, avec des illustrations de *Joseph Hémard* (Crès).

Dans sa courte mais substantielle étude sur *Dostoïevsky et l'Insondable*, parue ici même, M. Jacques Rivière dit que l'écrivain russe est peut-être le premier qui ait résolument envisagé l'absurdité de nos sentiments ; qu'il accuserait volontiers le désordre qu'il trouve dans ses modèles, et qu'enfin nous le comprenons mal, parce que, placés en face de la complexité d'une âme, nous cherchons d'instinct à l'organiser. C'est en effet le souci le plus ordinaire des romanciers, que la recherche de

l'unité psychologique, à laquelle tous les actes d'un héros doivent être subordonnés, et telle est l'accoutumance à la convention que nous accusons un être vivant de manquer de caractère s'il trahit des inspirations imprévues. « J'imagine, dit encore le critique, que c'est cela qui doit gêner les étrangers devant le Néron de Racine, ou même devant le Julien de Stendhal. Nous ne donnons jamais le vertige de l'âme humaine. »

Dostoïevsky ne me paraît pas être le premier « qui nous ait fait sentir notre insuffisance sur ce point ». De nombreux esprits songeraient à Restif, s'il n'était l'auteur de plus de trois cents ouvrages, pour la plupart introuvables, d'un mérite fort inégal, et d'une lecture parfois rebutante. Toutefois, parmi ceux qui connaissent assez Restif pour s'en former une idée générale, il s'en trouve beaucoup qui sont précisément rebutés, non par son manque de goût presque absolu, ses naïves utopies, son style souvent flasque, ses redites, ses fadeurs écœurantes et son éréthisme maladif, mais par sa complexité même, qui le leur fait ranger au nombre des fous les plus incohérents. Tel n'est pas Restif, et d'ailleurs, son ambition littéraire, qu'il manifesta fréquemment, fut, comme Rousseau, de nous représenter l'*être intégral*. Les premiers réalistes de l'analyse, avec Duranty, se sont réclamés de lui. Sans doute, parmi les diverses classes ou catégories d'hommes, Restif, malgré ses prétentions, n'appartient pas à la plus délicate ni à la plus élevée ; mais encore est-il au-dessus de la moyenne, et pouvons-nous le considérer comme le représentant d'individus assez nombreux dans la petite bourgeoisie, et même dans le monde intellectuel. Il n'est pas un *cas*, une exception.

On doit trouver louable toute tentative de vulgariser l'auteur de *Monsieur Nicolas*, ouvrage en une quinzaine de volumes, et qui porte en sous-titre : *Le Cœur humain dévoilé*. Mais il faut, pour ne point tomber dans l'insuffisance des *Pages Choisies*, nous donner un fragment de mémoires qui forme un tout romanesque et contienne le meilleur de Restif. On était donc prêt à féliciter l'éditeur des *Égarements Sentimentaux*, qui, à première vue, reproduisent l'histoire de *Madame Parangon* et celle de *Zéphire*, encore que l'on soit prévenu par le titre. Si le biographe de *Monsieur Nicolas* est un disciple de Rousseau, c'est aussi un complaisant élève de Chorier, le romancier sotadique

du *Meursius*, et l'on peut dire qu'il fut le plus souvent égaré par *les sens*. Mais, ne chicanons pas trop sur une phraséologie qui s'entendait fort bien au XVIIIe siècle, sous le couvert de la politesse, comme en témoignent les *Égarements du Cœur et de l'Esprit*, de Crébillon fils...

On se demande ensuite par quel artifice de typographie, l'histoire de *Madame Parangon*, extraite de *Monsieur Nicolas*, peut tenir en moins de cinquante pages sans que le caractère de cette touchante héroïne en soit diminué. Hélas ! avant d'entrer dans le vif du récit, aucun avertissement critique ne nous présente *Madame Parangon*, telle qu'elle apparut à Restif en 1750, et, au lieu de débuter par le charmant tableau de la visite à l'imprimerie, le texte commence un peu brutalement par le portrait physique de la *patronne*. A la rigueur, on admet que quelques passages difficiles à relier aient été sacrifiés ; mais on est stupéfait que l'histoire s'arrête court après l'épisode de la nuit, où Restif regagne sa chambre sans avoir possédé sa maîtresse endormie. Les convenances, à elles seules, dans un livre aussi librement illustré, n'auraient pas suffi à faire passer sous silence le viol de *Madame Parangon*, décrit avec toute la décence possible, comme avec le plus grand pathétique. C'est justement là où Restif dévoile l'incohérence des sentiments dont parle M. Jacques Rivière, et sur quoi le public aurait pu méditer... D'autre part, dans l'histoire des mœurs et de la littérature, *Madame Parangon* tient sa place entre Mme de Warens et Mme de Rénal.

Non, ce n'est pas la pudeur, mais la nonchalance de recourir à l'édition complète de *Monsieur Nicolas*, qui nous a privés de cet épisode, car, en comparant les textes, on voit que *Madame Parangon*, telle que la présente M. Georges Crès, est extraite des *Pages Choisies* du *Mercure*, lequel, pour diverses raisons, n'était pas tenu à l'intégralité. C'est aussi pourquoi l'illustrateur, M. Joseph Hémard, n'a pu s'inspirer des précieuses indications que donne à chaque tome l'auteur de *Monsieur Nicolas*, au sujet des estampes qu'il projetait de faire graver. M. Georges Crès a pourtant des érudits à son service, qui soutiennent l'honneur de sa maison. FERNAND FLEURET

*
* *

LE COURRIER DES MUSES.

Le mois dernier, le grand événement de la vie littéraire parisienne a été gastronomique. Je me suis quelque peu occupé de cuisine et à une certaine époque de ma vie, je travaillais à des livres culinaires, sans aucun enthousiasme d'ailleurs et sans connaître beaucoup ce dont j'écrivais. Le lecteur est prié d'excuser ces souvenirs évoqués à propos du dîner d'inauguration du Restaurant du Vieux-Colombier. La direction avait convié la troupe du Théâtre, quelques représentants du Club des Cent venus pour apprécier la qualité des mets et quelques amis choisis. La soirée fut charmante. On but des vins excellents. La jeunesse, la beauté, l'esprit étaient réunis autour des tables jonchées de fleurs. On prononça des discours entre lesquels il faut signaler celui de M. J.-L. Duplan qui, venant de courre le sanglier à Rambouillet, arriva en costume de chasse, au saut de l'étrier :

— La cuisine ici sera *sincère*, dit M. J.-L. Duplan, et, reprenant le mot de M. Paul Poiret : « Ici, on ne mangera pas des fauteuils Louis XV ! » Un phonographe joua des airs américains. Les danses de caractère de MM. Dunoyer de Segonzac et Boussingault furent particulièrement remarquées. On chanta des romances :

Mignonne, quand le soir descendra sur la terre
Et que le rossignol viendra chanter encor...

Vers onze heures, quelques-uns des convives avaient perdu la raison. Les comédiens du théâtre qui jouaient ce soir-là, revenaient, fardés, costumés, boire un verre de champagne entre deux actes, entre deux scènes. Une étrange animation régna dans la paisible rue du Vieux-Colombier durant toute cette soirée qui fut moins brève que la nuit et qui s'acheva quand les étoiles pâlirent et s'effacèrent devant un jour gris et rose.

*
* *

« Un Français n'eût pas fait *Adolphe* », écrit Mme Gyp dont le cœur de Française s'émeut et reproche à M. Binet-Valmer d'écrire un français de cuisine — tandis qu'elle, Mme Gyp, on chercherait vainement à charger sa conscience d'écrivain d'une seule faute de français ! « Un Français n'eût pas fait *Adolphe.* » Hélas !

une Française a fait *Maman*, *Doudou*, *Joujou*, *Dodo,* etc.

On me dit que les femmes écrivent beaucoup cette année. Certains s'en plaignent, mais les hommes aussi écrivent beaucoup ! Sans doute la plume de Colette, la lyre de Madame de Noailles ne peuvent être mises entre toutes ces mains qui changent souvent la forme de nos cœurs ; mais moi qui ne suis pas misogyne, quoi qu'on en dise, je regrette seulement que tant de femmes auteurs se connaissent mal et qu'elles veuillent écrire des œuvres « fortes », masculines, alors que le domaine de la sensibilité leur appartient et qu'elles le dédaignent. Le plaisir d'être homme n'est pas si grand, mesdames ! Pourquoi vouloir nous ressembler ? Pourquoi vouloir vous déguiser en écrivant, changer de sexe ? Je n'aime point qu'une Amazone monte Pégase à califourchon. Les cordes de vos lyres doivent être sensibles, mesdames, permettez-moi ce conseil. N'entendez-vous plus la voix mélodieuse de cette grande sœur de Verlaine, la pauvre Marceline, la triste Valmore dont on va publier un album de souvenirs ?

On a publié aussi le « Journal » de Marie Lenéru ; la sévère jeune fille qui, à vingt ans, écrivit un essai sur Saint-Just, la pauvre sourde et muette, la prisonnière du silence.

* * *

Chacun prend son plaisir où il le trouve, mais j'en connais certains qui ne le prennent jamais et le cherchent toujours. On fonde toujours de nouvelles revues sans intérêt. On fait toujours des enquêtes sans conséquence. Une petite revue récemment reparue demande à ses lecteurs :

— Que faites-vous quand vous êtes seul ?

Les grands journaux se renseignent sur la jeune Poésie. Un monsieur voudrait savoir ce que pense la jeunesse d'aujourd'hui. De jeunes poètes songent au théâtre, de vieux dramaturges songent à la poésie. Le soleil du printemps n'a pas fait éclore de nouveaux génies. Le Parnasse est calme.

GEORGES GABORY

* * *

LES REVUES

M. Jean Guehenno, dans un article, qu'a publié le numéro d'avril de la GRANDE REVUE, sur les *Relations intellectuelles entre la France et l'Allemagne*, traite sans complaisance et sans aménité l'attitude que nous avons prise à la *Nouvelle Revue Française*, sur cette grave question. Ses critiques ne nous empêcheront pourtant pas d'entendre ce qu'il y a de juste et de courageux dans ses remarques, en particulier dans cette page sur la propagande :

C'est ici qu'apparaissent clairement la sottise et l'inutilité des « œuvres de propagande ». Outre qu'une pensée, quand elle vaut quelque chose se propage d'elle-même, il est amusant de voir chargés de cette propagation, ceux qui précisément sont les moins faits pour persuader et convaincre, gens à tournure d'esprit diplomatique, qui dans leurs mouvements de générosité les plus spontanés, ne s'oublient jamais, en qui le « retour à soi » est comme naturel et qui font généralement trop de cas des qualités les plus bornées de leur pays pour savoir mettre en valeur ses qualités les plus communes. Toute la puissance d'un propagandiste alla-t-elle jamais plus loin qu'à faire connaître au-delà de nos frontières la forme de nos monocles ou de nos gilets ? Pensée française et propagande française sont peut-être des termes contradictoires, si l'une est le résumé de ce qu'il y a de plus large en notre génie, si l'autre sert les plus mesquins de nos intérêts.

Il y eut un temps où la France se propageait d'elle-même. C'est qu'elle n'y pensait pas. Mais ses écrivains regardaient le monde avec une curiosité affectueuse. Et ils disaient quelque chose. Des choses de demain plutôt que d'hier. Et ce sont peut-être celles-là qu'il faut dire à qui veut que des peuples inquiets l'écoutent. Ils se souciaient moins de justifier des titres dès longtemps acquis que d'en acquérir de nouveaux. Ils ne « nationalisaient » ni ne « dénationalisaient » leur pensée. Sans effort, sans seulement y prétendre, ils gagnaient la confiance de l'Europe. Comment un Montesquieu, un Voltaire, un Diderot eussent-ils provoqué la défiance ? Ils travaillaient dans cet « esprit de liberté », qui, d'après Diderot lui-même, caractérisait son temps. Ils méprisaient tous les fanatismes. Ils ne criaient point mais savaient le pouvoir d'une idée comme d'un mot, mise en sa place, et qu'il ne s'agit que de bien savoir manier les leviers et en reconnaître précisément les points d'application pour soulever des montagnes. Le visage de la France en leurs œuvres souriait. Il n'avait point cet air rébarbatif que nos contemporains, tristes et perdus dans la méditation d'eux-mêmes, lui ont donné. Ils ne se demandaient pas où une idée les conduisait, prêts à toutes les affirmations comme à toutes les négations. Ils ne craignaient point les aventures de la pensée. La probité intellectuelle était leur règle, qui consiste à accepter de tout voir. Ils ne s'arrêtaient point en chemin, par souci de servir le prince ou la nation. Ils faisaient confiance à

l'esprit, hommes de raison plutôt que rationalistes, hommes à idées plutôt qu'idéologues... Le monde se trouvait être précisément à la mesure de leur esprit. Nos frontières ne les gênaient point. Ils savaient qu'ils étaient chez eux encore, en Prusse ou en Russie. On les eût bien étonnés, je pense, en posant dans les termes d'un débat d'Etat à Etat la question des relations intellectuelles entre deux pays. Les choses d'Etat sont d'un ordre, et les choses de l'esprit d'un autre. Les victoires ou les défaites des nations leur semblaient sans rapports avec la valeur et la propagation des idées, et leur action européenne ne se fondait qn'en leur humanité.

Et M. Jean Guehenno, ayant observé que « des rapports intellectuels supposent une réciprocité », termine en posant une question :

Sommes-nous prêts encore à l'échange ? L'échange, c'est presque l'amitié ; c'en est du moins la condition. Il suppose, je le crains, une autre atmosphère que celle dans laquelle nous vivons. Montesquieu, un jour qu'il se rappelait ses voyages, écrivait : « Quand j'ai voyagé dans les pays étrangers, je m'y suis attaché comme au mien propre, j'ai pris part à leur fortune, et j'aurais souhaité qu'ils fussent dans un état florissant. » Quand donc de jeunes Français et de jeunes Allemands porteront-ils les uns chez les autres un peu de cette bienveillance et de cette sympathie ? Je ne sais si l'on pourra parler de relations intellectuelles vraiment profondes entre les deux pays avant le jour où cela se fera.

*
* *

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu de M. Victor Barrucand la lettre suivante :

Alger, le 11 avril 1922.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

On me communique la *Nouvelle Revue Française* du 1er avril avec une chronique dramatique de M. Boissard que je crois devoir rectifier en ce qui me concerne, par respect pour la vérité, la vraisemblance et la mémoire de Remy de Gourmont.

Il ne me souvient pas d'avoir jamais rencontré Remy de Gourmont. Son nom réputé n'a pour moi aucun visage connu. Je ne me suis jamais présenté à lui et si je l'avais rencontré je n'aurais pas pu le reconnaître.

J'ignore également M. Boissard en dehors de ses chroniques et je ne crois pas être jamais entré dans son bureau où je n'avais rien à faire.

Avant de me fixer en Algérie (depuis plus de vingt ans) j'écrivais parfois à la *Revue blanche,* mais je n'allais pas au *Mercure de France* et me contentais de suivre avec sympathie cette intéressante revue littéraire.

Après la représentation du *Chariot de Terre cuite* à « L'Œuvre » (janvier 1895) je reçus cependant deux lettres du *Mercure*, l'une de M. Vallette et l'autre de Mme Rachilde qui me touchèrent beaucoup, et je crus devoir remercier mes correspondants par une visite. Je me rendis donc au « jour » du Mercure. Il y avait là un cercle agréable de jeunes gens et de littérateurs. J'en connaissais quelques-uns pour les avoir rencontrés chez Mallarmé ou en compagnie de Moréas. M. Boissard pouvait s'y trouver aussi mais je ne me souviens pas spécialement de lui. En tous les cas, Remy de Gourmont n'était pas là, sans quoi j'eusse demandé à nos hôtes de me présenter à lui. Quelque temps après, Octave Mirbeau me dit un jour incidemment : « Vos aperçus de la *Revue blanche* intéressent Remy de Gourmont. Il voudrait faire votre connaissance. »

Je reçus, en effet, dans la même semaine un exemplaire sur hollande d'un ouvrage de Remy de Gourmont illustré par lui-même avec une dédicace de l'auteur. J'attendais l'occasion de l'en remercier de vive voix, mais je quittai Paris peu de temps après pour une tournée de conférences sur le *Pain gratuit* et j'avoue à ma confusion que je n'ai pas encore payé ma dette de reconnaissance à l'auteur de *Phocas le Jardinier* autrement que par les citations élogieuses que j'ai pu faire de ses « Dialogues » dans mes critiques de l'*Akhbar*.

Quoi qu'il en soit, ce souvenir documenté montre bien que Remy de Gourmont n'avait pas l'intention de jouer au Misanthrope avec moi puisqu'il avait fait les premiers pas vers moi.

J'attends de votre courtoisie bienveillante, plus encore que de mon droit, l'insertion de cette réponse dans votre estimée revue que nous citons toujours avec plaisir.

Le Directeur de l'*Akhbar*,
VICTOR BARRUCAND.

P.-S. — Je tiens la dédicace autographe de Remy de Gourmont à votre disposition.

Nous avons communiqué cette lettre à M. Maurice Boissard. Voici sa réponse :

MON CHER DIRECTEUR,

Je maintiens l'anecdote que j'ai racontée concernant M. Victor Barrucand et Remy de Gourmont. M. Victor Barrucand évoque inutilement un passé lointain. C'est entre 1908 et 1914 que se place la rencontre que j'ai rapportée très exactement. Je l'ai souvent racontée verbalement et je la revois comme si elle était d'hier. Si je savais dessiner, je pourrais reproduire la pose des personnages.

La mémoire de M. Victor Barrucand, en cette circonstance, le sert aussi bien que lorsqu'il attribue, dans sa lettre, *Phocas le Jardinier* à Remy de Gourmont.

Cordialement.

MAURICE BOISSARD.

*
* *

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME XVIII (JANVIER-JUIN 1922)

ALBERT THIERRY

LÉON TOLSTOI

PAUL VALÉRY

CHARLES VILDRAC

GILBERT DE VOISINS

***

***

XXX

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LE
CARNET
DES ÉDITEURS

Georges Goyau : L'EFFORT CATHOLIQUE DANS LA FRANCE D'AUJOURD'HUI[1].

Dans une éloquente préface l'auteur offre son livre à tous ceux qui veulent connaître la France religieuse contemporaine, à tous ceux aussi qui n'ont pas encore compris qu'elle vaut la peine d'être connue. Les idées qui y sont développées avaient fait l'objet de trois conférences données par l'éminent écrivain à la Faculté de théologie de l'Université de Strasbourg, en septembre 1921.

M. Georges Goyau se défend de soutenir des thèses théologiques ou autres. Il se propose avant tout de tracer un tableau aussi complet que possible des plus récentes initiatives du catholicisme français sous le régime de la séparation. Il n'entend pas mettre en balance les divers systèmes de rapport entre les deux pouvoirs religieux et civil, et ses observations de fait n'impliquent jamais aucune conclusion de principe sur la supériorité d'un régime de séparation. Il a voulu en définitive apporter un témoignage de cette vitalité de l'Église catholique qui fait, au cours des siècles, l'émerveillement des historiens les plus profanes.

La partie la moins curieuse et la moins intéressante de cet ouvrage n'est certes pas celle qui concerne les œuvres sociales. Tous ceux que préoccupent à juste titre les problèmes du travail et d'une organisation nouvelle de la production sous toutes ses formes, ne manqueront pas d'être étonnés de la part énorme qu'ont prise les catholiques français à l'édification de l'économie nouvelle. *Les congrès de l'association catholique de la jeunesse française, les semaines sociales*, *l'union d'Études des catholiques sociaux*, *les secrétariats sociaux*, *l'Action populaire* : autant d'œuvres d'enseignement supérieur et de documentation dont le mécanisme est clairement exposé et l'action mise en lumière.

Sur l'influence des sports, du *scoutisme* dans la vie d'une nation, sur l'influence tonifiante d'une éducation physique bien dirigée, le livre de M. Goyau abonde en remarques judicieuses.

Tous les catholiques, tous les Français, soucieux de voir la nation se développer dans l'ordre et la prospérité doivent lire ce livre où l'on montre la plus grande force morale du monde s'attachant à former une élite capable d'apporter la collaboration la plus précieuse aux tâches multiples qui s'offrent aux hommes d'aujourd'hui.

1. Éditions de la *Revue des Jeunes*, 3, rue de Luynes, Paris.

Th. Mainage : LES PRINCIPES DE LA THÉOSOPHIE [1].

L'intelligence humaine a ses droits : quelle que soit la religion qui lui est présentée, il lui faut s'enquérir d'abord des motifs extérieurs qui peuvent justifier à ses regards l'acte de foi qu'on lui demande ; elle s'assure en outre que l'objet même de la foi n'est pas contradictoire avec les conditions de la pensée. De ces deux démarches, la théosophie n'autorise pas la première. Ses preuves extrinsèques sont nulles : elles reposent sur l'hypothèse d'une tradition occulte, c'est-à-dire qui échappe, par définition, au contrôle de l'histoire.

« Notre unique préoccupation, écrit le Père Th. Mainage au début de son étude, sera donc de répondre à cette question primordiale : la théosophie a-t-elle droit à l'existence intellectuelle ? » L'on découvrira, par la suite, qu'elle n'a point ce droit : ses axiomes sont menteurs, sa méthode est incertaine ; après qu'elle a expulsé par la vertu de ses principes toutes les notions qui constituent le capital séculaire de l'intelligence et de la morale humaine, la théosophie réintroduit en fraude ces mêmes notions et profite de leur attrait sur les âmes.

Conclusion attendue, dira-t-on. Sans doute. Cependant il serait bien injuste, celui qui voudrait imaginer d'après sa conclusion l'ouvrage entier : de vrai les doctrines théosophiques n'ont jamais été exposées avec plus de précision, et plus de mesure — je dirais presque : avec plus de sympathie. Le théosophe convaincu trouvera dans les chapitres d'exposition qui forment la plus grande part du livre, un exposé synthétique exact et précis des doctrines d'une Annie Besant, d'une Blavatsky. Une telle mise au point vient à son heure : la théosophie comme son émule le spiritisme a bénéficié des événements douloureux qui viennent de secouer le monde. Les âmes cherchent sur l'océan de l'incrédulité et du scepticisme un point fixe où se rattacher. La théosophie n'est-elle qu'une épave, est-elle la terre ferme ? Il convenait que la question fût posée. L'on ne pouvait la traiter plus honnêtement, mais de façon plus décisive aussi, que ne fait le Père Mainage.

1. Un fort volume in-16 jésus, 10 francs. Editions de la *Revue des Jeunes*, 3, rue de Luynes, Paris.

PÉLADAN : LES DÉVOTES D'AVIGNON, avec un avant-propos de GUSTAVE-LOUIS TAUTAIN [1].

L'on ne distingue pas encore quelle est la part qui demeurera de l'œuvre qu'à élevée Péladan : œuvre trouble et confuse, mais grandiose en son dessein, témoin trop fidèle d'une époque fiévreuse et désordonnée où il fallait forcer sa voix pour se faire entendre ; œuvre égale en noblesse aux œuvres parallèles d'un Barrès, d'un Gide, d'un d'Annunzio, d'un Paul Adam. Un défaut de réalisation presque constant lui nuit : de tempérament exclusivement lyrique, d'imagination passionnée et amplificatrice, Péladan s'est pris pour un penseur, il s'est voulu d'abord intelligent. Tel est le bovarysme qui gâte pour nous, presque sans remède, *Istar, Mélusine* ou *Typhonia*.

Gustave-Louis Tautain remarque justement que ce défaut apparaît peu dans les *Dévotes d'Avignon*. C'est ici le récit d'une possession d'amour, conté avec tout le prestige et l'éclat du génie péladanien. Le roman se passe dans la vallée du Rhône, où la nature s'humanise, « où poudroie la Civilisation et verdoie l'Idéal des races latines », où l'air vibre. Dans la Provence où le génie païen et le génie chrétien se sont succédés sans que le nouveau Verbe abolisse l'ancien, où le grand Pan sourit encore dans l'ombre de la croix victorieuse. C'est ce Pan et cette croix qui nous apparaissent à chaque page des *Dévotes* dans leur éclat et leur vérité, soit que Ramman, possédé, idolâtre, boive avec délice l'eau du bain de Mlle de Romanil, et se nourrisse des miettes de sa table, soit qu'il discute avec les prêtres de la nature de l'amour, soit que la belle Emezinde lui donne à baiser son pied nu et consente à l'appeler chien. Un génie torrentueux se donne ici libre cours, jusqu'à l'aberration. Que la voix baisse un peu, l'on n'entend plus qu'un délicieux causeur, aux délicates nuances :

BOUSSAGNOL. — Le Blason ne défend pas de la concupiscence.
ÉMEZINDE. — Le vilain mot !
BOUSSAGNOL. — Pour une vilaine chose !
RAMMAN. — Vilaine ! Songez à ce qu'il faut pour la remplacer, pour qu'on y renonce...
ÉMEZINDE. — Dieu même !

JEAN DES BONNESFEUILLES

1. Un volume, aux éditions du *Monde Nouveau*, 42, Bd Raspail.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIII[e] Arrondissement.

LA FINANCE

Actions ou Obligations.

L'antique prestige des obligations avait déjà subi d'assez rudes atteintes avant la guerre ; l'énorme baisse qu'ont enregistrée depuis, même celles qui jouissent de garanties absolues ou à peu près, a causé une vive inquiétude parmi les innombrables petits capitalistes de ce pays. Leur portefeuille est, en effet, essentiellement composé de ces valeurs dont on leur avait dit qu'elles étaient vraiment dorées sur tranche. L'évolution du journal financier qui, pendant un demi-siècle, s'en était fait le protagoniste enthousiaste et opiniâtre, nous voulons parler du « Rentier », fondé par M. Alfred Neymark à la fin du second Empire, est un signe des temps.

Les formules de placement de jadis, écrivait-il, sont périmées ; il n'y a même plus, étant données les fluctuations des prix, de valeurs à revenu fixe, puisque si le coupon reste fixe, il est payé non plus en francs or, mais en francs papiers. Or, le franc papier ne vaut actuellement que le tiers du franc or, et l'on ne sait pas ce qu'il vaudra demain. De plus, la brèche légère qu'y faisaient les lois fiscales s'est singulièrement élargie : c'est de 20 pour 100, et quelquefois plus, qu'elle réduit maintenant la somme à percevoir.

Voici certes qui n'est pas de nature à égayer les vieux jours de tant de petits épargnants qui avaient placé toutes leurs économies en obligations. Mais, dira-t-on, des placements en actions eussent pu leur réserver des surprises encore plus cruelles. Et, de fait, nombre de sociétés ont péri dans la période que nous venons de traverser, période si prodigieusement troublée au point de vue financier, industriel et commercial. Toutefois, elles restent en majorité celles qui ont survécu

et leurs titres sont aujourd'hui, dans l'ensemble, à des cours de beaucoup supérieurs à ceux d'avant-guerre ?

De plus, et le journal *le Rentier* le déclarait sans ambages, les actions donnent maintenant plus de garanties de stabilité que les obligations. Que les prix de toutes choses augmentent, hypothèse qu'il faut envisager, les obligataires verront décroître le pouvoir d'achat de la somme fixe qu'ils continueront à toucher. Pour les actionnaires, des chances sérieuses de compensation se présentent : avec des prix plus élevés, les sociétés dont ils possèdent des titres réaliseront un chiffre d'affaires et de bénéfices plus importants et distribueront des dividendes plus forts.

Ajoutons qu'après la baisse énorme qu'elles ont enregistrée depuis environ deux ans, les actions, même des compagnies les plus solides, sont à des cours si faibles qu'au fur et à mesure que la crise s'atténuera, elles se relèveront rapidement.

LA BOURSE

Notre Bourse paraît retrouver un certain sentiment d'optimisme encore un peu confus, mais que la tendance plus ferme de la plupart des valeurs spéculatives exprime assez bien. Au reste, les places de New-York et de Londres sont manifestement mieux disposées. En tout cas, si l'on comprend que les milieux financiers restent ici fort réservés au sujet des résultats à attendre pour notre pays de la Conférence de Gênes, il n'y a évidemment aucune raison pour que nos grands titres industriels ne se relèvent pas enfin après une période de baisse qui dure depuis bientôt deux ans.

PETIT COURRIER

225. Dijon. — Je ne vous conseille pas de vous placer sur les valeurs que vous me signalez, lesquelles sont à mon avis beaucoup trop spéculatives. Vous pourrez trouver actuellement à employer vos capitaux dans des valeurs de tout premier ordre, ne comportant pas d'aléas.

J. B..... — Oui, je suis à même de vous renseigner utilement sur toutes les valeurs composant votre portefeuille, n'hésitez donc pas à m'en adresser la liste, et, en vous documentant sur chacune d'elles, je vous indiquerai, s'il y a lieu, les arbitrages que vous auriez intérêt à effectuer.

René B.... — Je puis, en effet, vous procurer les renseignements que vous voulez bien me demander. Veuillez me faire connaître votre nom et votre adresse, la place me faisant défaut ici pour vous répondre utilement.

LÉON VIGNEAULT

★★

★★.

F. RIEDER & Cie, Éditeurs, 7, Place Saint-Sulpice, Paris (VIe)
(Ancienne Librairie E. Cornély)

PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

FRANZ HELLENS

BASS-BASSINA-BOULOU

Etrange histoire d'un fétiche sculpté au fond de l'Afrique par un sorcier noir et qui, d'étapes en étapes, d'aventures en aventures, de rapts en combats, achève son existence dans le plus brillant et le plus mélancolique décor de la civilisation européenne.

Un volume in-16 .. .. 6.75

F. JEAN-MONIQUE

L'ENLISEMENT

Livre étrangement amer et passionné. Un seul personnage entre en scène ; il n'engage la lutte que contre des forces anonymes. C'est uniquement dans la conscience que se déroule le drame et en particulier dans ces bas-fonds où s'enchevêtrent les instincts, les sensations, les sentiments.

Un volume in-16 .. .. 6.75

LES PROSATEURS ÉTRANGERS MODERNES

ANTON TCHEKHOV

TROIS ANNÉES

SUIVI DE

LA SALLE N° 6

Traduit du russe avec un avant-propos par C. Mostkova et A. Lamblot

A côté des écrivains de sa génération que nous connaissons mieux, Anton Tchekhov offre en ses nouvelles et ses pièces une qualité poignante, tendre et fine, d'un parfum qui est bien à lui.

Un volume in-16 broché 6.75
— relié 10.75

ANANDA COOMARASWAMY

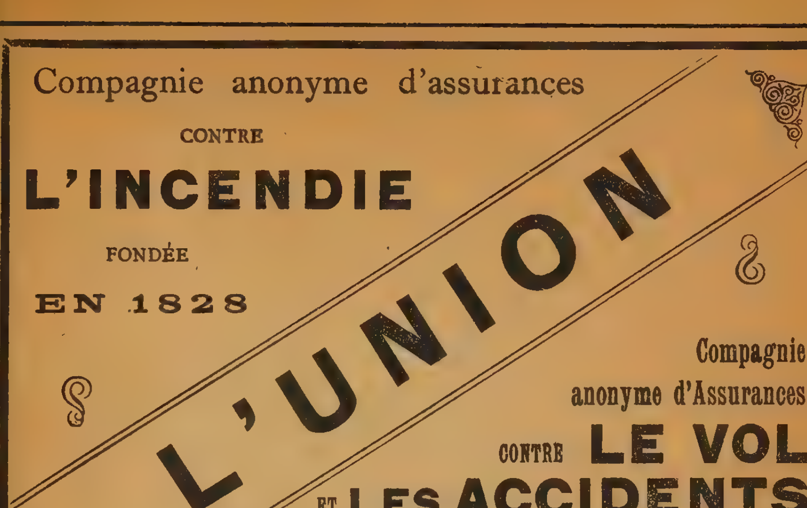
LA DANSE DE ÇIVA

QUATORZE ESSAIS SUR L'INDE

Traduit de l'original anglais par Madeleine Rolland
AVANT-PROPOS DE ROMAIN ROLLAND
Dix planches hors texte

Tout ce livre est une voix de l'Asie qui nous dit, avec une gravité pénétrante, sa noblesse intérieure et nous propose de la partager avec la nôtre.

Un volume in-16 broché.. .. .. 8 fr.
— relié .. .. 12 fr.



Compagnie anonyme d'assurances
CONTRE
L'INCENDIE
FONDÉE
EN 1828
L'UNION
Compagnie
anonyme d'Assurances
CONTRE LE VOL
ET LES ACCIDENTS
Fondée en 1909
BRIS DES GLACES — DÉGATS DES EAUX
ASSURANCES CONTRE LA GRÊLE



LA PRESSE-A-BRAS DE L'ENCRIER

(NOUVELLE ADRESSE : 29, QUAI D'ANJOU, IVe)

met en souscription, dans le format 19 cm sur 26 cm

LES CYDALISES

et autres poèmes

par GÉRARD DE NERVAL

Tirage à 125 exemplaires seulement, dont :

10 sur japon impérial à .. .. **35** fr.
15 sur Van Gelder à la forme à.. .. .. **20** fr.
100 sur véli[illegible]pur fil à.. .. .. **10** fr.

Il fa[illegible]etenir son exemplaire en écrivant à ROGER DÉVIGNE, 29[illegible]Anjou, Paris-IVe, le plus tôt possible, bien entendu.

[illegible] *ensuite*, dans ce format :

CONTES ET POÈMES

de l'Abbé DE GRÉCOURT

TRAITÉ DE LA PRESSE-A-BRAS

à l'usage des gens de lettres

par ROGER DÉVIGNE

L'ANNEAU DE VÉNUS

POÈMES

par VINCENT MUSELLI

Il reste encore une soixantaine d'exemplaires à **15** fr. de

JANOT

le jeune homme aux ailes d'or

Les exemplaires sur japon et sur Van Gelder sont épuisés.

L'ESPRIT NOUVEAU

REVUE INTERNATIONALE ILLUSTRÉE DE L'ACTIVITÉ CONTEMPORAINE

PARAISSANT LE 1ᵉʳ DE CHAQUE MOIS

ARTS LETTRES SCIENCES SOCIOLOGIE

LITTÉRATURE
ARCHITECTURE PEINTURE SCULPTURE MUSIQUE
SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES
ESTHÉTIQUE EXPÉRIMENTALE ESTHÉTIQUE DE L'INGÉNIEUR URBANISME
PHILOSOPHIE SOCIOLOGIQUE ÉCONOMIQUE SCIENCES MORALES ET POLITIQUES
VIE MODERNE THÉATRE SPECTACLES LES SPORTS LES FAITS

Pour 70 francs (France)
» 80 » (Étranger)

Vous recevrez franco
la première année parue de

L'ESPRIT NOUVEA[illegible]

1558 pages
594 illustrations en noir
17 illustrations en couleur
176 hors-texte

LE N° 14, PRESQUE ÉPUISÉ, FAIT PRIME A .. .. Fr. **18**

La Collection de la première année, achetée *au numéro,* revient actuellement :

	France	Étranger
9 numéros.	**54 »**	**67 50**
Le numéro 1	**36 »**	**36 »**
Un numéro double (11/12) ..	**12 »**	**15 »**
	102 »	**118 50**

Commandée à nos bureaux, par abonnement, la collection se vend .. **70 »** **80 »**

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

DIRECTEUR JACQUES RIVIÈRE
SECRÉTAIRE : JEAN PAULHAN

NOUVELLES CONDITIONS D'ABONNEMENT
A PARTIR DU 1er JANVIER 1922

ÉDITION ORDINAIRE

FRANCE : UN AN : 38 FR. — SIX MOIS : 20 FR.
ÉTRANGER : UN AN : 45 FR. — SIX MOIS : 24 FR.

ÉDITION DE LUXE

UN AN : FRANCE : 75 FR. — ÉTRANGER : 90 FR.

COMPTE CHÈQUES POSTAUX N° 16933

Adresser toute la correspondance concernant l'administration et la rédaction à M. Jacques RIVIÈRE

M. JACQUES RIVIÈRE REÇOIT LE VENDREDI
de 4 heures à 6 heures

Pour être exécutées en temps utile, les demandes de changement d'adresse, accompagnées de la dernière bande et de 1 franc, en timbres-poste ou mandat, doivent parvenir à la Revue avant le 15 du mois.

Les abonnés qui désirent obtenir un reçu de leurs versements sont priés d'acquitter les frais de timbres en joignant au montant de leur envoi une somme de 0.50 pour la France et de 0.75 pour l'étranger.

Les ouvrages envoyés pour compte-rendu doivent être adressés impersonnellement à la Revue en double exemplaire
Les manuscrits ne sont pas retournés.

Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, RUE DE GRENELLE
PARIS-VIe



TÉLÉPHONE :
FLEURUS 12-27

MARCEL PROUST

PRIX GONCOURT 1919

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

TOME V

SODOME ET GOMORRHE II

ROMAN

La figure singulière de M. de Charlus à laquelle s'ajoutent des traits nouveaux, domine le nouvel ouvrage de M. Marcel Proust. Jamais moraliste ne pénétra si profondément dans les replis secrets des passions les plus étranges qu'il peint sans complaisance, mais avec une suprême liberté.

Après avoir traversé l'atmosphère de Sodome, le lecteur se retrouve avec ravissement sur la plage de Balbec, où fleurissent Albertine et ses trop tendres amies, qui feront encore l'ornement du prochain volume. Ainsi le romancier de *DU COTÉ DE CHEZ SWANN*, de *A L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS* et de *DU COTÉ DE GUERMANTES* agrandit et enrichit l'immense panorama psychologique où l'on voit revivre toute une époque et toute une société.

3 volumes in-16. Chaque **6.75**

Il a été tiré de cet ouvrage pour les " Amis de l'Edition Originale " une édition sur papier vélin de pur fil à 850 exemplaires et 100 exemplaires in-4° tellière sur papier vergé de pur fil Lafuma pour les " Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française ". Tous ces exemplaires sont entièrement souscrits.


BOUND BY
HNM